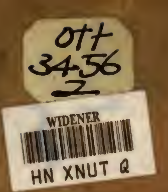
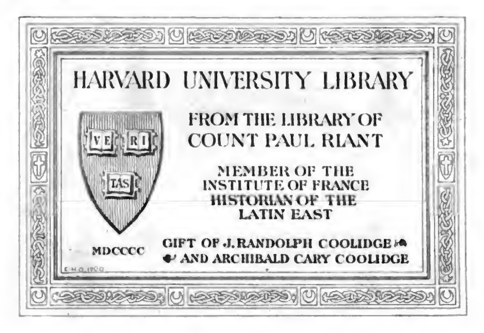


Ott 3456 2
WIDENER
HN XNUT Q


HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE



HISTOIRE D'ARMÉNIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE V. GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5.

HISTOIRE

D'ARMÉNIE

COMPRENANT LA FIN DU ROYAUME D'ANI ET LE COMMENCEMENT
DE L'INVASION DES SELDJOUKIDES,

PAR

ARISDAGUÈS DE LASDIVERD;

Traduite pour la première fois de l'arménien sur l'édition des RR. PP. Mékhitaristes
de Saint-Lazare

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

Par M. ÉVARISTE PRUD'HOMME

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,

DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE MADRAS,
DE CALCUTTA, DE SHANG-HAI ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE AMÉRICAINE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS),

Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7

Près le Musée de Cluny.

1864

HISTOIRE D'ARMÉNIE

Par le vartabed ARISDAGUÈS DE LASDIVERD

Traduite pour la première fois sur l'édition des RR. PP. Mékhitharistes de Saint-Lazar

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES

Par M. ÉVARISTE PRUD'HOMME

PRÉFACE

L'écrivain, dont nous avons entrepris de faire passer la composition dans notre langue, est connu dans l'histoire de la littérature arménienne sous les noms d'Arisdaguès de Lasdiverd, dont le dernier n'est autre que celui de sa patrie. Le R. P. Indjidj, à qui nous sommes redevables d'une Géographie ancienne de l'Arménie justement estimée, range cette bourgade parmi les localités dont la position est incertaine; mais les expressions dont se sert Arisdaguès, en parlant de la destruction d'Ardzën (chapitre XII), tendent à prouver qu'elle était située dans le voisinage de cette ville. Quant à la date de sa naissance et à celle de sa mort, nous ignorons complétement l'une et l'autre; tout ce qu'il nous est permis d'affirmer à ce sujet, c'est qu'il mourut après l'année 1071, époque à laquelle nous conduit la suite des événements qu'il raconte.

Dans le titre de son livre il est qualifié de vartabed,

c'est-à-dire docteur, dignité qui, suivant les usages de l'Église arménienne, n'est conférée qu'aux seuls moines. Comme tel, il appartenait sans doute à quelqu'un des nombreux et célèbres monastères qui couvraient, au XIe siècle, la province de la Haute-Arménie, et dont plusieurs subsistent encore de nos jours.

Outre son histoire qu'il écrivit pour ses frères en religion (*Mémorial*), la littérature arménienne possède d'Arisdaguès une homélie sur le baptême et les tentations du Christ qui se trouve sous son nom dans le recueil appelé *Djarĕndir.* Nous n'avons à nous occuper ici que de son histoire.

L'auteur la commence à l'an 1000, à la mort de David, curopalate de Daïk' et à la première campagne de Basile II en Arménie, quelques années avant la fin de celle d'Étienne Açogh'ig dont il est le continuateur immédiat, et la termine à l'an 1071, avec la défaite et la prise de l'empereur Romain IV Diogène par Alp-Arslan, deuxième sultan des Turcs Seldjoukides. Deux grands faits résument à eux seuls l'histoire de l'Arménie durant cette période : la suppression du royaume d'Ani, moins par les armes que par les perfidies concertées de la cour de Byzance et des sujets de Kakig II, en 1045, l'invasion des Seldjoukides, suivie de la destruction de la puissante capitale des Bagratides, moins de vingt ans après, en 1064, et, comme conséquence, l'extinction de la nationalité et de l'indépendance du peuple arménien sur le sol natal. Histoire vraiment lamentable qui, depuis 1033 surtout (*Mémorial*), n'est qu'une série ininterrompue de scènes de sang et de carnage. Le sombre tableau qu'en a tracé notre auteur forme un ensemble plein d'intérêt, où ont puisé tour à tour ceux de ses compatriotes venus après lui, particulièrement Matthieu d'Édesse, et beaucoup plus circonstancié, bien que non parfait, que ce que nous ont laissé sur le même sujet les historiens byzantins, arabes et persans. Son but, en les racontant, a été, comme il le répète en plusieurs endroits, de *provoquer les larmes de tous ceux qui le liront.* Aussi son livre sent-il fortement l'élégie, et n'est-ce pas sans raison

qu'il a été surnommé lui-même par ses compatriotes *le vartabed pleureur*. Ce caractère élégiaque, j'allais dire jérémiaque, se montre plus ou moins vigoureusement accentué dans la plupart des historiens de la nation, mais Arisdaguès est incontestablement un de ceux chez qui il est le plus prononcé. Il n'arrive pas sur le sol d'Arménie un désastre quelconque, invasion ennemie, destruction de ville, massacre de populations, sur lequel il ne trouve matière à composer des lamentations, où la pensée s'élève parfois à des hauteurs remarquables, dont la forme toujours la même ne diffère en rien de celle consacrée depuis des siècles par Isaïe et Jérémie, mais où éclatent, dans un style brillant et déchirant, les accents du plus généreux et du plus ardent patriotisme. D'ailleurs, outre les notions historiques qu'on y observe souvent, elles offrent partout une peinture vivante de l'état physique du pays et sont une image vraie de la tournure d'esprit et des mœurs du peuple. Pour ces diverses raisons, nous avons cru, malgré la monotonie qui peut en résulter, devoir les conserver pour la plus grande partie dans notre traduction, à l'exception notamment de la préface et du *mémorial* qui, si l'on en retranche les deux faits que nous avons cités précédemment, n'est qu'une longue lamentation dépourvue de toute espèce d'intérêt.

Sous un point de vue différent, nous mentionnerons deux chapitres d'histoire religieuse (chapitres XXII et XXIII) dans lesquels sont consignés les dogmes d'une secte d'hérétiques appelés par Arisdaguès Thontracites, mais qui sont en réalité des Pauliciens (partisans de Paul de Samosate) ou Manichéens nouveaux, avec les efforts tentés par eux pour répandre leurs doctrines dans l'Arménie, où ils existaient déjà depuis longtemps, bravant les malédictions et les anathèmes des catholicos. Les détails qu'il donne, combinés à ceux extraits des lettres de Grégoire Magistros, composent à peu près tout le bagage historique que nous possédons sur le compte de ces sectaires à cette époque.

A côté de ces documents qui concernent plus particulière-

ment l'histoire de son pays, l'ouvrage d'Arisdaguès contient encore une somme d'autres renseignements qui, pour n'avoir peut-être ni le même genre ni le même degré d'intérêt, n'en méritent pas moins de fixer notre attention.

Les quatre premiers chapitres renferment des fragments historiques, importants par leur valeur, relatifs à la Géorgie ; ils n'ont pas échappé à la sagacité de M. Brosset qui en a enrichi son *Histoire de la Géorgie.*

Pour ce qui regarde l'histoire byzantine, si les faits rapportés par Lasdiverdtsi n'ajoutent pas une très-grande quantité de choses nouvelles à celles acquises par ailleurs, faut-il du moins reconnaître qu'ils sont en conformité parfaite avec les récits des historiens byzantins, tels que Cedrenus, Zonaras, Scylitzès et autres, et les corroborent.

Contemporain ou témoin oculaire de tous les événements accomplis dans sa patrie pendant l'intervalle de temps que comprend son livre, Arisdaguès devait avoir à sa disposition une masse considérable de matériaux. Toutefois, uniquement préoccupé du désir d'émouvoir ses lecteurs, il nous apprend, à plusieurs reprises, qu'il ne nous a transmis qu'un très-court abrégé de tout ce qu'il a vu, juste seulement ce qu'il estime nécessaire pour l'objet qu'il se propose. Omissions fâcheuses dont quelques-unes sont d'autant plus regrettables qu'elles n'ont pu être comblées jusqu'ici par les documents d'une époque postérieure, et qui nous ont mis, en maintes circonstances, dans l'obligation d'allonger nos notes au delà des limites que nous nous étions d'abord prescrites. Quant aux renseignements qu'il lui a plu de nous communiquer, ils sont marqués avec une exactitude scrupuleuse et laissent peu de chose à reprendre. En effet, plusieurs des erreurs que nous avons relevées paraissent être plutôt le fait de l'ignorance ou de l'incurie des copistes que celui de l'auteur même.

Le plus grave reproche que l'on soit en droit d'adresser à Arisdaguès, c'est son usage immodéré des textes de la Bible. En sa qualité de vartabed, il avait fait, comme ses frères en religion, une lecture assidue des saintes Écritures, et, sans en

avoir peut-être poussé l'étude aussi loin que cet autre docteur dont parle Açogh'ig (III, chapitre IX), qui les avait apprises entièrement par cœur dans sa jeunesse et avait vieilli sans en avoir rien perdu, il ne semble pas moins les posséder à fond. Pour lui, de même que pour la plupart des docteurs de son temps et de son pays, et pour beaucoup d'autres d'en deçà, la Bible n'est pas seulement le livre de la foi par excellence, mais encore le *nec plus ultra* de la science universelle dans ses ramifications diverses, l'alpha et l'oméga de tout savoir.

Dans les événements humains, quelle qu'en soit la nature, il ne voit pas autre chose que l'action de la Providence divine disposant tout à son gré pour le plus grand bien de sa créature ; de là ces explications prolixes et creuses, par des passages de la Bible, des faits les plus vulgaires, sous forme de comparaisons, dont son livre abonde, et qui interrompent trop souvent la suite du récit. L'histoire n'en pouvant tirer aucun profit, nous les avons supprimées totalement.

La connaissance profonde que notre auteur possédait des saintes Écritures perce également dans son style, qui est partout élégant, animé, fleuri, imagé, mais sans beaucoup de variété, riche dans les descriptions, mais vague, pathétique et larmoyant dans l'élégie, enfin merveilleusement approprié au but qu'il se proposait et au caractère de ses lecteurs nationaux. En un mot, c'est bien plutôt de la poésie que de la prose, Cf. *Soukias Somal. — Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 73, et par la manière dont il a traité son sujet, il rappelle naturellement celle de Nersès Schnorhali dans son *Élégie* sur la prise d'Édesse, avec le mètre de moins, mais le fonds de plus. Ajoutons que sous le rapport de la grammaire, le style d'Arisdaguès est d'une pureté presque irréprochable et n'a rien à envier aux bons modèles des siècles précédents, bien qu'on y découvre çà et là des mots et surtout des tournures qui annoncent déjà le voisinage de la décadence de la littérature arménienne.

A l'exception des quatre chapitres mentionnés plus haut, dont M. Brosset a donné des extraits dans son *Histoire de la*

Géorgie, et de trois autres fragments insérés avec des notes par M. Éd. Dulaurier dans sa *Chronologie arménienne*, l'Histoire d'Arménie d'Arisdaguès n'a été traduite jusqu'ici dans aucune langue européenne. La traduction complète que nous offrons au monde savant a été faite sur l'excellente et unique édition qu'en ont publiée les RR. PP. Mĕkhitharistes de Saint-Lazare, avec quelques variantes, d'après cinq manuscrits de leur bibliothèque, en un vol. in-8°, Venise, 1844. Nous n'en dirons rien si ce n'est que nous nous sommes constamment efforcé de la rendre aussi fidèle, aussi littérale, et de reproduire l'original autant qu'il a été en nous. D'autres jugeront et diront jusqu'à quel point nous avons réussi.

Paris, ce 18 mai 1863.

HISTOIRE

DES CALAMITÉS QUE NOUS AVONS ESSUYÉES

De la part des nations étrangères qui nous environnent

CHAPITRE Ier.

Événements en Arménie.

A la mort de David (Tavith), le curopalate, qui était un prince fort, bienfaiteur du pays, libéral, ami des pauvres et vraiment pacifique, car, de son temps, chacun, suivant la prophétie, reposait sous sa vigne et son olivier [1], Basile (Vasil),

[1] Suivant l'*Histoire de la Géorgie*, traduite en français par M. Brosset, t. I, p. 287, David le curopalate était fils d'Adarnarsé, souverain des Karthles, et roi de la province arméno-géorgienne de Daïk', située au nord-est de la Haute-Arménie, au nord de la province d'Ararad, à l'ouest de celle de Koukark', à l'est du pays de Khagh'dik' et de celui des Lazes, et enfin au sud de la partie de la Colchide et de l'Ibérie qui forme le royaume de Gouriel. (Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 74. — Indjidj, *Arménie ancienne*, p. 368) Nous ne connaissons point la date de son avénement au trône.

En 976, lors de la révolte de Bardas Sclérus, il envoya au secours de Basile, qui lui en avait fait la demande, un corps d'armée qui contribua puissamment à réduire le rebelle. En récompense de ses services, il avait reçu de l'empereur des Grecs, mais seulement à titre viager, et ainsi que l'explique plus loin Arisdaguès, ch. III, « parce qu'il avait promis de lui donner son district à sa mort, » Khagh'do'-Ar'idj, Kgh'éçour, Zormaïri, Garïn, Pacen, la forteresse de Sévoug, appelée Martagh'ï, avec les districts de Hark' et d'Abahounik'. — Cf. Étienne Açogh'ig, *Histoire universelle*, III, ch. XV.

D'après Açogh'ig, historien justement apprécié pour l'exactitude de ses

empereur des Romains, part, la vingt-cinquième année de son son règne [1], à la tête d'une armée imposante et arrive, à marches forcées, dans le district d'Ëguégh'iats [2]. Les soldats de la légion noble de Daïk' allèrent à sa rencontre. Honorés

dates, « il mourut dans une vieillesse avancée, le jour de la grande fête vivificatrice de Pâques, en 449 de l'ère arménienne, » 21 mars 1000 — 20 mars 1001 de l'ère chrétienne. (Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, ch. XLIII.) Pâques tomba cette année-là le 31 mars. L'*Hist. de la Géorg.*, traduct. franç., t. I, p. 293, le fait mourir en l'année 1001.

« Comme il n'avait ni fils, ni frère à qui il pût laisser son trône et sa couronne, il légua sa légion noble à l'empereur des Grecs, Basile. » (Açogh'ig, *loc. laud.*) On lit dans l'*Épitomé historique* de Vartan de Partzérpert, dont le R. P. Léon Alischan, du couvent de Saint-Lazare, a publié l'année dernière, à Venise, une excellente édition anonyme, p. 93 : « Le curopalate David, n'ayant point d'héritiers, légua, par un testament irrévocable, son patrimoine à Basile, Oukhthik', Namrëvan, Mandzguerd, ville de l'Abahounik', avec tous ses biens. » Il est dit d'autre part, dans l'*Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 292, que David, n'ayant pas de fils, avait adopté Bagrat, fils de Gourguên, roi des Aph'khaz. » Le témoignage d'Açogh'ig, cité plus haut, nous autorise à croire qu'il révoqua cette adoption avant de mourir.

« C'était un homme doux et pacifique entre tous les rois, ses contemporains. Il fut une source de paix et de prospérité pour les diverses nations de l'Orient et particulièrement pour les Arméniens et les Géorgiens. Il éteignit de tous côtés la fureur des guerres par les victoires qu'il remporta sur les peuples, ses voisins, dont les rois lui adressèrent spontanément leur soumission. » — Açogh'ig, *loc. laud.*

[1] Basile II, fils de Romain l'Ancien, monta sur le trône avec Constantin, son frère, vers la fin de 975, d'après Cedrenus et Scylitzès suivis par Baronius et Petau, au commencement de 976, suivant Lebeau et M. de Muralt, *Essai de Chronographie byzantine*, Saint-Pétersbourg, in-8°, 1855. Samuel d'Ani, *Chronographie*, édit. Angelo Maï et J. Zohrab, Milan, in-4°, 1828, p. 70, place son avénement en l'année 424 de l'ère arménienne (28 mars 975—27 mars 976). Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, ch. X et XIV, en 425 (27 mars 976—26 mars 977). En adoptant le calcul de Scylitzès, calcul qui paraît le plus probable, la vingt-cinquième année du règne de Basile porte à l'an 1000 son expédition en Arménie, date qui concorde exactement avec celle assignée à la mort de David par l'historien Açogh'ig, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Açogh'ig nous apprend, *loc. laud.*, que Basile était à Tarse de Cilicie, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de David.

Voir, pour la dénomination de « Romains » donnée par Arisdaguès et par tous les historiens arméniens aux Grecs du Bas-Empire, *Chronique* de Matthieu d'Édesse, traduct. franç. par M. Éd. Dulaurier, dans les notes, p. 368-369.

[2] Ëguégh'iats, aujourd'hui *Ëzënga*, district de la haute Arménie. C'est l'*Acilisène* de Strabon et de Ptolémée.

par lui de riches présents, chacun suivant sa dignité, son titre ou son grade, ils furent comblés d'une grande joie. Mais bientôt s'accomplit sur eux cette prophétie inspirée par l'Esprit-Saint à David : « Le matin, ils pousseront de terre, ils brilleront et fleuriront comme l'herbe ; le soir, ils se faneront, se sècheront et tomberont. » L'empereur étant entré dans le pays d'Agh'ôri, vint coucher auprès de la forteresse de Havadjitch [1]. Une rixe s'étant élevée, je ne sais pour quels motifs, entre les soldats occidentaux appelés Russes et la légion noble, trente hommes des plus honorables de cette dernière moururent en cet endroit [2]. Ce châtiment ne leur arriva pourtant pas sans qu'ils l'eussent bien mérité. En effet, le jeudi saint, les soldats de Daïk', ayant versé un poison mortel dans le calice, en firent boire au bienheureux David ; fatigués de lui, et séduits par les récompenses qu'ils attendaient des promesses de l'empereur, ils s'étaient débarrassés ainsi de leur prince [3]. C'est pour-

[1] Le P. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 375, pense qu'au lieu d'Agh'ôri, il faudrait lire *Agh'orti*, qui est le nom d'un district de la province de Daïk', dans lequel se trouve la ville et forteresse de Hadvajitch, située sur la montagne du même nom. — Cf. Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, ch. XLIII.

[2] Les motifs de cette rixe, qu'Arisdaguès nous dit ne pas connaître, sont racontés par Açogh'ig, avec la rixe elle-même, de la manière suivante : « Les princes et les nobles de Daïk' avaient établi leur camp auprès de celui des Grecs. Or, un fantassin russe, étant sorti du camp, y rentra apportant une botte de foin. Un soldat géorgien, s'approchant de lui, la lui enleva. Les Russes vinrent au secours de leur camarade. De son côté, le Géorgien appela les siens, qui accoururent et tuèrent le premier auteur de cette querelle. Aussitôt tout ce qu'il y avait là de Russes se mit en mouvement et se prépara au combat. Ils étaient au nombre de 6,000 hommes d'infanterie, armés de la lance et du bouclier L'empereur en avait demandé l'envoi à leur roi (Volodimir), à l'époque du mariage de sa sœur (Anne), dont Basile lui avait accordé la main. » — Cf. Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, ch. XLIII.

[3] Suivant Matthieu d'Édesse, David, s'apercevant qu'on l'avait empoisonné, prit un contre-poison qui calma ses douleurs. Mais Hilarion, archevêque géorgien, que les nobles de Daïk' avaient chargé du soin d'exécuter leur complot, pénétra dans la chambre de David pendant qu'il dormait, retira le coussin qui soutenait sa tête et le lui plaça sur la bouche ; puis se précipitant dessus avec force, il l'étouffa. — Cf. *Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., ch. XXIV ; — Sĕmpad le Connétable, édit. de M. l'archimandrite G. Schahnazarian, un vol. in-12, Paris, 1859, p. 41.

quoi la juste justice de Dieu leur rendit selon leurs œuvres. Ce jour-là, pas un noble de Daïk' n'échappa ; tous payèrent d'une mort immédiate la peine de leur crime. A eux s'appliquent ces sévères paroles du grand Isaïe : « Puisque ce peuple a dédaigné l'eau de Siloë, au cours tranquille, et demandé pour roi R'azin et le fils de Tabel (Dapel), voici ce que dit le Seigneur : « J'amènerai contre vous les eaux d'un fleuve puissant et débordé, le roi d'Assyrie avec sa gloire. »

L'empereur trouva en cet endroit Pakarad, roi des Aph'khaz, et Kourkên, son père, qui étaient venus au-devant de lui [1] ; il les accueillit avec de grandes marques de distinction, conféra à Pakarad la dignité de curopalate [2], à son père celle de magistros [3] et les congédia en paix. Basile de son côté tra-

[1] Pakarad avait succédé en 980 à son oncle Dimitri sur le trône d'Aph'-khazêth, où il est le deuxième du nom. M. Brosset pense qu'il fut élu dans le Karthli en 985; il est le troisième de ce nom dans la série des rois de ce pays. Cf. *Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 292.

Les Aph'khaz, dont le pays est nommé par les auteurs byzantins *Abasgia* ou *Avasgia ;* par les habitants *Absla;* par les Arabes *Abkhaz;* par les Géorgiens *Aphkhazêth*, et par les Turcs *Abaza*, occupent, depuis un temps immémorial la portion du pourtour oriental de la mer Noire, située au pied du versant occidental du Caucase, entre la Circassie au nord et la Mingrélie au sud. Convertis au christianisme par Justinien, au VIe siècle, ils furent dès lors placés dans la dépendance des empereurs de Constantinople. Deux siècles après, leurs princes secouèrent le joug et se firent reconnaître rois ; bientôt ils contractèrent des alliances avec la famille des Bagratides de Géorgie et finirent par absorber complétement ce pays. Il reste très-peu de traces de christianisme parmi ce peuple, qui naguère encore adorait les idoles et les arbres. Aujourd'hui les Aph'khaz sont soumis au protectorat de la Russie.

[2] On donnait le nom de *curopalate* au *commandant de la garde prétorienne*, appelé par quelques écrivains *préfet des prétoriens*, du latin *cura palatii;* c'était le grand maître du palais. — Cf. Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*.

[3] *Magister officiorum*, titre d'une des dignités les plus considérables à la cour des empereurs grecs, correspondant à peu près à la dignité de conseiller aulique ou de conseiller d'État. A l'origine, il n'y eut qu'un *magistros*, mais dans la suite le nombre en fut porté jusqu'à quatorze. Ce titre fut donné aussi à des généraux d'armée, alors il était synonyme de *magister militiæ*. — Cf. Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ græcitatis*.

Le *magistros* était au-dessus du *curopalate* dans l'échelle hiérarchique.

versant le district de Hark'[1] et Manazguerd[2] se dirige en courant sur Pakrévant[3], arrive à Oukhthik'[4], et s'empare de nombre de districts, de forteresses et de villes à la tête desquels il établit des gouverneurs, des juges et des commandants, après quoi reprenant tranquillement sa route, il rentre dans Constantinople, sa capitale. Ceci se passait en l'année 450 de notre ère (21 mars 1001 — 20 mars 1002)[5]. Ensuite le pays se reposa pendant quatorze ans.

Dans cet intervalle, l'empereur, tout occupé du soin des provinces occidentales, se rend maître du pays des Bulgares, de leurs districts et de leurs villes[6]. Malgré les guerres per-

[1] District de la province de Douroupéran, à l'orient de Darôn. Il tire son nom de celui d'un plateau élevé sur lequel Haïg, le fondateur de la nationalité et de la monarchie arméniennes, fixa sa première demeure avec sa famille, à son retour de Babylone, et qu'il appela « *Hark'*, » pères, en souvenir de Thorgom et de ses ancêtres : c'est la *Kharka* de Constantin Porphyrogénète. — Cf. Moïse de Khorĕn, *Histoire d'Arménie*, I, ch. x ; — Sépêos, édition de Thaddée Mihrtad, Constantinople, un vol. in-12, 1851, p. 4 ; — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 100 ; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 115.

[2] Manazguerd, *Manadzguerd*, *Mandzguerd*, ville située sur la rive septentrionale du Mourad-Tchaï, sur les confins orientaux du district de Hark', limitrophes de celui d'Abahounik', et placée, pour cette raison, par les historiens arméniens, tantôt dans l'un tantôt dans l'autre de ces districts. A une époque reculée, elle se nommait *Manavazaguerd* et était la résidence des princes de la descendance de Manavaz, fils de Haïg, par qui elle avait été construite. Les écrivains byzantins lui donnent le nom de *Mantzikiert*, *Mazikert* et de *Manzikiert ;* elle est appelée *Melazguerd* par les Arabes et les Turcs. — Cf. Faustus de Byzance, Venise 1832, un vol. in-8°, p. 263 ; — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 105 ; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 116-118.

[3] District de la province d'Ararad, vers les sources de l'Euphrate, voisin des districts d'Arscharounik', de Pacen et de Dzagh'-Ödĕn ; la *Bagrandavene* de Ptolémée. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. 108. — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 403.

[4] Ville de la province de Daïk'.

[5] Ainsi que nous l'avons vu, note 1, p. 8, la vingt-cinquième année du règne de Basile correspondit à l'an 1000. Notre auteur est donc en retard d'un an pour l'expédition de l'empereur en Arménie.

[6] Basile, pendant le cours de son règne, de 981 à 1019, fit aux Bulgares de fréquentes guerres dont il ne sortit pas toujours victorieux. Dans l'intervalle de quatorze ans de repos pour l'Arménie, dont parle Arisdaguès, il dirigea contre ce peuple deux nouvelles expéditions, l'une en 1006, l'autre en

pétuelles que, depuis le commencement de son règne, il avait soutenues contre ce peuple, il n'avait pu jusque-là réussir à le dompter. Mais alors se présenta une occasion favorable d'accomplir ses desseins. Le roi des Bulgares, après des victoires multipliées, venait de mourir. Ses fils, n'ayant pas voulu se soumettre l'un à l'autre, se jetèrent eux-mêmes entre les mains de l'empereur, car tout royaume divisé en lui-même ne peut subsister. Telle fut la cause de la réduction de cette contrée [1]. Après avoir dépouillé de leur héritage les enfants du roi avec toute leur famille, Basile leur donna en échange des villes situées sur le territoire grec. Quant aux troupes nationales, il les réunit dans un même lieu sous prétexte de leur distribuer des récompenses; puis en ayant fait dresser par écrit le dénombrement, il les envoya dans l'Orient d'où elles ne revinrent jamais. Elles ruinèrent complétement les provinces. Oh! que de fléaux elles amenèrent avec elles, que de calamités sema partout sur son passage ce peuple méchant et inhumain, au cœur dur et barbare, auquel il convient d'appliquer cette lamentation du prophète: « Devant lui s'étend un paradis de délices, et derrière une campagne de désolation. » Mais reprenons le fil de notre récit.

En l'année 464 (18 mars 1015 — 17 mars 1016) de notre ère, mourut le roi des Aph'khaz, Pakarad, laissant la couronne à Kêork, son fils [2]. L'empereur écrivit à celui-ci une lettre ainsi conçue: « Abandonne l'apanage du curopalate dont j'ai fait présent à ton père, et contente-toi de ton patrimoine. » Kêork n'y voulut point consentir; mais fier de sa jeunesse, il répondit par un refus: « De tout ce que mon

1014. On peut comparer au sujet de cette dernière campagne les récits de Cedremus, de Zonaras et de Glycas avec celui bien différent de Matthieu d'Édesse, qui l'anticipe de trois ans. (*Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., ch. XXXVI.)

[1] Ce ne fut qu'en 1019 que les Bulgares furent complétement soumis.

[2] Pakarad III mourut le vendredi 7 mai de l'année 1014, laissant le trône à Kêork Ier du nom, qui n'était alors âgé que de dix-huit ans. (Cf. *Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 302.) Ici notre auteur est encore en retard d'un an.

père a possédé en souveraineté, disait-il, je ne donnerai pas même une maison à personne. » A cette nouvelle, l'empereur envoya une armée pour soumettre le pays. Les braves soldats de Daïk' rencontrèrent les troupes romaines près du grand village d'Oukhthik', les mirent en déroute mais ne causèrent aucun mal ni au village ni à aucun autre lieu habité. Ce fut le commencement de la ruine de la province de Daïk'.

CHAPITRE II.

Royaume d'Arménie.

A cette époque, l'Arménie était gouvernée par Kakig, fils d'Aschod, frère de Sĕmpad et de Kourkên [1] de la famille des Pakradouni [2]. Roi fort et victorieux dans les combats, il main-

[1] Aschod III, surnommé *le Miséricordieux* à cause de son inépuisable charité, avait laissé, en mourant, la couronne à Sĕmpad, son fils aîné, à qui ses conquêtes valurent d'être appelé *Diézéragal*, le maître du monde. A Sĕmpad succéda son frère cadet, Kakig I, en 990 de l'ère chrétienne, 989 suivant Mich. Tchamitch, *Histoire d'Arménie*, t. II, p. 872, et t. III, dans les Tables, p. 73.

Kourkên, le plus jeune des trois frères, avait reçu en apanage Daschir, Sévortik' dans le Tzoro'-Ked, Gaïen, Gaïdzon, Khorkhor'ounik', Pazguerd dans le district de Daschir, avec d'autres forteresses célèbres appelées par les Géorgiens *Somkhêth*. (Cf. Vartan de Partzĕrpert, *Épit. hist.*, p. 90.) Il est la souche des rois goriguians de l'Agh'ouanie arménienne.

[2] Les Pakradouni ou Bagratides, dont l'origine remonte très-haut dans l'histoire, sont issus de Schampath ou Schĕpath, l'un de ces dix mille seigneurs et notables Juifs transportés de Jérusalem à Babylone par Nabuchodonosor, qui l'envoya à Hratchia', roi d'Arménie, sur sa demande. Pakarad, un des descendants de Schampath, reçut de Valarsace I[er], en récompense de ses services et de sa constante fidélité, la dignité de *Thakatir*, qui consistait à poser la couronne sur la tête du roi, avec le titre de généralissime des armées d'Occident. — (Cf. Moïse de Khorĕn, *Hist. d'Arm.*, I, chap. XXII; II, chap. III et VII.) Au VI[e] siècle, une branche de cette famille monta sur le trône de Géorgie et s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le nom russe de Bagration. Ceux restés en Arménie n'eurent pas une fortune moins brillante, quoique plus tardive. Après l'extinction des Arsacides en Arménie, on les voit, en qualité de gouverneurs du pays, lutter constamment contre la tyrannie des Perses, ou, à la tête des armées arméniennes, repousser les invasions

tint le pays en paix [1]. De son temps, les institutions ecclésiastiques furent en honneur et les enfants du vœu de sainteté jetèrent un vif éclat ; la connaissance du Seigneur remplit la terre, comme la masse d'eau qui couvre la surface des mers, suivant l'expression du prophète. En effet, le trône patriarcal était occupé par le seigneur Sarkis [2], homme nourri dans la sainteté au sein de l'Église et exercé par la pratique des austérités monastiques dans le couvent de l'île de Sévan [3]. Par la grâce de Dieu et ses propres mérites, il avait été élevé sur le siége de notre Illuminateur, d'après les règles duquel ayant dirigé sa vie corporelle, il acheva ses jours après avoir combattu un bon combat.

En ce temps-là florissaient les vartabeds Sarkis, Diran et Hénoch [4], attachés tous trois au palais patriarcal ; Samuel,

des Arabes. Enfin, en 885, Aschod Pakradouni, surnommé le Grand, reçut la couronne royale des mains mêmes de ses ennemis, et fonda la dynastie des Bagratides d'Ani.

[1] Ses victoires et la magnificence de son règne méritèrent à Kakig le surnom de *Schahĕnschah*, roi des rois, dont Sĕmpad, son prédécesseur, avait déjà été honoré avant lui. Il recula les limites de son royaume bien au delà de celles faites par son frère. « C'était, dit Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, chap. xxx, un homme à l'esprit fin, profondément versé dans l'art de la guerre et libéral dans la distribution de ses dons, » et, s'il faut en croire Samuel d'Ani, « il surpassa tous les rois Bagratides par sa sagesse et sa bravoure. » — Cf. Samuel d'Ani, *Chronogr.*, édit. Angelo Maï et J. Zohrab, p. 70.

[2] Sarkis I, successeur de Khatchig I, fut élevé au siége patriarcal en un concile des évêques des provinces arméniennes et grecques convoqué par l'ordre de Kakig, le mardi de Pâques de l'année 441 de l'ère arménienne, 29 mars 992 de l'ère chrétienne.

[3] L'île de Sévan est située au milieu du petit lac et district de Kégh'am ou de Kégh'arkouni, dans la province de Siounik', maintenant lac de Sévan. Le monastère dont parle notre historien subsiste encore aujourd'hui et jouit parmi les Arméniens d'une très-haute réputation. Il fut construit, à la fin du VIIIe siècle, par le catholicos Maschdots, sous l'invocation des douze apôtres, et placé sous la règle de Saint-Basile. Sarkis est le troisième abbé de Sévan, élevé sur le siége de saint Grégoire, surnommé par les Arméniens l'Illuminateur, pour avoir éclairé du flambeau de l'Évangile leur pays, enveloppé auparavant des ténèbres de l'idolâtrie. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, p. 61 et 148. — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 274, et *Arm. mod.*, p. 256.

[4] Ces trois vartabeds ne sont pas connus, que je sache, autrement que par Arisdaguès, et la littérature arménienne ne possède rien d'eux.

qui avait le gouvernement du monastère de Gamĕrdschatsĕn-Tzorots [1]; Joseph, supérieur de Hĕntzouts [2]; Étienne de Daron, qui a composé, dans un ordre admirable, une Histoire universelle, depuis le premier homme jusqu'à la mort de Kakig dont il est question en ce moment [3]; Jean, surnommé Gozĕr'n (le Petit chameau), du même district, qui a écrit des

[1] Le monastère de Gamĕrdschatsĕn-Tzorots, appelé aussi *Gamĕrdscha-Tzor* et *Gamĕrdschats-Tzor* (Vallée du Pont ou des Ponts), est situé dans le district d'Arscharounik' ou Ĕraskhatzor (vallée de l'Araxe), province d'Ararad. Il fut élevé, au x[e] siècle de notre ère, par des moines arméniens chassés du pays d'Ĕker (la Mingrélie actuelle) par les partisans du concile de Chalcédoine. Ce monastère, soumis comme celui de Sévan à la règle de Saint-Basile, est un des plus célebres de l'Arménie. Samuel, son troisième abbé, était, suivant le témoignage d'Açogh'ig, « un homme profondément versé dans la connaissance de l'Écriture sainte et de la musique. » (Indjidj, *Arm. anc.*, p. 399; — Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, chap. VII.) Au rapport du chronographe Mĕkhithar d'Aïrivank', *Hist. d'Arm.*, un vol. in-8°, p. 57; Moscou, 1860, édit. de M. J.-B. Emïn, il est l'auteur d'un calendrier des fêtes qui, d'après Mgr Soukias Somal (*Quadro della storia letteraria di Armenia*, Venise, 1829), n'est pas à la hauteur de la réputation que lui font Açogh'ig et Lasdiverdtsi.

[2] Hĕntzouts, écrit *Endzaïouts* par Matthieu d'Édesse, appelé aussi *Garmir Vank'* (Monastère rouge) à cause de la couleur de la pierre dont son église était bâtie, est situé dans le district de Garïn, province de la Haute-Arménie, à trois heures environ au nord-est d'Erzeroum. Il fut construit à la même époque, à la suite des mêmes événements, et placé sous la même règle que les précédents. (Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 35, et *Arm. mod.*, p. 75). Joseph, supérieur de ce couvent, est cité avec de grands éloges par Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, chap. VII. Sĕmpad le Connétable nomme ce monastère *Antzev*.

[3] L'histoire d'Étienne de Daron, plus connu sous le surnom d'Açogh'ig ou le Chantre, commence à Adam et est divisée en trois parties, dont la dernière, de beaucoup la plus longue et la plus intéressante, contient l'histoire de la dynastie des Bagratides. Historien élégant et sobre, le principal mérite d'Açogh'ig consiste dans l'exactitude avec laquelle il note les événements qu'il raconte. M. l'archimandrite G. Schahnazarian en a donné à Paris, en 1859, une édition en un volume in-12 à laquelle il manque plusieurs chapitres.

L'auteur nous apprend, par un mémorial placé à la fin de son livre, qu'il a écrit son histoire à la prière du patriarche Sarkis dont nous avons parlé dans la note 2 de la page ci-contre, et qu'il l'acheva en l'année 1004 de l'Incarnation, dans la quinzième année du règne de Kakig. Or, nous verrons plus bas que Kakig Schahĕnschah ne mourut qu'en 1019 ou 1020. C'est donc par erreur que Lasdiverdtsi nous dit qu'Açogh'ig conduit son histoire jusqu'à la mort de ce prince.

livres dogmatiques [1]; Grégoire, remarquable par la profondeur de ses discours [2], et nombre d'autres dont l'orthodoxie exhaussait fort la corne de l'Église. Ceux qui nous

[1] Jean de Daron, ainsi appelé, soit parce qu'il était natif de cette province, soit parce qu'il appartenait au monastère de ce nom, et surnommé Gozĕr'n (le Petit chameau), on ne sait pourquoi, est un des docteurs de cette époque les plus vantés par les historiens arméniens pour sa piété et l'étendue de ses connaissances mathémathiques et astronomiques. Outre les livres dogmatiques dont parle Lasdiverdtsi qui sont perdus, il avait composé, à la prière d'Anania, évêque de Valarsaguerd, un traité chronologique du calendrier dont il reste quelques fragments (Cf. Soukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 69-70), et écrivit, vers 1051, par l'ordre du catholicos Pierre I, successeur de Sarkis, une histoire des Bagratides qui, malheureusement, n'a pas été retrouvée jusqu'ici. — Cf. Mĕkhithar d'Aïrivank', *Hist. d'Arm.*, p. 59.

En l'année 1007, de grands troubles s'étant élevés à Constantinople au sujet de la Pâque que les Grecs, égarés par le faux comput d'Irion, célébrèrent le dimanche des Rameaux, Basile écrivit au roi d'Arménie de lui envoyer Joseph, abbé de Hĕntzouts, dont il a été parlé plus haut, et Jean Gozĕr'n, pour apprendre aux Grecs l'époque exacte de la Pâque. Les deux docteurs, refusant de se rendre à cette invitation, se contentèrent d'écrire une lettre où, « par une suite de raisonnements bien enchaînés, » ils réfutaient victorieusement les Grecs. Toutefois, ceux-ci ne voulant pas s'avouer vaincus, Basile fit venir Samuel, « docteur très-savant et très-profond, » qui démontra clairement au clergé de Constantinople l'erreur dans laquelle il était plongé. (Cf. *Chron.* de Matth. d'Édesse, trad. franç., chap. XXXIII et XXXIV.) Ce Samuel est le même que celui dont nous avons parlé à la note 1 de la page précédente.

[2] Grégoire, surnommé Narégatsi parce qu'il était moine du couvent de Nareg, fondé au Xe siècle, dans le district de Rĕschdounik', province de Vasbouragan, à la même époque où, dans d'autres provinces, s'élevaient les monastères de Gamĕrdschatzor et de Hĕntzouts, est un des hommes les plus éminents par sa sainteté et ses écrits, dont l'Arménie s'honore. Il était fils de Khosrov le Grand, évêque d'Antzévatsik', dans la même province, sous la direction de qui il fit ses premières études, qu'il continua ensuite avec les leçons du docteur Anania, à Nareg. A vingt ans, il écrivit un commentaire sur le Cantique des cantiques, puis, à la prière de ses frères, ses Élégies sacrées, au nombre de quatre-vingt-quinze, et successivement, des panégyriques, des hymnes et une explication du chapitre XXXVIII du livre de Job. Tous ces ouvrages, à l'exception du dernier, ont été imprimés par les RR. PP. Mĕkhitharistes du couvent de Saint-Lazare, avec des notes du P. G. Avédik'. Par l'élévation et la sublimité des idées, par la chaleur et le lyrisme qu'il déploie dans ses Élégies sacrées, Grégoire Narégatsi est sans égal dans la littérature arménienne; mais on ne peut s'empêcher d'avouer que, malgré les éclaircissements du savant Mĕkhithariste, il ne soit resté

lorgnaient d'un œil d'envie, éblouis par la splendeur du savoir de ces vartabeds, se cachaient en rampant, comme des rats, dans les trous des murs.

Après un règne long et digne des meilleurs souvenirs, Kakig termina ses jours dans une profonde vieillesse [1], laissant pour lui succéder deux fils, Sĕmpad, appelé aussi Jean, et Aschod [2]. Sĕmpad, extrêmement gros et corpulent, se distinguait, dit-on, par une intelligence rare; Aschod

obscur en bien des endroits. — Cf. Soukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 63-66.

[1] Les historiens arméniens ne sont point d'accord sur la date de la mort de Kakig. Vartan Partzĕrpertĕtsi, *Histoire universelle*, édit. de M. J.-B. Emïn, Moscou, 1861; le même, *Épit. hist.*, p. 92, le fait mourir en 444 de l'ère arménienne (23 mars 995 — 22 mars 996). C'est un anachronisme grossier, moins pourtant encore que celui de Matthieu d'Édesse, qui l'enlève de la scène du monde en 420 de l'ère arménienne (29 mars 971 — 28 mars 972) (*Chron.*, trad. franc., chap. XIII). Samuel d'Ani, *Chronogr.*, édit. Angelo Maï et J. Zohrab, p. 70-71, lui assigne vingt-neuf ans de règne, fixe la date de son avénement à l'année 442 (23 mars 993 — 22 mars 994), et celle de sa mort à 470 (16 mars 1021 — 15 mars 1022). Guiragos de Kantzag, *Histoire d'Arménie*, éditée par M. Osgan 'Ohanniciants, Moscou, 1858, un vol. in-12, p. 49, se contente de dire qu'il régna vingt-neuf ans, sans relater la date ni de son avénement au trône, ni de sa mort. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 49, p. 896 et 1037; t. III, dans les Tables, p. 75, d'après des documents qui nous sont inconnus, le fait régner vingt-neuf ans et dix mois, ce qui nous donne pour la date de sa mort la fin de 1019 ou le commencement de 1020.

[2] Seul d'entre tous les historiens et chronographes arméniens, Vartan attribue à Kakig un troisième fils qu'il nomme Apas et place entre Sĕmpad et Aschod. Voici, du reste, son récit, que nous traduisons littéralement : « Kakig mourut, laissant son royaume à ses trois fils, Jean, Apas et Aschod. A Jean il donna la couronne, Ani et Schirag, Saint-Grégoire avec la vallée d'Ascholsĕk', Anpert et la plaine d'Ararad, Gaïan, Gaïdzon, Davousch, district de Sévortik', et partagea le reste entre Aschod et Apas. » Cf. Vartan, *Hist. univ.*, p. 125; le même, *Épit. hist.*, p. 92. Ce témoignage a été rejeté par Tchamitch. Suivant ce dernier, Apas était non point le fils de Kakig, mais bien de Mouschegh', frère d'Aschod III, et premier roi de Gars. Mais une inscription de l'an 459 (19 mars 1010 — 18 mars 1011), gravée, par l'ordre de Gadramidè, épouse de Kakig, sur les murs de la cathédrale d'Ani et publiée par M. Brosset, d'après une copie fournie par le R. P. Léon Alischan, tranche forcément le litige en faveur de Vartan. Après avoir raconté qu'elle a achevé la cathédrale, commencée par Sĕmpad, le prédécesseur de son mari, elle ajoute : « Je l'ai embellie d'ornements précieux, offrande faite au Christ par moi et par

unissait à une taille bien prise un courage bouillant et la passion de la guerre. Les deux frères étant tombés en désaccord sur le partage du pays, il fallut recourir à un arbitre. Kêork, roi des Aph'khaz, choisi pour médiateur, rétablit la paix entre eux. A Sĕmpad il assigna, en sa qualité d'aîné, la puissante Ani avec les districts environnants, puis à Aschod la portion intérieure du pays qui regarde la Géorgie et la Perse [1]. Sĕmpad, satisfait de cet arrangement, retourna

ma race, à savoir, par mes fils Sĕmpad, Apas et Aschod. » — Cf. *Ruines d'Ani*, par M. Brosset, Saint-Pétersbourg, 1860-61, 1[re] partie, p. 23.

Ce troisième fils, le second dans l'ordre de la nature, dont Gadramidè, sa mère, nous révèle elle-même l'existence en l'année 1010, était-il encore vivant neuf ans plus tard, lors de la mort de son père? Le récit de Vartan nous semble le démontrer surabondamment.

Jean Sĕmpad a donné son nom à un code de lois que les habitants d'Ani émigrés en Pologne emportèrent avec eux, et dont ils conservèrent l'usage jusqu'à la suppression, par Joseph II, de toutes les lois particulières des peuples de l'empire d'Autriche, dont ils faisaient alors partie. — Cf. Samuel d'Ani, *Chronogr.*, édit. Angelo Maï et J. Zohrab, p. 72, note 2.

Une traduction latine de ce code faite sur l'original arménien, en 1516, par les ordres de Sigismond, roi de Pologne, a été publiée dans le tome XL des *Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische classe*, n° de juillet 1862, à Vienne, d'après deux manuscrits de Lemberg, par M. le docteur Ferdinand Bischoff, professeur à l'Université I. et R. de cette ville.

[1] Matthieu d'Édesse raconte les choses d'une manière un peu différente. Suivant cet historien, Jean Sĕmpad se serait arrogé le trône de Kakig aussitôt après la mort de ce dernier, tandis qu'Aschod, parcourant le pays avec des troupes, le ravageait sur un grand nombre de points et tenait Ani investie. A la tête d'une armée composée de ses partisans et des renforts qu'il avait obtenus de Sénék'érim, roi du Vasbouragan, ainsi que de Kourkên, roi d'Antzévatsik', Aschod marcha contre la ville d'Ani, sous les murs de laquelle il livra bataille aux troupes de Jean. Les habitants d'Ani furent complétement défaits. C'est alors que les Bagratides et toute la noblesse arménienne songèrent à rétablir la paix entre les deux frères. Le patriarche Pierre et les satrapes se rendirent auprès d'Aschod et rédigèrent une convention stipulant qu'Aschod serait roi des contrées voisines du district de Schirag, et que Jean régnerait dans la ville d'Ani, et en outre que, si Jean mourait le premier, son frère deviendrait maître de tout le royauume. — Cf. *Chron.* de Matth. d'Édesse, trad. franç., chap. VIII et IX.

Dans tout ceci, il n'est fait, comme on le voit, aucune mention de Kèork.

Vartan est d'accord avec Arisdaguès sur la médiation du roi de Géorgie. Il ajoute trois lignes plus bas, *Épit. hist.* : « Aschod régna sur le pays de

dans sa capitale. Obligé par son obésité de s'arrêter en route, il dormit sans le moindre souci. Cependant un des princes des États d'Aschod, se présentant devant Kêork, lui demanda justice, en disant : « Schadig [1], mon patrimoine, m'a été ravi injustement par Sĕmpad. » A cette nouvelle, Kêork, transporté d'une violente colère, envoya des soldats à sa poursuite. Ceux-ci fondirent à l'improviste sur Sĕmpad, à qui son embompoint ne laissa pas le temps de monter à cheval [2].

Trouts (c'est-à-dire sur les districts en dehors de celui de Schirag), *et Apas à Gars.* » Si ces derniers mots ne sont pas une addition postérieure d'un copiste ignorant, ils renferment une erreur manifeste qui donne en partie raison à Tchamitch contre leur auteur. Il est certain, en effet, que le roi, nommé Apas, qui régnait à cette époque, avec tant d'éclat, dans la célèbre ville de Gars, était bien fils de Mouschegh', et non point de Kakig. Quant au fils de ce dernier, nous pensons qu'il dut survivre peu de temps à son père, car Vartan lui-même n'en fait plus mention nulle part dans son livre.

C'est ici le lieu de parler d'Ani, la célèbre capitale du royaume échu en partage à Jean Sĕmpad. Cette ville, nommée en persan et en arabe *Any*, en grec *Anion*, était située dans le district de Schirag, province d'Ararad, au confluent de l'Akhourian et du R'ah. Suivant le témoignage de Lazare de Ph'arbe, édit. de Venise, 1793, un vol. in-12, p. 209, Ani n'était, au v[e] siècle, qu'une forteresse possédée par les princes de la famille satrapale de Gamçaragan, descendant des souverains arsacides de Perse. Ils la cédèrent, au VIII[e] siècle, au prince Bagratide Aschod. En 961, sous le règne d'Aschod III, elle devint la capitale du petit royaume de Schirag et la résidence des souverains de la famille des Bagratides, sous le gouvernement desquels elle fut extrêmement florissante. Aschod III l'agrandit considérablement et l'entoura d'une enceinte de remparts appelée par Vartan la *petite muraille*. En 980, Sĕmpad II, son fils, y ajouta de nouveaux agrandissements et la fortifia d'une nouvelle muraille, qu'il prolongea jusque sur les bords de l'Akhourian en la flanquant de tours très-élevées. Ces deux princes, et, après eux, Kakig I, l'embellirent en outre de nombreux et superbes édifices, tels qu'églises, palais, hôpitaux et marchés. Elle était aussi la résidence des patriarches d'Arménie, dont le siége y fut établi vers la fin du x[e] siècle. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 111 et seq.; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 417 et seq.; — M. Brosset, *Ruines d'Ani.*

[1] Forteresse du district de Djagadk', province d'Ararad. — Cf. Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, ch. II; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 43.

[2] Kèork avait donné l'ordre à ses soldats de se tenir en embuscade, et d'attendre une occasion où Jean sortirait d'Ani pour s'emparer de sa personne, sans combat. Un jour donc que le roi se rendait à son palais d'hiver, il fut obligé de s'arrêter en chemin. C'est là que les Géorgiens, l'ayant surpris à l'improviste, le firent prisonnier. Tchamitch place ces faits dans les

Les princes qui formaient son cortége, s'étant dérobés par une fuite rapide, les soldats de Kêork s'élancèrent sur les traces des retardataires dont ils firent des monceaux de cadavres tout le long de la route jusqu'à la porte d'Ani; puis pénétrant dans la ville, ils dépouillèrent la cathédrale de ses ornements et arrachèrent les clous de la croix, en disant par forme de mépris : « Nous les emportons pour en forger des fers à nos chevaux [1]. » La juste justice de Dieu les punit plus tard de ce forfait par la main des Romains, ainsi que nous le raconterons en son lieu. Sĕmpad, resté prisonnier, fut conduit au roi des Aph'khaz qui le retint sous bonne garde; enfin, après s'être fait remettre par lui trois forteresses, il le relâcha.

Incapable de résister aux agressions des nobles qui, campés autour de ses frontières, lui avaient enlevé injustement de nombreuses portions de territoire, Aschod quitte son pays et se rend à la Porte des Romains. Là, ayant réussi à plaire à l'empereur, il sollicite son appui. A la tête des troupes qui furent mises à sa disposition, il rentre dans son pays, s'empare, avec l'aide de Dieu, de quantité de districts et de forteresses, et devient plus puissant que tous ses prédécesseurs, tellement qu'une multitude de nobles, abandonnant à Aschod leurs possessions héréditaires, lui firent spontanément l'hommage de leurs personnes. Jusqu'ici notre récit n'a eu rien que d'agréable.

Cependant dans l'année 467 de notre ère (17 mars 1018—16 mars 1019), l'empereur envoie un certain prince de Nicomédie. A peine arrivé, celui-ci décrète une levée d'hommes par tout le pays, et, après en avoir réuni un nombre considérable, commence la reconstruction de Théotoupolis (Theodosiopolis) [2].

années 1020 et 1021, d'accord avec les calculs de Lebeau. — Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 898.

[1] D'après leurs usages religieux, les Géorgiens, contrairement aux autres peuples chrétiens, se servent de croix sans clous.

[2] Cette ville, beaucoup plus connue sous le nom de Garïn chez les histo-

En l'année 468 (17 mars 1019—16 mars 1020), le seigneur Pierre est sacré catholicos du vivant du vénérable Sarkis [1]. Deux ans après, en 470 (16 mars 1021—15 mars 1022), l'empereur passe de nouveau en Orient à la tête d'une puissante armée, et vient établir son camp dans la vaste plaine de Garïn. De là, il envoie des messagers à Kêorki, roi de Géorgie, pour l'inviter à venir en personne faire sa soumission. Un évêque, Géorgien de nation [2], qui résidait à Vagh'arschaguerd [3], étant allé à la rencontre de l'empereur, lui avait dit

riens arméniens, est située dans le district de Garïn, la *Caranitide* de Strabon et de Pline, province de la Haute-Arménie. Moïse de Khorĕn nous apprend, *Hist. d'Arm.*, III, chap. LIX, qu'elle fut bâtie vers l'an 415 par Anatolius, qui l'appela Théodosiopolis en l'honneur de Théodose le Jeune, son maître. Elle était située au pied des montagnes avec des sources d'eau chaude dans son voisinage. Aboulféda la nomme *Erzeroum* (forteresse des Romains) et *Calicala* (V. *Géographie d'Aboulféda*, trad. franç. par M. Reinaud, t. II, 1re partie, p. 65, 76 et 92). C'est sous le premier de ces deux noms qu'on l'appelle encore aujourd'hui. Voir pour plus amples détails Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. 1, p. 66-69 et pour l'histoire de cette ville Indjidj. *Arm. anc.*, p. 28-34 et *Arm. mod.*, p. 65-75 où l'auteur décrit longuement et les diverses transformations de Garïn et l'état actuel d'Erzeroum.

[1] Samuel d'Ani, Guiragos et Vartan font siéger Sarkis vingt-quatre ans, ce qui, en prenant pour la date de son avénement la date fournie par Açogh'ig. *Hist. univ.*, III, chap. XXXII, 29 mars 992 de l'ère chrétienne, porterait celle de l'avénement de Pierre à l'an 1016. Le calcul d'Arisdaguès, auteur contemporain, nous paraît devoir être suivi de préférence. Tchamitch assigne à Sarkis vingt-sept ans de pontificat et se trouve, par conséquent, d'accord avec notre historien pour le commencement de celui de Pierre. — Cf. Tchamitch. *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 896 et t. III dans les Tables, p. 76.

Pierre I surnommé *Kédadartz*, pour une raison que nous verrons bientôt, était, suivant le même auteur (*loc. laud.*), frère de Khatchig I. Il fut sacré par Sarkis à Ani. (Vartan Partzĕrpertĕtsi, *Épit. hist.*, p. 93.) C'était un homme très-versé dans la littérature tant sacrée que profane, et aimant beaucoup la poésie. Il ne nous reste de lui que quelques hymnes sacrées pour les martyrs et les morts. — Cf. Soukias Samal. *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 72.

[2] Au chap. IV, Arisdaguès, parlant de ce même évêque de Vagh'arschaguerd, l'appelle du nom de Zacharie.

[3] Ville du district de Pakrévant, dans la province d'Ararad, fondée au IIe siècle de notre ère par le roi Vagh'arsch, aujourd'hui Alaschguerd. — Cf. Saint-Martin. *Mém. sur l'Arm.*, p. 124. — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 405.

d'un ton plein d'affirmation : « Aussitôt que tu seras entré dans les districts d'Ëguégh'iats ou de Garïn, il viendra au-devant de toi. » Confiant dans ces paroles et l'assurance donnée, Basile attendait d'étape en étape l'arrivée du roi. Mais celui-ci refusait de se rendre à l'appel de l'empereur, parce que beaucoup des siens l'effrayaient en lui disant : « Quand il te verra, il te fera mourir, ou te retiendra prisonnier, et tu ne parviendras pas à conserver ton trône. » En entrant dans le district de Pacen [1], Basile expédia d'abord deux courriers, puis trois, car il désirait extrêmement achever pacifiquement son voyage, et que le pays restât prospère. Après avoir épuisé les messages, l'empereur, ému de colère, ordonne de ruiner par le fer, l'incendie et l'esclavage, le grand village d'Ogomi [2], avec les bourgades et les hameaux environnants. Ayant fait enlever les prisonniers, il enjoignit de les transporter dans le district de Khagh'dik' [3], et, traversant lui-même le district de Pacen, pénétra sur le territoire de Vanant ou Ph'orag [4].

[1] District de la province d'Ararad, à l'est de celui de Garïn. Il se divisait autrefois en deux parties, l'une septentrionale nommée Haut-Pacen et Pacen sans bois, l'autre simplement Pacen, au midi ; mais 120 ans environ avant l'ère chrétienne, sous Arschag I, une colonie de Bulgares étant venue s'établir dans la partie nord de ce district, sous la conduite d'un certain Vount, celle-ci s'appela Vanant, du nom de son nouveau maître, et la partie méridionale garda celui de Pacen. — Cf. Moïse de Khorĕn, *Hist. d'Arm.*, II, chap. VI.

Aujourd'hui encore les habitants distinguent le district de Pacen en Pacen septentrional et en Pacen méridional ; mais ces divisions ne correspondent point aux anciennes de même nom. (Indjidj, *Arm. anc.*, p. 381.) C'est la *Phasiane* de Constantin Porphyrogénète.

[2] Village, alors très-populeux, du district de Pacen, au pied de la montagne de Dziranis. C'est aujourd'hui une bourgade habitée exclusivement par des Arméniens, à une heure de distance du couvent de Haçan-Kaleh, dans la montagne de même nom. — Cf. Indjidj. *Arm. mod.*, p. 88.

[3] Une des quatre provinces de la Colchide, entre Trébizonde et le district de Garïn. On l'appelle Chaldée Pontique par opposition à la Chaldée Assyrienne.

[4] Vaste district de la province d'Ararad, au nord de celui de Pacen et à l'ouest de celui de Schirag. Voir pour l'origine de ce nom la note 1 ci-dessus. Ce district avait été érigé en royaume au milieu du dixième siècle par Aschod III en faveur de Mouschegh' son frère. Les habitants de ce pays, qui descen-

Kêorki, saisissant l'occasion favorable, fond sur la ville d'Oukhthik', donne l'ordre à ses soldats de livrer aux flammes ses élégants édifices et d'emporter toutes les richesses des habitants, sans faire le moindre mal à personne. A cette nouvelle, l'empereur, devenu encore plus exaspéré, s'avance contre lui. Les deux armées s'étant rencontrées auprès du lac Bagh'agatsi[1], se précipitèrent l'une sur l'autre avec un fracas épouvantable. L'éclat resplendissant des glaives, la lumière flamboyante des casques enveloppaient la montagne d'éclairs, les étincelles jaillissant sous le choc des sabres inondaient la terre. Basile lui-même, en contemplant ce spectacle, admirait la bravoure des combattants. Semblables aux flots d'un torrent qui se brisent contre un rocher, les troupes romaines, en se heurtant contre les Géorgiens, tournèrent le dos. Là périt l'illustre prince R'ad[2]. Son cheval, s'étant engagé dans un marais, ne put le traverser; ce que voyant, les ennemis, l'épée à la main, tuèrent cet homme digne de louanges. Sa mort fut un deuil immense pour la province de Daïk'. Kêorki alla se retrancher avec son armée dans les forteresses des

daient d'anciens peuples du Caucase, aimaient passionnément le brigandage auquel ils se livraient comme à un métier honorable (Moïse de Khorén, *Hist. d'Arm.*, III, chap. XLIV). Cette passion se transmit de père en fils comme un héritage. Au temps de Mouschegh', le brigandage était arrivé à un point tel qu'il s'exerçait non pas seulement dans les lieux écartés, mais jusque dans la ville même de Gars, où tout le long des nuits retentissaient les cris des victimes des détrousseurs. Ils ne furent extirpés que par Apas, successeur de Mouschegh', qui purgea complétement la ville de tous les voleurs grands et petits. — Cf. Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, chap. XVII.

Quant à la dénomination *Ph'orag* dont Arisdaguès semble faire un synonyme de Vanant, nous pensons avec Indjidj, *Arm. anc.*, p. 342, que c'est tout simplement le nom de la localité, plaine ou vallée, où campa Basile à son entrée dans le district de Vanant.

[1] Petit lac entre les provinces d'Ararad et de Daïk', nommé aujourd'hui lac de Tcheldér. — *Topographie de la Grande Arménie*, par le R. P. Léon Alischan, 1 vol. in-4°, Venise 1855, p. 14 et 25.

[2] R'ad, général de Kéork, appartenait à la grande famille des Orbélians, alors très-puissante en Géorgie. Il était fils de Libarid I et frère de Zwiad, le même que Zoïad de Matthieu d'Édesse et de Sĕmpad le Connétable et que Zĕvad de Samuel d'Ani. (Voir le Tableau généalogique des Orbélians dressé par M. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, addition XIX, p. 350.)

Aph'khaz [1]. Pendant ce temps-là, l'empereur envoya des détachements faire des incursions sur différents points de la contrée, avec l'ordre formel et terrible de n'épargner ni le vieillard, ni l'adolescent, ni l'enfant, ni l'adulte, ni homme, ni femme, ni l'âge, ni le sexe. De cette manière il détruisit de fond en comble douze districts [2]. Spectacle lamentable et vraiment digne de larmes! Les demeures des rois aux voûtes hardies, les palais construits à très-grands frais par d'habiles architectes, qui devaient faire l'admiration des yeux et fournir à leurs habitants la jouissance de tous les plaisirs, ont été brûlés et réduits en cendres, et leurs possesseurs sont tombés en même temps sous le glaive. O la sinistre histoire! ô cruauté barbare! Comment pourrai-je, moi, pauvre intelligence et ignorant entre tous, retracer les événements qui eurent lieu à cette époque et pleurer, comme il convient, nos malheurs! Il faudrait pour cela l'âme de Jérémie, qui sait égaler les lamentations aux calamités! Cependant je les raconterai en peu de mots, quelle que soit leur longueur, pour l'instruction de la génération à venir, afin que les enfants qui naîtront les répètent eux-mêmes à leurs enfants, pour qu'ils n'oublient pas les œuvres de Dieu, qui châtie dans une juste mesure tous ceux qui s'écartent de la justice, suivant ces paroles de Job : « Il punira ceux qui le haïssent en face et n'ajournera pas sa colère. »

Redis donc la douloureuse histoire de ces temps, les vénérables cheveux blancs des vieillards souillés de sang et de carnage, les jeunes hommes moissonnés par le glaive, la multi-

Suivant Samuel d'Ani, Zĕvad ayant été fait prisonnier, Kêork donna son fils pour le racheter. (Samuel d'Ani, manuscrit arménien de la Bibliothèque impériale, ancien fonds, n° 96, fol. 37 *recto.*) R'ad est nommé *Horatius* par Cedrenus.

[1] Ce récit de notre historien est parfaitement d'accord avec celui des auteurs byzantins, qui disent que dans une première bataille entre les Géorgiens et les Grecs, la victoire resta indécise.

[2] Vartan Partzĕrpertétsi, *Hist. univ.*, p. 126, donne le même chiffre. Samuel d'Ani porte à vingt-quatre le nombre des districts dévastés par les ordres de Basile (*loc. laud.*).

tude innombrable de personnes que les Grecs privèrent de la vue. Tous ces maux qui leur furent infligés ne sont, à mon avis, que la peine du crime qu'ils avaient commis, en enlevant, à la porte de la cathédrale, les clous de la croix marquée du sceau royal, en disant avec mépris qu'ils en forgeraient des fers pour leurs chevaux. Ils furent punis avec justice, et les châtiments dont ils offrirent le triste spectacle étaient bien mérités. Les dames nobles furent traînées sur les places publiques, la tête dépouillée de leur voile, et exposées dans une honteuse nudité à la face du soleil; celles qui auparavant pouvaient à peine visiter à pied les malades et les lieux de pèlerinage, aujourd'hui, pieds et tête nus, marchent devant leurs vainqueurs insolents, privées de leurs parures, déshonorées et livrées à mille sortes d'outrages. Parmi les enfants à la mamelle, les uns, violemment arrachés des bras de leurs mères, étaient brisés contre la pierre; d'autres, percés de coups de lance sur leur sein, mêlaient leur sang au lait qui devait les nourrir; d'autres, jetés au milieu des carrefours, expiraient sous le sabot des chevaux des soldats romains. O Dieu qui permettais alors toutes ces choses! ô ordre impitoyable de l'empereur! Tant de vengeances n'assouvirent pourtant pas sa colère, mais sa main était encore levée pour ajouter d'autres maux à ceux que nous avions déjà soufferts. Le pays, autrefois prospère, ainsi dépeuplé par ces actes inhumains, resta ruiné et désert jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Je ne sais quelle fut la cause de tous ces malheurs. Était-ce par forme d'avertissement? était-ce pour châtier les habitants des débordements de leur impiété? était-ce cruauté des soldats des nations barbares qui composaient les troupes occidentales? Je l'ignore [1]. Au commencement de l'hiver, l'empereur, en retournant dans les prairies du Pont, descendit dans le district de Khagh'dik' et y passa la nuit. Le catholicos Pierre, qui venait par derrière, le rejoignit vers l'époque de

[1] Notre auteur veut parler des Russes et des Bulgares, qui formaient une partie de l'armée que Basile avait emmenée avec lui en Orient.

la grande fête de l'Épiphanie, et fut accueilli par lui avec de très-grands honneurs.

Il est d'usage, ce jour-là, que les princes chrétiens qui professent des sentiments de piété, se mêlant aux chefs de l'Église, descendent avec eux à pied dans l'eau pour y célébrer le mystère du baptême du Seigneur. Le jour de la fête étant donc arrivé [2], l'empereur invita le catholicos Pierre et les évêques romains présents en cet endroit à bénir l'eau, chacun suivant leur coutume. Lorsque le patriarche versa l'huile consacrée dans les ondes, des faisceaux de lumière jaillirent tout à coup de leur surface [1]. A cette vue, tous les assistants

[2] Le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, est chez les Arméniens le commencement de l'année ecclésiastique. Suivant une coutume antique qui, dans les premiers siècles, était commune à toutes les Églises, coutume fondée sur le calcul du temps écoulé entre la conception et la naissance du Sauveur d'après le récit consigné par saint Luc dans son Évangile, chap. II, l'Eglise arménienne orientale célèbre ce jour-là en même temps la Nativité et le Baptême de Jésus-Christ. — Cf. *Exposé de la foi de l'Église arménienne* par le patriarche saint Nersès Schnorhali, adressé à l'empereur Manuel Comnène en 1166 dans *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Eglise arménienne orientale*, par M. Ed. Dulaurier, 2e édit., p. 92 et seq. On lit ce qui suit dans un sermon de Grégoire de Datev, qui se trouve dans le manuscrit arménien n° 70 de la Bibliothèque impériale, fol. 14, *recto* : « Jacques, frère du Seigneur, et, après lui, Cyrille, avaient fixé au 6 janvier la fête de la Nativité et celle du Baptême. Mais l'impie Artémon, prétendant que les apôtres avaient caché la naissance du Christ par jalousie, transporta la Nativité au 25 décembre, et maintint le Baptême au 6 janvier. »

Les Arméniens catholiques solennisent la Noël le 25 décembre comme l'Église grecque et l'Église latine.

[1] Nous croyons devoir rapporter ici le récit que donne Guiragos de ce même événement parce qu'il nous fait connaître une curieuse coutume des Grecs lors de cette fête.

« Le jour de l'Epiphanie de Notre-Seigneur, tous les chrétiens se trouvaient réunis, avec une foule immense d'autre peuple, à Trébizonde, selon la coutume, pour assister à la bénédiction de l'eau. Par suite de la jalousie dont les Grecs étaient animés contre les Arméniens, ils avaient assigné à Pierre et à la multitude qui l'accompagnait le haut de la rivière, se réservant pour eux-mêmes le bas. Considérant leur bénédiction comme défectueuse, ils s'étaient placés en dessous avec la pensée de consacrer de nouveau les eaux bénites par eux auparavant. Ils avaient l'habitude d'apporter avec eux une colombe blanche qui, après avoir effleuré la surface de l'eau, prenait son essor ; de cette manière, ils faisaient croire à ceux qui n'avaient

rendirent gloire à Dieu, la corne de notre foi fut exhaussée, et Pierre, comblé de plus d'honneur encore par l'empereur et ses officiers, s'en retourna chez lui [1]. Mais ici une lettre fut la cause de la ruine de l'Arménie. En effet, Jean avait donné l'ordre au patriarche de rédiger une lettre et de porter à Basile un testament par lequel il léguait à ce dernier, pour en jouir après sa mort, ses villes et son royaume [2]; car il n'avait point d'enfant à qui il pût laisser sa couronne, son fils

pas assisté à la cérémonie que le Saint-Esprit était descendu sous la forme de cet oiseau. Le patriarche Pierre s'étant mis en prières, la rivière remonta vers sa source (d'où le surnom de *Kédatartz*, qui fait remonter le courant d'un fleuve), et il en jaillit une vive lumière qui obscurcissait les rayons du soleil. Puis quand la colombe allait, selon l'usage, plonger dans l'eau, tout à coup un aigle s'abattant dessus, la saisit et s'envola. » — Guiragos, *Hist. d'Arm.*, p. 52-53.

[1] Nous lisons dans la narration de ce prodige par un auteur anonyme contemporain que lorsque le fleuve eut repris son cours, « l'empereur et toute son armée tombèrent aux pieds du bienheureux et saint catholicos, baisant avec de bruyantes effusions le signe sacré et jetant de l'eau consacrée sur leur tête. Basile déposa même sa couronne dans le fleuve et pria le seigneur Pierre de lui verser avec la main de l'eau sur la tête, puis saisissant dans ses bras la croix sainte qui avait fait rebrousser le fleuve, il la couvrait de baisers insatiables et en signait tous ses sens. A son exemple, le métropolite et le peuple entier pressèrent dans de chaleureux embrassements le signe victorieux et la main du catholicos..... Lorsque la nuit vint, les fidèles n'avaient pas encore achevé de baiser la croix. » (Voir le *Pazmavéb*, numéro de janvier 1862, article du R. P. Léon Alischan, intitulé « Հայաղիր » Sorte de journal d'histoire arménienne. Voir aussi Sĕmpad le Connétable qui raconte en abrégé les mêmes faits, p. 47.)

La croix par la vertu de laquelle le patriarche Pierre arrêta le cours du Djorokh était, d'après une tradition arménienne consignée dans la Vie des Saints sous la date du 2 mars, un fragment du bois de la vraie croix apporté de Rome par saint Grégoire l'Illuminateur, qui l'avait reçu en présent du pape Sylvestre.

Aucun des historiens arméniens, à ma connaissance, qui parlent de cette merveille, n'indique le lieu exact où elle fut opérée. Toutefois la comparaison des récits d'Arisdaguès et de Guiragos avec ceux de Vartan, *Hist. univ.*, p. 126, de Sĕmpad le Connétable, p. 47 et de Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 908, nous autorise à croire que ce fut aux environs de Trébizonde.

[2] Jean Sĕmpad avait pris part à la révolte de Kéork contre Basile. Craignant que l'empereur ne vînt fondre au printemps sur l'Arménie, il n'avait imaginé rien de mieux, pour y échapper, que de lui céder ses États, à la condition de rester roi sa vie durant. Voici comment l'historien anonyme

étant mort de bonne heure sans être parvenu au trône paternel [1]. L'empereur étant parti, arriva prendre ses quartiers d'hiver dans le pays que nous avons dit plus haut. Ses soldats vendirent leurs prisonniers à vil prix à des nations lointaines.

Vers ce temps-là mourut le saint et digne catholicos, le seigneur Sarkis [2]; il fut enseveli dans le monastère de Hor'omos [3].

cité à la note précédente raconte l'ambassade du patriarche Pierre chargé de remettre à Basile l'acte de renonciation de Sĕmpad III.

« Le catholicos partit pour aller trouver l'empereur à Trébizonde, accompagné de douze évêques, de soixante-dix moines, des deux savants vartabeds, le très-érudit Joseph de Hĕndzouts et le vigoureux et invincible Gozĕr'n Jean, et de trois cents hommes choisis dans l'armée et la noblesse ; il emmenait en outre des sommes d'or et d'argent provenant du trésor royal, des chevaux et des mulets. Basile, en le voyant, éprouva une grande joie, car la renommée de sa vertu et de sa sainteté l'avait précédé depuis longtemps. C'était en effet un homme admirable, rempli de toutes sortes de bonnes qualités, et possédant le don divin de guérir les malades et de chasser les démons. C'est pourquoi l'empereur l'honora plus que tous les patriarches grecs. Il reçut avec une satisfaction marquée les présents qu'il lui apportait et accueillit avec de brillantes distinctions honorifiques les évêques et les nobles de sa suite. »

Suivant Vartan, *Hist. univ.*, p. 126, Jean Sĕmpad se serait décidé à faire cette donation pour se soustraire, par l'intervention de Basile, aux inquiétudes que lui causait le roi de Géorgie. Alors Basile aurait mandé Kéork, et, sur son refus, il serait allé ravager son royaume, et revenu de là prendre ses quartiers d'hiver en Chaldée. Sĕmpad le Connétable nous apprend qu'il fallut trois mois à l'empereur pour soumettre le pays.

[1] Arisdaguès est le seul historien, je crois, qui nous révèle l'existence éphémère, il est vrai, d'un fils de Jean Sĕmpad. Cedrenus et Samuel d'Ani nous apprennent que Jean épousa, au plus tôt à la fin de 1028, une nièce de Romain III Argyre, c'est-à-dire sept ans environ après l'acte de cession dont parle notre auteur. Ce fils mort en bas âge serait donc issu d'un premier mariage de Sĕmpad dont nous ne trouvons aucune mention dans l'histoire.

[2] Tchamitch place la mort de Sarkis vers la fin de 1019 ou le commencement de 1020. — Cf. *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 896.

[3] Monastère du district de Schirag fondé au x[e] siècle, sous le règne d'Apas, roi d'Arménie, par des moines arméniens expulsés du territoire grec à cause de leur attachement aux doctrines de leur Église. Il fut ainsi appelé par ses fondateurs en souvenir du pays qu'ils avaient été forcés de quitter, ou, comme l'explique Guiragos, du nom des prêtres grecs, ἱερεύς, en arménien *Hor'omos éréts*. — Cf. Indjidj. *Arm. anc.*, p. 429-430. Il se nomme aujourd'hui Khôschavank'.

CHAPITRE III.

Basile envahit une seconde fois la province de Daïk'. — Défaite des Géorgiens.

L'empereur, ayant passé l'hiver dans les prairies du Pont, retourna, dès le commencement du printemps, dans la province de Daïk', et vint, à marches forcées, camper dans le district de Pacen. Cependant, nombre de princes que, de temps à autre, et pour des causes de différentes sortes, Basile avait dépouillés de leur dignité, rugissaient comme des lions enfermés dans une cage. Jugeant donc l'occasion favorable, ils se réunirent dans un lieu déterminé. Là, ils formèrent un projet perfide qu'ils ne purent mettre à exécution : ils résolurent, d'un commun accord, de se révolter contre l'empereur et d'en élever un autre de leur choix à sa place [1]. Lorsqu'ils se furent confirmés dans ce dessein, ils le dévoilèrent au grand jour et établirent leur camp au milieu d'une vaste plaine, où un nombre considérable de partisans vint se joindre à eux [2]. Ils commencèrent par se renvoyer les uns aux autres la couronne impériale. Enfin, s'étant concertés ensemble, ils l'offrirent au fils de Ph'ocas, surnommé Dzĕr'aviz, qui, depuis longtemps déjà, était, par suite des fautes de son père, dépossédé de son titre de prince. Celui-ci résista d'abord

[1] Les conjurés avaient à leur tête Nicéphore Phocas, surnommé Dzĕr'aviz, fils de Bardas Ph'ocas, et Xiphias qui, mécontents de n'avoir pas été choisis pour commander l'expédition contre les Géorgiens, se révoltèrent contre Basile. Suivant Matthieu d'Édesse, cité par M. Brosset, Nicéphore aurait réussi à attirer dans son complot le roi de Géorgie Sĕmpad, avec son frère Aschod, ainsi que David, fils de Sénék'érim, roi du Vasbouragan, réfugié alors à Sébaste. — Cf. M. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 307, note 2 ; et Sĕmpad le Connétable, p. 48.

[2] Notre auteur ne nous apprend ni le nom ni la position de la plaine où les conjurés réunirent leurs partisans ; mais la manière dont il raconte les faits nous donne suffisamment le droit de penser qu'elle était située dans le voisinage de la province de Daïk' et du district de Pacen.

à leurs prières. Mais ses complices, continuant leurs instances, réussirent, à force de sollicitations, à le décider à accepter l'empire.

Basile, jeté par cette nouvelle dans un grand embarras, se retira dans la puissante forteresse de Maztad, suivant une ancienne coutume des empereurs grecs[1]. Fut-ce vengeance de la justice céleste qui ne permet pas que les serviteurs se révoltent contre leurs maîtres, ou par un effet d'une bienveillance particulière de Dieu pour l'empereur, dans cette circonstance, je l'ignore; mais ce que je sais d'une manière certaine, et ce que j'ai vu de mes propres yeux, c'est que ceux qui se soulevèrent contre lui périrent d'une mort ridicule. Déjà, au commencement du règne de Basile, Bardas (Vart) surnommé Sclérus (Siglaros), s'étant révolté contre lui, avait entraîné à sa suite presque tous les Romains, au point que l'empereur s'était vu dans la nécessité de demander au curopalate de Géorgie le secours de son armée. Avec son aide, il avait battu l'usurpateur[2] qui, forcé de prendre la fuite et d'abandonner le pays, s'était allé réfugier à Babylone, ville de Chaldée[3]. Plus tard, tourmenté du même mal, Ph'ocas, son homonyme, avait soumis tout l'Orient dont il était resté maître pendant sept ans[4]. Basile, à la tête de quatre mille hommes

[1] M. Brosset place cette forteresse dans le district de Pacen. (*Hist. de Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 308, note 2.) Indjidj ne la mentionne nulle part.

[2] Voir chap. I, note 1.

[3] Par le nom de Babylone, Arisdaguès entend évidemment parler de Bagdad, fondée par Abou-Djafar-Almansour, en 762, sur les deux rives du Tigre, à quatre journées de marche de l'ancienne cité des Chaldéens, à qui elle succéda comme métropole de l'Orient, et qui fut elle-même, pendant cinq cents ans, la capitale de khalifes arabes. Bardas Sclérus resta trois ans dans cette ville sous la garde d'Ibn Khosrov, qui en était alors maître. Relâché au bout de ce temps, il alla trouver Bardas Ph'ocas, qui lui avait promis de joindre sa fortune à la sienne, mais celui-ci se saisit de sa personne par trahison, et le fit enfermer dans son château de Tyropée. Ph'ocas étant venu à mourir dans cet intervalle, sa femme rendit la liberté à Sclérus, qui se réconcilia avec Basile dont il reçut la dignité de curopalate. Il mourut peu de temps après. — Cf. Acogh'ig. (*Hist. univ.*, III, chap. XV); — Cedrenus, t. II, p. 443.

[4] La révolte de Ph'ocas est de 987 et sa mort de 989; il ne fut donc maître de l'Orient que deux ans, contrairement à l'assertion de notre auteur.

seulement, ayant traversé la mer pendant la nuit, fondit sur les troupes beaucoup plus nombreuses du rebelle. De toute la multitude de partisans qui accompagnaient celui-ci, pas un ne mourut, excepté leur chef. L'empereur, lui ayant fait trancher la tête, avait donné l'ordre de sonner de la trompette en signe de paix[1]. La guerre terminée, les soldats s'en étaient retournés chacun chez soi, et Basile était rentré en triomphe dans Constantinople, sa capitale.

L'issue de la folle et puérile entreprise des nouveaux conjurés ne fut pas plus heureuse, et l'édifice élevé par eux sur le sable s'écroula au choc de la première vague qui le frappa. David, nommé aussi Sénék'érim[2], se sentant serré de près par les Perses[3], avait, peu de temps auparavant, deux ou trois ans, cédé à Basile son patrimoine, la province de Vasbouragan[4]

[1] Suivant les historiens byzantins, Ph'ocas serait mort subitement au moment où le combat allait être livré, empoisonné par Syméon, son domestique, qui aurait reçu de l'argent de l'empereur à cet effet. Acogh'ig dit qu'il mourut misérablement sur le champ de bataille (*Hist. univ.*, III, chap. VII), et Matthieu d'Édesse que Basile le fit mourir, mais sans nous apprendre de quelle façon. (*Chron.*, trad. franç., chap. XXVI.)

[2] Le texte porte : « David surnommé Sénék'érim. » Il y a évidemment là une erreur de copiste, car, au chapitre X, parlant de ce même David, l'auteur le qualifie justement de « fils de Sénék'érim. »

[3] Arisdaguès désigne par ce nom les Turks Seldjoukides, maîtres alors de la Perse.

[4] La plus vaste des quinze provinces de la Grande Arménie ; elle s'étendait depuis les montagnes au sud du lac de Van jusqu'à celles de Siounik', et était bornée au nord par les provinces d'Ararad et de Siounik', à l'est par la Persarménie, au sud par la province de Gordjèk', et à l'ouest par celle de Douroupéran. Les Byzantins la nomment *Aspouracan*, *Vasparacan* et *Aspracanie*. On la trouve désignée quelquefois dans les auteurs arméniens sous le nom de *pays des Ardzrouni*, qui est celui des princes de la puissante famille par qui elle était possédée depuis une haute antiquité, au moins en partie.

Ces princes tirent leur origine d'Adramélek et de Sarasar, fils de Sennachérib, roi d'Assyrie. Après avoir tué leur père, les deux meurtriers se réfugièrent dans le pays d'Ararad, auprès du roi Sgaïorti (Rois IV, XIX, 37 ; Isaïe, XXXVII, 38 ; Tobie, I, 24.) Sarasar alla s'établir dans le sud-ouest de l'Arménie, sur les confins de l'Assyrie ; ses descendants peuplèrent la montagne de Sim, et furent appelés, du nom de leur ancêtre, Sanacounk', ou, par abréviation et vulgairement, Sacounk'. Adramélek se fixa au sud-est. C'est de lui que proviennent les Ardzrouni, ainsi nommés parce qu'ils avaient reçu

et reçu en échange de l'empereur la ville de Sébaste avec les districts environnants[1]. Depuis cette époque, les Romains étaient maîtres de tout l'Orient[2]. Mis par les rebelles dans leur confidence, Sénék'érim avait fait cause commune avec eux. Mais tout à coup, semblables à quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil, ou à l'homme fort qui secoue son ivresse, les conjurés, en présence de la mauvaise tournure

de Vagh'arschag Ier le privilége héréditaire de porter les enseignes arméniennes figurées par un aigle. (Moïse de Khorĕn, *Hist. d'Arm.*, I, chap. XXIII, II, chap. VII), ou de la plaine d'Ardzĕvik' occupée pour la première fois par Cyrus, un de leurs descendants, contemporain de Vagh'arschag, ou de la conformation aquiline de leur nef, ou d'Arz, demeure d'Adramélek et de Sarasar, ou encore par comparaison à l'impétuosité de l'aigle avec la hardiesse et l'intrépidité duquel ils se précipitaient au milieu des batailles. — Cf. Thomas Ardzrouni, p. 46.

La province du Vasbouragan avait été érigée en royaume au commencement du xe siècle, en faveur de Kakig Ardzrouni, à la prière de qui Thomas, son parent, écrivit, dans un style pompeux, mais quelque peu emphatique, l'origine et l'histoire de sa famille. Cette histoire, continuée jusqu'en 1303, par un écrivain anonyme, par l'ordre et aux frais de Zacharie, catholicos d'Agh'thamar, et à la prière d'Étienne Orbélian, métropolite de Siounik', a été publiée en 1853 à Constantinople en un volume grand in-8°. On y rencontre quelques lacunes.

L'invasion du Vasbouragan par les Seldjoukides, leur première dans l'Arménie, et la cession de cette province à Basile par Sénék'érim, qui ne la possédait intégralement que depuis 1003, sont de l'an 470 ère arménienne (16 mars 1021 — 15 mars 1022). Thomas Ardzrouni, *Histoire de la famille Ardzrouni*, p. 346; — Samuel d'Ani, *Chron.*, édit. d'Angelo Maï et J. Zohrab, p. 71). L'acte de donation, tel que nous le lisons dans la Vie des saints, comprenait 72 forteresses, 4,400 villages (ailleurs 400 seulement) considérables et productifs, et 10 villes. Sénék'érim se réserva les monastères au nombre de 75 (ailleurs 900) avec les villages qui en dépendaient (Samuel d'Ani, *loc. laud.*, Sĕmpad le Connétable, p. 46 ; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 159—160). Il reçut en échange Sébaste, Larissa, Abara, et nombre d'autres possessions dans la Cappadoce, avec le titre de patrice et de duc de la Mésopotamie. — Cf. Cedrenus, t. II, p. 464.

[1] Sénék'érim se retira à Sébaste avec ses trois fils, David, Adom, Abouçahl, et une suite de 14,000 hommes, sans compter les femmes et les enfants. (Thomas Ardzrouni, *loc. laud.*)

La cession des États de Sénék'érim et sa prise de possession des villes que Basile lui donna en compensation sont fixées faussement par Cedrenus à l'an 1015 — 1016 (Cedrenus, t. II, p. 556).

[2] A l'exception toutefois des domaines des Bagratides, dont les Grecs ne s'emparèrent qu'un peu plus tard.

que prenaient les choses, ne voyant pas d'autre moyen de rompre cette funeste conspiration, sortent du camp, emmenant avec eux leur empereur, comme pour parler de choses secrètes, et, levant sur lui l'épée, le tuent à l'improviste[1]. Sénék'érim lui trancha la tête et la fit porter en toute diligence à l'empereur par ses gens.

Aussitôt que cette nouvelle fut connue, les partisans qui étaient réunis autour d'eux, se sauvant l'un après l'autre, se hâtèrent de rentrer incognito chez eux, et toute cette conjuration fut dissoute sur-le-champ.

En recevant la tête de l'usurpateur, Basile ordonna de l'exposer en haut d'une perche, à la vue du camp entier, parce que dans son armée se trouvaient en grand nombre des soldats qui, à la vérité, le suivaient des pieds, mais qui, de parole et d'esprit, étaient unis à Dzĕr'aviz. Il agit ainsi dans sa profonde sagesse, afin que ce spectacle éloignât de ses troupes les pensées vaines, et replaçât dans leurs cœurs l'obéissance à l'empereur.

A la suite de ces événements, Basile descend avec son armée dans la vaste plaine de Pacen et envoie un détachement de cavaliers païens s'emparer du rebelle Ph'ers[2], puis, continuant sa route, il arrive à l'extrémité du district dans un lieu nommé Salk'ora, et ayant fait creuser un fossé profond autour de son camp, en guise de retranchement, il demeura en cet endroit un mois et plus.

Cependant les soldats envoyés par lui, s'étant saisis de Ph'ers

[1] D'après les historiens byzantins, Dzĕr'aviz fut traîtreusement mis à mort par Xiphen, son complice. Suivant Matthieu d'Édesse cité par M. Brosset, ce serait David, fils aîné de Sénék'érim, qui, sur la prière de Basile, l'aurait fait tuer par ses gens, au moment où il rentrait chez lui, à la suite d'une querelle avec le rebelle qui le conjurait de rester fidèle à sa cause. (M. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, page 307, note 2.) D'après Sĕmpad le Connétable, p. 48, David reçut en présent de Basile, en récompense de ce service, Césarée, Dzamĕntav et Khavadanĕk, avec leurs territoires.

[2] Le patrice Ph'ocas des Byzantins. M. Brosset pense que ce personnage était fils de Dschodschig, préfet du Dorostole en 1016. (*Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 308, note 1.) Un peu plus loin, p. 337, il y est dit que Ph'eris, le Ph'ers de notre auteur, « fils de Dschodschig, » eut la tête tranchée par ordre de l'empereur Basile.

et d'Andronic, son gendre et son complice, les menèrent jusqu'à la forteresse de Khagh'do'-Ar'idj, sur les confins du district de Garïn; parvenus à un village qui fait face à cette forteresse, ils mirent pied à terre, conduisirent leurs prisonniers au pied des murs et leur tranchèrent la tête, conformément aux ordres de l'empereur. Ph'ers et Andronic, en se révoltant contre lui, avaient conclu avec l'Aph'khaz un traité par lequel ils s'étaient engagés à donner à ce dernier, pour sa part, le territoire qui s'étend jusqu'au lieu sus-mentionné. Ce territoire avait été possédé auparavant par David le Curopalate, non point comme patrimoine, mais à titre de présent qu'il avait reçu de Basile, en récompense de son obéissance et de sa fidélité, et parce qu'il avait promis de lui donner son district à sa mort[1]. Ceux-ci, sans s'inquiéter de tout cela, distribuaient libéralement des terres qui ne leur appartenaient pas. Ce fut pour ce motif que Basile leur fit trancher la tête.

CHAPITRE IV.

Dernier combat à Schĕgh'ph'a'.

Pendant son séjour à Salk'ora, l'empereur exigea de Kêork la remise des trois forteresses que Kourkên avait enlevées injustement des possessions du curopalate, avec leurs dépendances[2], et lui expédia, à cet effet, des exprès avec une lettre conçue en termes conciliants : « Abandonne, lui disait-il, ce qui ne fait point partie de ton patrimoine, reste paisiblement dans tes domaines, et ne m'empêche pas de continuer ma route vers la Perse. » Kêork refusant, il lui députa Zacharie, ce même évêque de Vagh'arschouguerd dont nous avons dit plus haut quelques mots. Celui-ci réussit, par des paroles per-

[1] Voir chap. I, note 1.

[2] Il s'agit probablement ici des trois forteresses que Jean Sĕmpad avait été obligé de livrer lui-même au roi Kêork pour prix de sa liberté. (Voir ch. II.)

suasives, à circonvenir Kêork, qui céda enfin et écrivit à l'empereur qu'il consentait à sa demande. Zacharie s'en revin plein de joie emportant la lettre.

Au bout d'un jour de marche, il fut atteint tout à coup dans l'endroit où il devait s'arrêter par des coureurs réclamant la lettre que l'insensé se repentait d'avoir écrite. L'ayant prise de ses mains, ils s'en retournèrent. Zacharie, continuant sa route, rejoignit l'empereur à qui il raconta ce qui s'était passé. Basile s'informa auprès de l'évêque de l'état de l'armée de Kêork et de ses préparatifs pour entrer en lutte. Zacharie répondit : « Il a des troupes nombreuses comme pas un autre roi, des soldats robustes, valeureux et prêts à se battre. » A ces mots, l'empereur, ému de colère, reprit : « Tu viens de la part des rebelles pour m'intimider. » Puis il prescrivit de le transporter à Constantinople, en disant : « Va te reposer là jusqu'à ce que, mis en fuite, j'aille te rejoindre. » Mais il avait donné l'ordre à ceux qui devaient le conduire de lui couper la langue. L'évêque partit pour ne jamais revoir sa ville, et resta dans le même endroit jusqu'au jour de sa mort.

Après cela, l'empereur, abandonnant son campement de Salk'ora, s'avança avec son armée jusqu'en un lieu appelé Schĕgh'ph'a'. A cette nouvelle, l'Aph'khaz, sans laisser à Basile le temps de dresser son camp et de le fortifier d'un retranchement, imagina le stratagème que voici. Il envoie en députation un de ses principaux évêques qu'il suivait lui-même à la tête de ses troupes, dans l'espoir de surprendre les Grecs à l'improviste, de jeter l'épouvante parmi eux et de les mettre en déroute. Ils s'élancent donc au galop de leurs chevaux, l'un devant l'autre, non pas à la manière de soldats qui vont au combat, mais comme des gens en quête de butin. Du temps de Joram, les Moabites, ayant attaqué Israël, périrent misérablement sous le glaive. Tel fut le sort des Aph'khaz. Accourus témérairement sur leurs chevaux, le poids de leur armure de fer, la vitesse et la longueur de la course ayant épuisé leurs forces, ils tombèrent au milieu des Romains, tout frais en ce moment, qui en exterminèrent un nombre incalculable. Les

autres coururent se renfermer avec le roi dans leurs forteresses, poursuivis par les Grecs qui les massacrèrent jusqu'au coucher du soleil. L'empereur ordonna de réunir dans le même lieu les têtes des ennemis morts et de distribuer un tahégan[1] par tête à chacun de ses soldats qui en apporterait. Ceux-ci, fouillant de tous les côtés, apportèrent les têtes devant l'empereur, et les amassèrent en pile, puis, par son ordre, ils en élevèrent des monceaux de distance en distance, le long de la route, pour frapper d'étonnement et d'épouvante ceux qui les verraient.

Kêorki, se sentant déchu de toute espérance, supplia l'empereur de le laisser s'en aller en paix. Celui-ci, touché de compassion, lui écrivit en ces termes : « Ne pense pas que, parce que je t'ai vaincu, j'exige aujourd'hui de toi plus qu'auparavant; rends-moi les terres que le curopalate m'a données en héritage. et livre-moi ton fils en otage; alors il y aura paix entre toi et moi. » Kêorki se laissa persuader et consentit à tout. L'empereur établit dans le district des commandants qui le partagèrent maison par maison, village par village, champ par champ, comme par le passé. En recevant les otages, il promit de les renvoyer au bout de trois ans. Ensuite, il part à la tête de ses troupes, tourne l'Arménie, et va camper avec sa cavalerie dans la vaste plaine de Her[2]. Là, il prescrit à ses soldats d'abattre les arbres qui entouraient la ville, mais le gouverneur le pria d'accepter un tribut et sa soumission.

Pendant que Basile était dans ces pensées, et que, par tout le pays, les Perses, consternés et tremblants de peur, cherchaient des moyens de salut, tout à coup le ciel se voila de nuages épais et des torrents d'eau fondirent sur la terre. En-

[1] Nous ne connaissons point aujourd'hui la valeur exacte du tahégan, en persan *dehgani*; il équivalait peut-être au *dinar* des Arabes. Il y avait des tahégans d'or et des tahégans d'argent. — Cf. Anania de Schirag dans le *Traité des Poids et Mesures des anciens*, en arménien, par le R. P. Pascal Aucher, Venise, in-4°, 1821, p. 71.

[2] Ville principale du district de même nom dans la province de Persarménie. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 155.

suite, il souffla du nord un vent piquant sous l'action duquel la pluie se transforma en grêle, en neige et en glace qui couvrirent la surface du sol de leurs couches profondes. Au reste, la saison naturelle des frimas était arrivée, car on était alors au cœur de l'hiver. La neige ayant continué de tomber, et la gelée sévissant de plus en plus, les chevaux et les mulets, engourdis par le froid, furent réduits à l'impossibilité de remuer. Par suite de l'excessive rigueur de la température, les extrémités des pieds et des mains des fantassins se détachaient comme brûlées par le feu. Les cordes des tentes et les piquets, fixés à la terre par la violence de la gelée, restaient immobiles. Ce fléau me semble être la punition des massacres qu'ils avaient commis sur les chrétiens. Ceux-ci, il est vrai, avaient été livrés à cause de leurs péchés, mais ils auraient dû user envers eux de miséricorde, suivant ces paroles que Dieu adressait au Babylonien : « J'ai livré mon peuple entre tes mains, et toi, tu n'as pas eu pitié de lui. » C'est pourquoi ils furent châtiés par des froids excessifs, non pas sur le sommet des montagnes, mais dans les plaines les plus basses et les lieux les plus chauds, en face de leurs ennemis. C'est ainsi, qu'au temps de Moïse, l'Égypte fut frappée d'une grêle et d'une gelée qui n'étaient point naturelles au climat du pays, par quoi les barbares virent clairement que le bras du Tout-Puissant combattait contre eux. Dans ces circonstances, ceux qui, grâce à la force de leur constitution plus vigoureuse, avaient résisté au fléau, montèrent à cheval, et, fuyant devant le froid comme devant les ennemis, insoucieux de leurs biens, passèrent avec l'empereur sur le territoire des Ardzrouni[1]. A cette vue, les habitants de Her s'élançant à l'improviste hors de leurs murs, se précipitèrent ivres de joie sur les traces des Grecs et leur enlevèrent un butin considérable en chevaux, mulets, tentes et autres objets d'équipement que ceux-ci ne purent défendre, tant ils étaient incommodés par le froid. Ainsi outragé par les pillards, l'empereur comprit clairement que le Seigneur

[1] Voir pour cette dénomination chap. III, p. 31, note 4.

avait livré les Géorgiens en ses mains selon qu'il est écrit au Livre des Rois que : « Ce n'est point par sa propre force que le vainqueur remporte la victoire ; c'est le Seigneur qui ôte à l'ennemi sa force. » L'empereur, étant donc parti avec le reste de son armée, arriva, après de nombreuses haltes, dans Constantinople, sa capitale. Au bout de trois ans, il renvoya comblé de présents le fils de l'Aph'khaz.

Constantin, son frère germain et son associé à l'empire, se trouvant, à cette époque, dans le district de Nicée, l'empereur ordonna d'envoyer des courriers pour l'inviter à se rendre en hâte auprès de lui. Les ministres le promirent, mais ils gardèrent chez eux la lettre de l'empereur, parce qu'ils ne voulaient pas que Constantin régnât sur eux. Après avoir, à plusieurs reprises, renouvelé ses ordres, Basile, s'apercevant de leur fourberie, commanda à ses serviteurs de lui amener un cheval. Il se leva de son lit, monta à cheval, et sortit de son palais dans la ville, où il se montra à tous les regards. Nombre de ceux qui le virent s'allèrent, par peur, cacher jusque dans les coins les plus obscurs de leurs demeures. Les courriers partirent alors et ramenèrent sur-le-champ Constantin dans la capitale. Aussitôt qu'il fut arrivé, Basile lui posa sur la tête la couronne impériale, le déclara empereur [1], et lui recommanda, comme autrefois David à Salomon, de ne point laisser la vie aux perturbateurs du royaume et à tous ceux qui refuseraient de le reconnaître pour leur souverain, mais il n'ajouta pas, comme David : Invente des prétextes pour te saisir de leurs personnes. Basile, ayant repris le lit, perdit peu à peu ses forces et mourut deux jours après. Il avait régné cinquante ans [2]. Le jour de sa mort un phénomène merveilleux parut dans

[1] Contrairement au témoignage de Scylitzès, de Cedrenus, de Zonaras et de Glycas, tous les historiens arméniens comptent comme successifs les règnes de Basile II et de Constantin. Cette communauté d'erreur de la part de ces historiens ne peut avoir d'autre cause que la nullité bien connue de Constantin pendant tout le temps que vécut son frère.

[2] Arisdaguès est le seul, parmi les historiens de sa nation, qui fixe d'une manière exacte la durée du règne de Basile, d'accord avec Cedrenus et Zo-

le ciel. Le soir, vers l'heure à laquelle il rendit le dernier soupir, un éclair étincelant, fendant tout à coup la voûte éthérée, se précipita sur la terre. Tous ceux qui furent témoins du prodige déclarèrent qu'il annonçait la mort de l'empereur.

CHAPITRE V.

Règne de Constantin.

A Basile succéda Constantin, son frère germain, qui occupa le trône quatre ans[1]. Comme c'était un homme pacifique et généreux, il demeura en repos pendant la première année de son règne, et le pays recouvra la tranquillité après les violentes agitations dont il avait été le théâtre. Les gouverneurs de provinces nommés par le grand Basile furent maintenus dans leurs charges. Cependant Nicéphore Comnène (Gomianos), homme vaillant et belliqueux qui, placé par Basile à la tête du gouvernement de la province de Vasbouragan, s'était signalé par de brillants exploits contre les Perses et rendu célèbre dans tout l'Orient, conçut, à la mort de l'empereur, une pensée criminelle. Il conclut un traité avec Kêorkê dans le but de se faire roi en Orient[2]. Instruites de ce projet, les troupes de

naras. Il mourut au mois de décembre, induction 9, année du monde 6534 = 1025 ère chrétienne, à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait régné cinquante. (Cedrenus, t. II, p. 479 — 480; Zonaras, t. II, p. 227.) Il recommanda par son testament à Constantin de traiter paternellement l'Arménie, et appela sa sollicitude sur les fils de Sénék'érim, ainsi que sur tous les grands d'Arménie en général. — Cf. *Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., chap. XXXVIII; Sěmpad le Connétable, p. 49.

[1] Constantin IX survécut à son frère un peu moins de trois ans, c'est-à-dire deux ans, onze mois et cinq jours, sa mort étant arrivée le 8 novembre 1028.

[2] Cedrenus ne parle point de ce traité. Suivant cet historien, Nicéphore Commène, ayant fait signer à ses soldats un écrit par lequel ils s'étaient engagés avec serment à le servir fidèlement et à ne jamais l'abandonner en face de l'ennemi, cet acte fut considéré par l'empereur comme une conspiration contre sa personne. (Cedrenus, t. II, p. 482.)

Cappadoce se rassemblèrent, le surprirent à l'improviste, coupèrent les cordes de sa tente qu'ils abattirent sur lui ; puis s'étant saisies de sa personne et de celles de ses complices, elles les renfermèrent dans une forteresse et en donnèrent avis à l'empereur. Ceci arrivait dans la première année du règne de Constantin qui correspondait à l'année 475 de notre ère (15 mars 1026 — 14 mars 1027).

Constantin, informé de ce qui se passait, n'infligea, pour le moment, aucun châtiment aux rebelles. Il attendit une année entière, jusqu'à ce qu'il fût pleinement instruit des faits. Alors, dans le cours de la deuxième année, il envoya un exécuteur qui aveugla Comnène avec sept de ses conjurés [1]. C'est une chose vraiment bien regrettable que le sort d'un homme illustre qui se laisse entraîner à un acte de folie, lui si digne de bons souvenirs, et qui avait donné aux Romains Ardjêsch [2] avec le territoire de cette ville !

Dans le courant de cette seconde année, l'empereur envoya en Orient, en qualité de gouverneur, l'eunuque Nicétas (Niguidom) [3]. Celui-ci étant passé en Géorgie, persuada, par des discours captieux, quantité de nobles du pays à quitter leurs possessions héréditaires pour se rendre à la cour de Constantinople. L'empereur, en les voyant, fut rempli de joie ; il les combla de présents magnifiques, d'honneurs et de dignités, et leur donna, en échange de l'abandon de leurs domaines, des bourgades et des villages dont il leur assura la propriété à perpétuité par un écrit revêtu de son sceau. Au commencement

[1] D'après Cedrenus, *loc. laud.*, c'est à Constantinople, où le rappela l'empereur, que Nicéphore Commène, condamné pour crime de lese-majesté, eut les yeux crevés.

[2] Ville du district d'Agh'iovid, province de Douroupéran sur la côte nord-ouest du lac de Van ; *l'Ardzes* de Constantin Porphyrogénète. Sa position semble répondre au pays *d'Arsea* de Ptolémée, *Géogr.*, liv. V, chap. XIII. (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 136 ; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 126.) Les Arabes l'appellent *Ardjysch*. — Cf. *Géog. d'Aboulféda*, trad. franç., t. II, 1re partie, p. 52.

[3] Nicétas était originaire des montagnes de Pisidie et avait été créé duc d'Ibérie par Constantin. (Lebeau, t. XIV, p. 242.)

de la troisième année, l'eunuque Syméon (Simon)[1] partit pour l'Orient avec des forces considérables; il était lieutenant de l'empire, dignité qu'on désigne en grec par le mot *paracœmómenos* (bar'éguimanos[2]). Il se rendit en Géorgie, mais il n'eut le temps de rien terminer, car la nouvelle de la mort de l'empereur étant arrivée peu de temps après, il se hâta de retourner avec son armée à Constantinople.

CHAPITRE VI.

Règne de Romain.

Basile, roi fort entre tous, toujours victorieux dans les com bats, avait réduit sous ses lois nombre de provinces. Ses exploits belliqueux ne lui ayant point laissé le loisir de se marier ni d'élever d'enfants pour hériter de son empire, ainsi que les rois ont l'habitude de faire, à sa mort, la couronne passa, comme nous l'avons dit plus haut, à Constantin, son frère germain, lequel n'eut pas davantage d'enfants. Seulement, il possédait deux sœurs dont il donna Zoé, l'aînée, en mariage à Romain, officier dans l'armée grecque, qu'il désigna pour son successeur, après quoi il s'en alla bientôt lui-même par la voie où passent tous les mortels.

La première année de son règne[3], Romain réunit une armée à la tête de laquelle il se dirigea sur le territoire d'Antioche avec le projet de marcher contre Alep (Halb), de s'emparer de cette ville et de la détruire. Arrivé à la Montagne Noire[4], il y ren-

[1] Syméon, un des grands officiers de Constantin, avait été fait drungaire des vigiles. (Cedrenus, t. II, p. 480.)

[2] On appelait παρακοιμωμένος, *accubiteur*, l'officier qui couchait auprès de l'empereur. C'était une des charges les plus élevées à la cour de Byzance. — Cf. Codinus, *De officiis palatii constantinopolitani*, chap. v, p. 56.

[3] Romain III, surnommé Argyre, succéda immédiatement à Constantin, son beau-père.

[4] Appelée aussi mont Amanus et située dans la chaîne du Taurus, à l'est de la Cilicie, parallèlement au globe d'Iskenderoun. Sëmpad le Con-

contra une multitude de monastères et de couvents habités par des anachorètes qui, sous une forme corporelle, avaient l'apparence d'êtres immatériels. Couverts, pour tout vêtement, d'une simple étoffe de poils de chèvre ou d'une tunique, ils ressemblaient par là à Jean ; mais au lieu que ce dernier vivait de sauterelles et de miel sauvage, eux, après avoir travaillé, la bêche de fer à la main, épuisés de fatigue, n'avaient pour réparer leurs forces qu'une nourriture faite de semences d'orge, abandonnant aux amis du monde et de ses plaisirs les viandes aux apprêts variés, les mets savoureux et la joyeuse liqueur que fournit le fruit de la vigne. Retirés au sommet de la montagne, comme le premier des prophètes, ils étaient en colloque perpétuel avec Dieu.

En les apercevant, l'empereur demanda à ses officiers quelle était cette multitude d'hérétiques. Ils lui répondirent : « Ce sont des troupes d'hommes qui font sans cesse des prières pour la paix du monde et la conservation de votre existence. — Je n'ai point besoin de leurs prières, répliqua Romain ; prenez dans tous ces couvents des archers pour le service de mon empire. » Partisan déclaré des doctrines du concile de Chalcédoine, il était ennemi de la foi orthodoxe[1]. Il envoya à

nétable la nomme *Bagh'agdziag*. Le grand nombre de couvents arméniens, syriens, grecs et latins bâtis sur ses flancs lui a fait donner par les Arméniens le nom de *Montagne sainte*. Jacques de Vitry, chap. XXXII, explique de la manière que voici l'origine de l'épithète *noire* donnée à cette montagne : « Antiochia habet a septentrionali parte montem quemdam, qui vulgariter *montana nigra* dicitur ; in quo sunt multi eremitæ ex omni gente et natione et plura monasteria tam græcorum quam latinorum monachorum. Et quoniam fontibus et rivis totus est irriguus, *mons Nero*, id est, *aquosus*, nuncupatur. *Neros* enim græce, *aqua* latine. Simplices autem et laïci, *noire*, id est, *nigra*, exponunt vulgari sermone. »

[1] Lorsque par les ordres de l'empereur Marcien, se réunit, en 451, le concile de Chalcédoine, les Arméniens, occupés à guerroyer pour le maintien de leur religion contre les Perses, ne purent y envoyer de représentants. Profitant de cette circonstance, des partisans d'Eutychès et de Dioscore, dont le concile avait condamné les doctrines, passèrent en Arménie et publièrent partout que les pères de Chalcédoine avaient ressuscité l'erreur de Nestorius. Sur la foi de ces imputations calomnieuses, les Arméniens rejetèrent le concile, sans s'enquérir autrement de ce qui y avait été fait, tout

Constantinople l'évêque des Syriens qu'il abreuva de mépris et de risées, avec l'ordre de lui couper la barbe, de le promener sur un âne par les places et les rues de la ville et de le couvrir de crachats, après quoi il le fit mettre en prison où il mourut. Tel était ce prince insensé. Il ne se souvint point de la bienveillance que les empereurs, ses prédécesseurs, avaient montrée aux nations soumises à leur puissance; il voulait de son autorité privée introduire dans l'Église de Dieu des formes nouvelles, oubliant ces paroles infaillibles du Seigneur : « Quiconque se heurtera contre cette pierre sera brisé, et elle broiera celui sur qui elle tombera. » C'est pourquoi les justes jugements de Dieu ne tardèrent pas à l'atteindre. Un corps de Dadjigs [1], composé de huit cents à mille hommes au plus,

en professant la coexistence des deux natures en Jésus-Christ, telle exactement qu'elle avait été définie par saint Cyrille d'Alexandrie et sanctionnée par ce concile contre Eutychès qu'ils rangent au nombre des hérétiques et sur qui ils prononcent anathème. Cette haine des Arméniens contre le concile de Chalcédoine s'est transmise pendant des siècles, de génération en génération, sans que les théologiens et écrivains de cette nation se soient donné la peine d'en discuter l'origine. — Consulter sur la profession du dogme des deux natures en Jésus-Christ par les Arméniens le livre intitulé : *Exercice de la foi chrétienne selon la confession orthodoxe de l'Église arménienne*, en arménien, par M. Mser, publié à Moscou en 1850 avec l'approbation et le sceau du catholicos de la nation, résidant à Édschmiadzin, p. 20, 21 et 90

[1] Chez les anciens auteurs arméniens l'expression *Dadjig* comprend tous les peuples nomades.. Arisdaguès l'applique ici aux Arabes en particulier M. d'Ohsson fait dériver ce mot du syriaque *Tayoyo*, au pluriel *Tayoyé* sous lequel les Syriens désignaient autrefois les Arabes, et spécialement la tribu *Tay*, la plus considérable de celles qui erraient dans leur propre pays. Cette étymologie est parfaitement d'accord avec ce que dit Michel le Syrien que les Arabes étaient appelés *Dadjigs* du nom de leur chef *Tayéo*. — Cf. Michel le Syrien, manuscrit arménien de la Bibliothèque impériale, ancien fonds, n° 90, folio 136, *verso*. — C.-F. Neumann, *Translations from the chinese and armenian*, Londres, 1831, prétend y voir le chinois *Ta-yue*.

Dans la suite, les Turks, les Turkomans et les Mongols établis dans la Perse appliquèrent cette dénomination aux musulmans habitants des villes et des campagnes, d'origine persane et arabe. (M. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 217, note 1 ; — Saint-Martin, *Fragments d'une Histoire des Arsacides*, t. I, p. 26.) *Tât* ou *Tadjik* est aujourd'hui encore le nom donné en Perse à cette portion de la population qui vit dans les champs et les lieux

l'ayant rencontré en chemin, fondit sur les masses de troupes qui l'accompagnaient, en firent un massacre immense, s'emparèrent de ses trésors et de ceux de ses soldats, et rentrèrent dans leur ville.

Romain, accablé de honte, s'enfuit de toute la vitesse de son cheval dans sa capitale [1]. Profondément humilié dans la violence de son orgueil, il put se rappeler ces paroles du cantique de David : « Il vaut mieux placer sa confiance dans le Seigneur et les prières des saints que dans les princes et dans l'abondance des trésors ; » car les richesses ne servent de rien au jour de la colère. Depuis cette époque, il ne quitta plus sa capitale jusqu'au jour de sa mort.

CHAPITRE VII.

Prise d'Édesse [2].

Le prince d'Édesse, appelé Émir par les musulmans dans leur langue, qui tenait cette place de ses ancêtres à titre héréditaire, étant mort sans enfant, sa femme, qui s'était éprise

arrosés, ou réside dans les villes. — Cf. *Voyage en Arménie et en Perse*, par Am. Jaubert, p. 250.

De nos jours, les Arméniens renferment sous le nom de *Dadjigs* tous les peuples professant l'islamisme et particulièrement les Ottomans.

[1] Les troupes grecques, qui détestaient Romain, avaient résolu, au moment d'en venir aux mains avec les Arabes, de l'abandonner au milieu du combat. Informé de ce complot, Romain se sauva pendant la nuit ; les Arabes, instruits de sa fuite, se précipitèrent sur l'armée grecque, à qui ils tuèrent dix mille hommes. Quatorze jours après, un paysan de Gouris le trouva au milieu des arbres presque mort de froid. Il le transporta chez lui sans le connaître, le rappela par ses soins à la vie et le confia à des hommes qui le conduisirent à Marasch d'où, rejoint par les débris de son armée, il reprit la route de Constantinople. — Cf. *Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., chap. XLII ; — Sĕmpad le Connétable, p. 51.

On peut lire dans Cedrenus, Zonaras et Glycas, le récit détaillé de cette expédition de Romain.

[2] Édesse, en arménien *Ëtcia* et *Our'ha*, en syriaque *Ourrhoa*, en arabe et en turc *Rouha*. (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 158.) Son nom

d'une passion violente pour un de ses serviteurs, nommé Salama', l'établit en possession de la ville à la place de son mari [1].

Mais celui-ci, redoutant que les notables ne lui refusassent obéissance, expédia un de ses confidents à Maniacès (Maniag) [2], qui avait le gouvernement des frontières du territoire romain, et résidait à Samosate [3], ville qu'on dit avoir été bâtie anciennement par Samson [4]. Il le priait de faire savoir à Romain que, s'il consentait à lui donner une principauté à titre héréditaire et perpétuel par lettre et l'anneau sur les terres de l'empire, lui, Salama', remettrait la ville sans combat entre les mains de l'empereur. Après avoir pris connaissance de cette proposition, Romain lui écrivit pour l'informer de son adhésion, le créa Anthipatus Patrice [5], et combla sa femme de magnifiques honneurs et de distinctions.

d'Our'ha vient, suivant Denys de Telmahar, *Chronique syriaque*, d'Ourrhouï, fils de Khewia, son premier souverain, lequel régna 126 ans avant Jésus-Christ. (Saint-Martin. *Frag. d'une hist. des Arsac.*, t. I, p. 104.) D'après le P. Indjidj, Our'ha serait la même chose que la ville d'Ur en Chaldée, la célèbre patrie d'Abraham. (Indjidj, *Antiquités d'Arménie*, t. III, p. 165.) Conquise au commencement de l'ère chrétienne par Abgare, roi arménien de Nisibe, qui la restaura et l'embellit de monuments magnifiques, elle fut pendant une grande partie du Ier siècle la capitale de l'Arménie. — Cf. Saint-Martin, *Frag. d'une hist. des Arsac.*, t. I, p. 146 — 147.

[1] Consulter pour les préliminaires de la prise de cette ville le récit longuement circonstancié et bien différent de Matthieu d'Édesse (*Chron.*, trad. franç., chap. XLVIII), reproduit en abrégé par Sëmpad le Connétable, p. 51, 52.

[2] Georges Maniacès, Protospathaire, un des généraux les plus habiles et les plus illustres de l'empire à cette époque.

[3] En arménien *Samouçad*, *Samosdia*, *Schamouschad* et *Schamschad*, en syriaque *Schamischat*, en arabe *Soumaïcât*, capitale de la Comagène, sur l'Euphrate. (Saint-Martin, *Mem. sur l'Arm.*, t. I, p. 194.)

[4] La tradition de la construction de cette ville par le terrible juge des Hébreux, probablement d'origine syrienne, n'est appuyée sur aucun fait historique connu, et paraît n'avoir pas d'autre fondement que la futile et quasi-ressemblance des noms de Samson et de Samosate, dans la langue syriaque.

[5] Ces deux dénominations, dont la première est synonyme de proconsul, étaient de simples titres honoriques, ne conférant aucune espèce d'autorité à ceux qui en étaient revêtus, et dont les empereurs de Constantinople gratifiaient non-seulement leurs courtisans, mais encore les princes étrangers

Les habitants, en entendant les cris des assaillants et le son des trompettes, saisis d'effroi et tremblants, se précipitèrent hors des murs en désordre, semblables aux flots de la mer s'amoncelant et se heurtant les uns contre les autres. Dans l'impossibilité de prévoir l'issue de l'attaque, les mahométans qui habitaient Édesse s'échappèrent pendant la nuit et se répandirent dans les villes voisines, où ils racontèrent les soudaines calamités qui étaient venues fondre sur eux. A cette nouvelle, des masses de soldats, se donnant rendez-vous, se réunirent au même endroit, marchèrent contre Édesse, ouvrirent une brèche dans le rempart et pénétrèrent dans la place où ils commirent d'énormes massacres. Beaucoup d'habitants se fortifièrent dans la cathédrale, d'autres dans des lieux sûrs ou dans les tours. Cependant les assiégeants incendièrent nombre d'endroits [1], lancèrent du feu jusque dans la sainte cathédrale même, puis ayant ouvert le trésor que les anciens rois d'Arménie y avaient amassé pour les besoins du temple du Seigneur, ils l'enlevèrent précipitamment et s'en retournèrent chez eux. Depuis ce jour-là Édesse fut soumis aux Romains [2].

et les personnages de distinction. — Cf. Constantin Porphyrogénète, *De administratione imperii*, t. II, p. 68.

[1] Suivant Matthieu d'Édesse, *Chron.*, trad. franç., chap XLIII, l'église incendiée par les mahométans se nommait Sainte-Sophie. Cette église, dont le nom avait été emprunté à celui de Sainte-Sophie de Constantinople, devait être d'une date assez récente et ne peut s'accorder en aucune façon avec ce que notre auteur appelle la « sainte cathédrale. » Une tradition rapportée par Indjidj attribue à Abgare la construction à Édesse, sous le vocable de la Mère de Dieu, d'une église avec sept coupoles dont il en reste encore une. (Cf. Indjidj, *Arm. mod.*, p. 333.) Elle paraît être la seule à qui on puisse appliquer ce que dit Arisdaguès des trésors y amassés par les anciens rois d'Arménie pour les besoins du culte. Quant à ces anciens rois d'Arménie à qui la cathédrale était redevable de ses richesses, il ne peut être question que d'Abgare, son fondateur, suivant la tradition ; car Moïse de Khorèn nous apprend qu'Ananoun, son fils et son successeur, rouvrit, aussitôt après la mort de son père, les temples des idoles, et embrassa le paganisme. Les successeurs de ce dernier furent également tous païens, et, à partir du jour où Édesse tomba au pouvoir des Romains, elle ne fut plus possédée par les rois d'Arménie. — Cf. Moïse de Khorèn, *Hist. d'Arm.*, II, chap. 34.

[2] La date de ce fait, sur laquelle se tait notre auteur, est rapportée par

CHAPITRE VIII.

Mort de Romain.

Romain, prince digne d'aucun bon souvenir, étant sorti le jeudi saint du palais pour haranguer ses soldats, resta jusqu'à midi à distribuer à chacun, suivant son rang, ses faveurs impériales. La cérémonie terminée, il donna l'ordre de préparer de l'eau dans un bassin d'or pour s'y baigner. A peine était-il entré dans la baignoire remplie d'eau chaude que quelques-uns de ses serviteurs, le saisissant par les cheveux, lui tinrent la tête enfoncée sous l'eau jusqu'à ce qu'il eut cessé de vivre, d'accord avec l'impératrice dans l'accomplissement de ce crime[1]. Romain avait régné sept ans[2].

CHAPITRE IX.

Règne de Michel[3].

Les empires représentés par la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les flancs d'airain de la statue d'airain que le prophète Daniel vit en songe ne sont plus. Mais

Matthieu d'Édesse et Sémpad le Connétable, d'accord avec Cedrenus et Aboulféda, à l'année 1031. Aboulfaradj lui assigne l'année 1029, en avance de deux ans. La soumission d'Édesse a été racontée également, mais en abrégé, par Cedrenus, t. II, p. 571, 572; Aboulfaradj, *Chronique syriaque*, p. 231, et Aboulféda, *Annales muslemici*, t. III, p. 77, 79.

[1] Zoé avait donné un poison lent à Romain par l'intermédiaire de Jean Orphanotrophe; mais comme il ne mourait pas assez vite à son gré, elle le fit étouffer par Michel, frère de Jean, et autres conjurés, l'an du monde 6542, indict. II = 1034, le jeudi saint, 11 avril. — Cedrenus, t. II, p. 507.

[2] Romain Argyre régna cinq ans et six mois. — Cf. Cedrenus, t. II, p. 507; — Georges Codinus, *De antiquitatibus constantinopolitanis*, p. 156; — Joël, *Chronographia compendiaria*, p. 61.

[3] Michel IV, surnommé *le Paphlagonien*.

les jambes et les pieds de fer mêlé d'argile étaient la figure de l'empire romain actuel. Car celui qui présidait alors à ses destinées ne gouvernait ni comme les rois des autres nations ni comme un fils de roi. Le souverain qui tient son pouvoir de son père et de ses aïeux, celui-là est de fer, mais l'étranger, qui n'est pas de famille royale, est d'argile. Cette vérité se manifeste fréquemment chez les Grecs, ainsi que nous le voyons de nos jours par l'empereur dont l'histoire nous occupe en ce moment. Michel n'était ni de race royale, ni fils de roi, ni même rangé par ses fonctions parmi les grands officiers. Obscur serviteur du palais [1], il était devenu l'objet d'une passion adultère de la part de l'impératrice, qui avait fait étouffer son mari dans l'eau par amour pour lui, crime dont on dit qu'il avait été lui-même un des exécuteurs [2]. Cet acte satanique était à peine consommé que l'impératrice mande auprès d'elle les notables de la ville, leur montre le cadavre de Romain qu'elle dit avoir été frappé d'une mort soudaine, puis, un instant après, ayant fait venir Michel, elle le déclare empereur en le prenant pour son mari en présence de toute l'assemblée [3]. Michel avait une famille nombreuse et des frères auxquels il distribua les principales dignités [4]. Il crée l'un Magistros et lui confère Thessalonique avec le gouvernement de la Bulgarie et des provinces occidentales ; il nomme un autre grand Domestique (Temesligos) [5] et l'envoie dans la célèbre Antioche chargé du gouvernement du Dadj-

[1] Cedrenus dit de lui et de son frère Nicétas : « Uterque argentariam faciebat et argentum adulterabat, » et ajoute, en parlant de Michel en particulier, qu'il était très-beau « formosissimus. » — Cedrenus, t. II, p. 504.

[2] Ainsi que nous l'avons vu plus haut, ch. VIII, note 1, par le témoignage de Cedrenus, il fut le principal exécuteur du crime qui mit fin aux jours de Romain Argyre.

[3] La nuit même du jour où son mari avait été étouffé par son ordre, pendant le chant de la Passion, Zoé convoqua les notables ainsi que le patriarche Alexis et leur présenta Michel avec qui elle fit bénir sur-le-champ son mariage par le patriarche en personne. — Cf. Cedrenus, t. II, p. 507.

[4] Michel avait quatre frères : Jean, Nicétas, Constantin et Georges.

[5] Δομεστικὸς τῶν σχολῶν, Domesticus scholarum qui scholis domesticorum, vel certè militaribus copiis, quæ ad imperatoris custodiam excubabant, præ-

gasdan[1] et des provinces méridionales. Son second frère, qui était eunuque et moine, s'appelait Or'thanor[2]. Michel l'établit dans la ville impériale de Constantinople, l'élève à la dignité de Syncelle (Singlidos)[3] et lui confie l'administration générale avec la justice du palais[4].

Cruellement obsédé par l'esprit malin, Michel courait se réfugier dans les églises et les tombeaux des saints. Je ne sais si c'était vengeance de la mort injuste de Romain, ou possession naturelle. D'autres l'expliquent autrement : ils disent que la couronne ne devant pas lui appartenir légitimement, il était allé à Thessalonique consulter une magicienne, comme autrefois, au temps de Basile, ce jeune homme dont on raconte les choses qu'il exécuta par l'intermédiaire d'une pythonisse, et s'était voué au service du père de tous les maux ; qu'échauffée par le démon de l'impudicité, Zoé l'avait pris pour mari et établi maître de tout l'empire. Parvenu au trône, Michel, suivant la coutume des empereurs, était obligé d'aller à l'église aux jours de fêtes du Seigneur, ne pouvant supporter les obsessions de l'esprit malin qui le croyait alors en révolte contre lui. Ceci se trouve confirmé par le témoignage de ceux qui racontent qu'il résidait souvent à Thessalonique, auprès de la magicienne, à ce que l'on supposait[5]. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions,

erat. — Cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. latinitatis ;* — Codinus Curopalates, *De officiis pal. constantinop.*, chap. II, IV et V.

[1] Par le mot « Dadjgas lan », notre auteur veut parler de la Syrie qui était occupée presque entièrement par les Arabes.

[2] Ce frère de Michel est le même que Jean surnommé Orphanotrophe par les auteurs byzantins.

[3] On appelait *Syncelle* dans l'Église grecque le coadjuteur et successeur désigné du patriarche en fonctions avec qui il habitait sous le même toit. — Cf. Codinus Curopalates, *De officiis pal. constantinop.*, chap. XX ; Goar, *ad* cap. XX, p. 376 ; du Cange, *Gloss. med. et inf. latinitatis.*

Jean Orphanotrophe n'arriva jamais au patriarcat.

[4] Insoucieux des choses de ce monde, Michel livra à son frère Jean l'administration générale des affaires du gouvernement, y compris la guerre. — Cf. Glycas, p. 589 ; — Cedrenus, t. II, p. 510.

[5] Cedrenus et Glycas racontent, d'accord avec Arisdaguès, que Michel,

toujours est-il que le démon qui le tourmentait ne le quitta qu'à sa mort.

Sous son règne, il fut fait un immense massacre des troupes romaines dans la ville et forteresse de Pergri[1] située sur le territoire du pays des Ardzrouni[2]. Cette ville était depuis longtemps soumise aux Perses[3] qui l'avaient enlevée avec ses dépendances[4]. Gavasilas[5], gouverneur du Vasbouragan, étant venu l'attaquer avec une armée considérable, s'en empara et en confia la garde à une division de cavalerie. Sur ces entrefaites, il fut remplacé par un autre gouverneur qui emmena la garnison et s'en alla camper à une très-grande distance, dans un endroit appelé Ardzag[6], à cause de l'abon-

obsédé par l'esprit malin, habitait la plus grande partie du temps à Thessalonique, non point auprès d'une magicienne, comme notre auteur, mais dans le tombeau même du « glorieux et victorieux martyr Démétrius, » sollicitant de ce saint la guérison de sa terrible maladie, la démence, dont le démon, suivant le témoignage de Cedrenus, ne le quitta qu'avec la vie.

[1] Pergri, en arabe *Berkery*, appelée *Perkri*, par Constantin Porphyrogénète, place forte au milieu d'une vallée, au nord-est et tout près du lac de Van, dans le district d'Ar'pérani, province du Vasbouragan, aujourd'hui *Barkiry* dans le pachalik de Van et à douze heures de cette ville. — Cf. Saint Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II. p. 137 : — Indjidj, *Arm. anc.*, p, 194 et *Arm. mod.*, p. 167.

[2] Pour cette dénomination, voir ch. III, p. 31, note 4.

[3] Par le mot « Perses, » il faut entendre ici les Arabes. Nous avons vu déjà cette dénomination donnée par notre auteur aux Turcs Seldjoukides. Cette confusion de noms provient de ce que les deux peuples auxquels Arisdaguès les applique également occupaient des pays voisins l'un de l'autre et professaient les mêmes doctrines.

[4] Malgré les exploits de plusieurs souverains de la famille des Bagratides et ceux des derniers princes ou rois du Vasbouragan, les pays qui bordaient la partie septentrionale du lac de Van restèrent en possession d'émirs arabes jusque vers le milieu du XI[e] siècle. Les plus célèbres sont les Merwanides dont la famille possédait Manazguerd, Khĕlath, avec le territoire au nord ouest du lac, et Ardjèsch en face de Pergri.

[5] Ce Gavasilas est le même personnage que Nicolas Cavasilas ou Nicolas le Bulgare, surnommé *Chrysélius* par Cedrenus. Il avait succédé à Michel Iasitas dans le gouvernement de Vasbouragan. — Cf. Cedrenus, t. II, p. 502.

[6] Indjidj pense que l'endroit nommé Ardzag par Arisdaguès est le même qu'Ardzguè, ville très-ancienne du district de Pĕznounik', province de Douroupéran, sur le bord du lac de Van, entre Ardjèsch et Khĕlath. — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 123 et 442.

dance des fourrages et autres objets nécessaires à la cavalerie qui s'y trouvaient. Le seigneur de Pergri, nommé Khëdrig, qui était prisonnier dans la forteresse, informa de sa position les commandants des troupes perses de la province. Ceux-ci, s'étant concertés sur-le-champ les uns avec les autres, se rassemblèrent en un même lieu et se portèrent contre la ville qu'ils bloquèrent. Les soldats romains, appesantis par la débauche et le vin, ne purent veiller à leur sûreté, et celui qui protége Israël leur retira son appui. Les Perses, fondant sur eux l'épée à la main, en exterminèrent environ vingt-quatre mille. Ceci arriva non point pour récompenser les Perses de leur justice, mais pour punir nos soldats qui expièrent sous le cruel tranchant du glaive leurs iniquités, suivant cette parole du Seigneur ; « Il perdra les méchants par le méchant. » Les troupes cantonnées à Ardzag ne parvinrent point à les secourir. Les Perses rentrèrent chez eux chargés de butin et des dépouilles des morts. En chemin, comme ils avaient un grand nombre de prisonniers, Khëdrig ordonna de creuser dans la terre une fosse de la dimension d'un homme, de les lier et de les égorger sur le bord jusqu'à ce qu'elle fût pleine, après quoi il y descendit et se baigna dans le sang des victimes pour calmer la rage dévorante de son cœur.

A l'entrée de l'année suivante, l'empereur envoya de nouvelles troupes. Celles-ci dressèrent des machines et des balistes à l'aide desquelles elles détruisirent un mur de la citadelle. Les assiégés, n'apercevant aucun moyen de salut (beaucoup d'entre eux déjà avaient succombé), supplièrent les chefs de l'armée grecque de les laisser retourner sains et saufs dans leur pays, promettant de leur livrer la forteresse avec ses dépendances. Ceux-ci accueillirent favorablement cette proposition, et à partir de ce jour-là Pergri fut irrévocablement soustraite à la domination des Perses [1].

[1] L'occupation de Pergri par les Grecs est de l'année 1038. — Cf. *Chron de Matthieu d'Édesse*, trad. franç, chap. XLIX; — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 947-948.

Au commencement de son règne, le soleil s'obscurcit dans le mois d'arats, un vendredi, au déclin du jour. C'était en l'année 482 de notre ère (13 mars 1033 — 12 mars 1034)[1]. A cette vue, nombre de savants pensèrent que ce jour était celui de la naissance de l'Antechrist ou le présage des plus grands malheurs. Ces malheurs arrivèrent, en effet, de notre temps, à l'époque où nous conduit le fil de notre récit. Nous avons vu de nos propres yeux ces châtiments de la colère de Dieu, ces calamités épouvantables qui sont tombées sur la nation arménienne en punition de nos péchés. Déjà quelque temps auparavant s'était montré un prodige terrible qui avait frappé de stupeur tous ceux qui en furent témoins, prodige pareil à ceux qui précédèrent la dernière destruction de Jérusalem, contre laquelle le Sauveur proférait cette menace : « Il viendra des jours d'angoisses tels qu'il n'en a jamais paru sous le ciel depuis l'origine du monde, et comme il n'y en aura jamais, » parce que les enfants des hommes se sont révoltés contre leur maître et leur créateur, et l'ont regardé comme l'un d'eux. Un homme, du nom d'Ananie, criait au milieu de Jérusalem de toute la force de sa voix ces paroles lamentables : « Malheur à Jérusalem! malheur à la ville sanguinaire! ils sont arrivés pour toi les jours de la vengeance, et la suite, » ainsi que le raconte l'illustre Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*. La même chose eut lieu à Pergri de notre temps. Un homme, comme Ananie, inconnu de tout

[1] En l'année 482 de l'ère arménienne, le mois d'arats correspondit au 10 août — 8 septembre 1033. Or nous avons vu plus haut, p. 48, note 3, que Michel monta sur le trône le jour même de la mort de Romain Argyre, le 11 avril 1034; il résulte de là que notre auteur avance de sept à huit mois l'avénement de Michel.

Parmi les historiens arméniens qui mentionnent cette éclipse, Samuel d'Ani lui donne pour date l'année 484 (13 mars 1035 — 12 mars 1036) (Samuel d'Ani, *Chronogr.* manuscrit de la Bibliothèque impériale, ancien fonds, n° 96, folio 54 *verso*). Matthieu d'Édesse, *Chron.*, trad. franc., chap. XLVIII, et Sèmpad le Connétable, p. 52, lui assignent 485 (12 mars 1036 — 11 mars 1037). Nous la trouvons dans les tables astronomiques sous l'année 1033, 20 juin, midi, date qui est parfaitement conforme avec celle fournie par Lasdiverdtsi.

le monde, sans parents, sans amis ni patrie, et qui, venu de l'Orient, avait traversé les districts d'Abahounik' [1], de Hark', de Mananagh'i [2] et d'Éguégh'iats qu'il ne devait plus revoir, criait à haute voix, sans interruption, le jour comme la nuit : « Malheur à moi ! malheur à moi ! » sans ajouter un mot de plus. A ceux qui lui demandaient : « D'où es-tu ? de quel pays viens-tu ? pourquoi dis-tu cela ? » il ne donnait pas d'autre réponse que son éternelle lamentation qu'il répétait sans relâche; ce qu'entendant, les insensés pensèrent qu'il avait perdu la raison, les sages, au contraire, disaient : « Cet homme sera une cause de calamités pour tout le pays. » Mais arrêtons-nous ici pour reprendre la suite de notre récit et revenons à notre empereur.

Il avait nommé son neveu (le fils de sa sœur) César [3]. Au bout de sept ans et huit mois de règne [4], il tomba malade et s'endormit du sommeil de la mort. L'impératrice, ayant adopté le César pour son fils, le proclama empereur à la place de son mari [5]. Au lieu de lui montrer de la reconnaissance pour les bienfaits qu'il en avait reçus, celui-ci forma, de concert avec sa famille, le projet de l'exiler dans une île lointaine,

[1] L'un des seize districts de la province de Douroupéran, à l'est, et limitrophe du district de Hark'. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 128.

[2] District de la province de Haute-Arménie, situé entre le district de Hark' à l'est et celui d'Éguéghiats à l'ouest, célèbre par ses mines de sel gemme dont la blancheur égale à celle de la manne lui a valu le nom de Mananagh'i (sel de manne). C'est aujourd'hui le district de Thékman. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 22 ; *Arm. mod.*, p. 83.

[3] Marie, sœur de Michel le Paphlagonien, avait été mariée à Étienne, calfateur de navires, d'où le surnom de Calafate donné à Michel V, issu de ce mariage.

[4] Après un règne de sept ans et huit mois, Michel le Paphlagonien mourut le 10 décembre de l'an du monde 6550, indiction X = 1041 (Cedrenus, t. II. p. 534). Suivant Georges Codinus, *De antiq. constantinop.*, p. 156, il avait régné sept ans et neuf mois.

[5] Avant de le faire asseoir sur le trône, Zoé exigea de Michel la promesse ratifiée par serment qu'il la traiterait comme une souveraine et une mère, qu'il n'apporterait aucun obstacle à l'exécution de ses volontés, et la laisserait agir en toutes choses selon son bon plaisir. — Cf. Glycas, p. 590 et Joël, *Chronog. compend.*, p. 62.

afin de rester seuls maîtres du pouvoir. Ils exécutèrent en effet leur complot. Mais Théodora, sœur de l'impératrice, ayant convoqué les notables de Constantinople, les informa de ce qui s'était passé. A cette nouvelle, les notables appelèrent les troupes d'Occident qu'ils réunirent autour d'eux, puis se présentant brusquement devant l'empereur, ils lui dirent : « Montre-nous notre souveraine porphyrogénète qui tient de ses ancêtres et de ses pères l'hérédité de cet empire, » car plusieurs craignaient qu'elle ne fût déjà morte. Effrayé de leur accord et de leur violence, Michel prescrivit de ramener sur-le-champ l'impératrice de l'exil. Théodora n'eut pas plus tôt revu sa sœur qu'elle donna l'ordre d'arrêter l'empereur avec ses parents et leurs amis. Celui-ci, ayant pris la fuite, voulait pénétrer dans la cathédrale, se cacher sous l'autel et se sauver par ce moyen, mais il ne put y parvenir[1]. Des gens qui le poursuivaient, arrivant à toute vitesse, le saisirent et le ramenèrent avec eux ; puis l'ayant jeté dans un lieu immonde sous terre, ils lui crevèrent les yeux ainsi qu'au grand Domestique et à nombre d'autres[2]. Théodora livra ensuite leurs demeures au pillage, à la ruine et à la destruction. Le peuple de Constantinople s'y précipita en masse, en emporta un butin considérable, et démolit jusque dans leurs fondements leurs magnifiques et splendides palais, qu'il transforma en monceaux de décombres. La multitude en désordre, échauffée par l'appât du pillage, se ruait avec une fureur telle qu'elle renversa un des murs du palais et enleva quantité de richesses du trésor impérial, et ce n'est qu'avec peine que les notables, secondés par le soleil repliant son orbe sur lui-même, purent mettre un terme à la fureur du peuple.

L'empereur qui, la veille, assis sur un trône d'or, donnait des ordres à l'univers, aujourd'hui, privé de la lumière, est assis sur un siége de vanité et d'ignominie. Ceux qui croyaient

[1] Cedrenus dit qu'il s'était sauvé de très-grand matin dans le monastère de Stude de l'autre côté du détroit. — Cedrenus, t. II, p. 539.

[2] Le lieu où Michel et ses complices furent aveuglés est appelé *Sigma* par Zonaras, t. II, p. 245, et Glycas, p. 592.

commander à la mer et au continent à tout jamais, en un instant, ont perdu jusqu'aux conditions de leur propre existence, justement comparables à ces herbes des toits dont parle le prophète, qui se sont séchées avant d'avoir été cueillies, qui n'ont point rempli les mains du moissonneur, dont n'ont point été chargés les bras de ceux qui enlèvent les gerbes, et pour lesquelles les félicitations des passants n'ont point coulé dans les oreilles (du maître). Telle est l'histoire éphémère de ce César qui régna six mois [1].

CHAPITRE X.

Règne de Constantin surnommé Monomaque, fils de Théodose [2].

Constantin fut, suivant la vision du prophète, en partie d'argile. Son père avait dans le palais le titre de chef de la justice [3] de qui les juges reçoivent leur nomination par tout l'empire. Après le règne si mal rempli du César, la lionne grondait contre sa compagne dans son repaire, assiégée de perplexités sans nombre, parce qu'elle n'avait personne parmi

[1] Michel Calafate fut relégué au monastère des Élegmes après un règne de quatre mois et cinq jours, le 21 avril 1042, suivant Cedrenus, t. II, p. 612, et Zonaras, t. II, p. 246, ou quatre mois et dix-neuf jours, au dire de Georges Codinus, *De antiq. constantinop.*, p. 156. Lasdiverdtsi prolonge donc son règne d'un mois et demi au moins au delà de ses véritables limites.

[2] Malgré toutes nos recherches, nous n'avons trouvé nulle part dans les auteurs byzantins, ni ailleurs, le nom du père de Constantin X Monomaque; la source, s'il en existe une, à laquelle a puisé Lasdiverdtsi, nous est complétement inconnue.

[3] Le mot que nous avons rendu métonymiquement par *chef de la justice* est « դայիսոսութեն ». Les auteurs du grand Dictionnaire arménien, en arménien, n'en donnent point la signification exacte; ils se contentent de dire : « Mot obscur, sorte de dignité, comme celle de César, ou de suprématie. » En nous appuyant sur le contexte, nous avons cru y reconnaître, après examen, une transcription avec aphérèse du grec δικαιοσύνη, justice, et l'avons traduit en conséquence.

les siens qui fût digne du sceptre, et songeait aux ingratitudes dont elle avait été récompensée par l'homme qu'elle avait adopté pour son fils et établi maître et souverain du royaume, ainsi que nous l'avons raconté plus haut [1]. Que fait-elle donc ? Contrairement aux constitutions canoniques [2], elle produit Constantin à tous les regards, le prend pour mari et le fait asseoir sur le trône impérial [3]. Nombre de personnes pensèrent qu'il avait été son amant. Quant à moi, j'ignore s'il en est ainsi, ou comme dans cette proclamation qu'elle adressa à ses sujets : « Pour maintenir la paix dans l'empire, je ne me suis point épargnée moi-même, et n'ai point craint de descendre à un acte indigne de ma personne. »

La première année du règne de Constantin fut marquée par une révolte de Maniacès, son fils [4], gouverneur des provinces occidentales [5], général plein de bravoure, illustre, qui s'attacha quantité de partisans. Ayant poussé avec une armée considérable jusqu'aux portes de la capitale, il la pressa avec tant de force et de vigueur qu'un grand nombre de personnes

[1] Pour plaire au peuple, Zoé avait été obligée, contre son gré, d'associer à l'empire sa sœur Théodora (Cedrenus, t. II, p. 539-540); elle gouverna de concert avec elle, « magnâ cum laude, » un mois environ suivant Glycas, . . 592, trois mois d'après Georges Codinus, *De antiq. constantinop.*, p. 157.

[2] Le canon 33 du IIe concile de Nicée qui défend les troisièmes noces. C'est pourquoi le patriarche Alexis ayant refusé de bénir son mariage, Zoé fut obligée de recourir au ministère d'un prêtre moins scrupuleux sur l'application des lois ecclésiastiques.

Aujourd'hui, l'Église arménienne, se fondant sur un passage d'une lettre écrite vers la fin du XIIe siècle par Nersès de Lampron, archevêque de Tarse, à Léon II, roi de Cilicie, tolère les troisièmes noces et ne défend que les subséquentes. — Cf. *Exercice de la foi chrétienne selon la confession orthodoxe de l'Église arménienne*, p. 52 et 325.

[3] Constantin, déporté à Mitylène par Jean Orphanotrophe, sous le règne de Michel le Paphlagonien, avait été rappelé plus tard par l'ordre de Zoé.

[4] Georges Maniacès était fils de Goudelias Maniacès et non de Constantin Monomaque (Cedrenus, t. II, p 500). Peut-être y a-t-il ici une faute de copiste, et au lieu de *որդին Մանեակ*, Maniacès, son fils, faudrait-il lire *Մանեկայ որդին Մանեակ*, Maniacès fils de Maniacès, ce qui serait conforme à l'histoire ?

[5] Zoé avait envoyé Georges Maniacès dans le midi de l'Italie pour arrêter les progrès sans cesse croissants des Lombards et des Normands.

lui firent, quoique à regret, leur soumission, pensant qu'il finirait par arriver au trône, grâce à la multiplicité des circonstances favorables à sa cause. En effet, deux et trois fois de suite les troupes impériales s'étaient mesurées avec les siennes ; toujours battues, elles étaient retournées auprès de l'empereur couvertes de honte, Lorsque fut livrée la dernière bataille, on s'attendait généralement qu'après toutes ces victoires, le peuple entier lui prêterait obéissance et le proclamerait empereur. Mais Maniacès, au lieu de songer à régner par l'aide de Dieu. se réfugia dans la puissance de sa force. Travaillé, depuis longtemps déjà, du même mal qu'Absalon, et enivré d'orgueil, il éprouva le même sort. On le trouva mort au milieu de la mêlée. Un ange au bras robuste lui avait enlevé son âme, sans que personne l'eût frappé [1]. Le Seigneur et créateur du monde, qui a la puissance d'ôter la vie aux princes, qui à lui seul est plus terrible que tous les rois de la terre, en agit ainsi dans sa sagesse infinie, afin que le fort ne place point son mérite dans sa force, le grand dans sa grandeur et le sage dans sa sagesse, ainsi que nous l'enseigne l'Écriture, mais que celui qui est glorifié se glorifie dans le Seigneur, qu'il exerce la justice et fasse ce qui est droit par toute la terre. . . . .

Ceci se passait au début du règne de Constantin, lequel commença en l'année 490 de notre ère (14 mars 1041 — 10 mars 1042) [2].

Trois ans après arriva la fin de la vie de la maison d'Arménie [3], car, dans la même année, étaient trépassés de ce

[1] La bataille où périt Maniacès fut livrée auprès d'Ostrow, dans la Bulgarie. Il venait de mettre en déroute l'armée de l'eunuque Étienne que Monomaque avait chargé du soin de sa défense, lorsqu'il fut atteint tout à coup d'une flèche qui lui traversa la poitrine. Cedrenus et Glycas, comme Lasdiverdtsi, disent qu'il fut trouvé mort « *non exstante vulneris auctore.* »

[2] Constantin Monomaque fut marié à Zoé et proclamé empereur le 11 juin 6550, indiction X, 1042 de l'ère chrétienne. — Cf. Georges Codinus, *De antiq. constantinop.*, p. 157.

[3] C'est-à-dire le royaume d'Ani qui, malgré sa petitesse, était pourtant la portion la plus importante de l'Arménie à cette époque.

monde les deux frères germains Aschod et Jean, qui régnaient sur notre pays [1]. Leur trône si solide fut ébranlé et ne recouvra jamais sa stabilité. Les princes chassés de leurs patrimoines ont émigré dans la terre étrangère ; nos districts ont été ruinés et sont devenus la proie de la nation des Grecs; les villages, où florissait une population nombreuse, la demeure des animaux féroces, et leurs champs la pâture des bêtes de somme ; les habitations splendides, aux voûtes hardies, aux vastes proportions, les repaires des sirènes et des

[1] Suivant la judicieuse remarque du père Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 1038, par ces expressions « la fin de la vie de la maison d'Arménie, » il faut entendre non la mort des deux frères Aschod et Sĕmpad, mais bien l'extinction de la royauté arménienne. En effet, en 1045, année à laquelle nous conduit le calcul de Lasdiverdtsi, Aschod et Sĕmpad avaient déjà cessé de vivre depuis plusieurs années.

Suivant Matthieu d'Édesse et le connétable Sĕmpad, Aschod mourut le premier dans l'année 489 de l'ère arménienne (11 mars 1040 — 10 mars 1041), suivi de près par Sĕmpad, décédé en 490 (11 mars 1041 — 10 mars 1042). — Cf. *Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., chap. LIII et LVI ; — Sĕmpad le Connétable, p. 54 et 56.

Vartan, *Hist. univ.*, p. 133, les fait mourir tous deux en 493 (10 mars 1044 — 9 mars 1045). Mais un peu plus loin, p. 136, après avoir raconté la prise d'Ani par Alp-Arslan, il ajoute que cet événement eut lieu en l'année 513 (5 mars 1064 — 4 mars 1065), vingt-trois ans après le décès du roi Jean, ce qui nous reporte pour la mort de ce roi à l'annnée 490, trois ans avant la première date assignée par lui au même fait.

Tchamitch fixe leur mort à l'année 1039, en avance de quelques mois sur les historiens précédents. — *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 919 et 1038.

Il est certain, d'après une inscription gravée sur le mur méridional de l'église Ronde ou de Saint-Pierre à Ani, reproduite par M. Brosset, dans ses *Ruines d'Ani*, Ire partie, p. 21, que Sĕmpad était encore vivant en 490. Voici la traduction de cette inscription (celle donnée par M. Brosset renferme une erreur grave échappée de la plume un instant distraite, sans doute, du docte orientaliste). « En 490, sous le patriarcat du seigneur Pierre, catholicos d'Arménie, et sous le règne de Sĕmpad, fils de Kakig Schahĕnschah, moi, Christophe, serviteur de Dieu, m'étant réfugié dans l'assistance de Sourp Ph'ĕrguitch, j'ai donné mon (patrimoine) acheté de mes deniers..... »

D'un autre côté, il résulte non moins positivement de deux autres inscriptions dont on trouvera un peu plus loin la seconde, p. 64, note 2, datées l'une et l'autre, comme la précédente, de l'année arménienne 490, « sous le règne de Kakig, » successeur de Sĕmpad, que celui-ci mourut avant d'avoir vu la fin de cette même année.

centaures; désolation semblable à celle d'Israël que pleurent les saints prophètes : « Là le hérisson a conduit ses petits et les a nourris sans crainte. » Les couvents magnifiques ont été transformés en cavernes de voleurs. Le même sort a été réservé aux églises bâties dans leur enceinte, images fidèles des cieux par l'élégance de leur construction, la splendeur de leurs ornements, l'éclat des lampes et des flambeaux qui y brûlaient sans jamais s'éteindre, dont la vive lumière se répandant dans l'air et se balançant dans l'espace, ressemblait aux vapeurs qui s'élèvent en ondoyants tourbillons de la surface des vagues, lorsque, par un temps calme, une douce brise agite la mer. L'odorante fumée de l'encens offert par de nombreux thuriféraires s'amoncelait sous leurs voûtes en nuages comparables aux cerisiers plantés sur le sommet des montagnes, dont l'épais feuillage intercepte au printemps les rayons du soleil. Mais quelle parole pourrait redire la vie des habitants de ces monastères, la douce mélodie des cantiques, la psalmodie perpétuelle, la lecture des saints livres, la pompe des fêtes du Seigneur, les honneurs rendus aux martyrs, l'union intime des volontés et le zèle pour les choses de Dieu, etc. ?

Voilà le spectacle que présentaient autrefois les églises ; aujourd'hui, vides et désertes, elles sont dépouillées de toute leur magnificence et saccagées. Au lieu de la suave symphonie des cantiques, les hiboux et les cigognes sont les chefs des chœurs ; au lieu du chant des psaumes, la tourterelle et la colombe roucoulent « pour appeler leurs petits de leurs douces voix, » suivant l'expression du prophète. Les flambeaux sont éteints et les parfums de l'encens ne s'exhalent plus des encensoirs. L'autel du saint mystère qui auparavant, comme la nouvelle épouse, dans son thalame, était orné d'une gracieuse parure, et dont le front était ceint d'une couronne de gloire, aujourd'hui, spectacle lamentable et digne de larmes, dépouillé de ses ornements, est enseveli sous la poussière, et sert de demeure aux corbeaux. Mais il faudrait, pour raconter comme il convient toutes ces choses, de longues

narrations et l'assistance de la grâce d'en haut. Reprenons donc où nous l'avons laissé le fil de notre récit et marchons en avant.

Lorsque le grand Constantin fut attaqué de la maladie dont il mourut, il avait donné l'ordre à ceux qui l'entouraient d'aller à la recherche d'un Arménien et de lui amener le premier qu'ils rencontreraient. Les envoyés trouvèrent un prêtre du nom de Cyriaque (Guiragos), hôtelier du palais patriarcal, et l'ayant conduit en présence de l'empereur, celui-ci lui remit un rescrit relatif à notre pays, en lui disant : « Emporte cet écrit, donne-le au roi d'Arménie et dis-lui ceci en mon nom : « Puisque de même qu'à tous les enfants de la terre, l'appel de la mort est venu jusqu'à nous, reçois ce rescrit, transmets ton royaume à ton fils et que ton fils le transmette à ses enfants pour ainsi continuer à jamais [1]. » Constantin, ayant ensuite pris le lit, mourut. Cyriaque garda la lettre par devers lui jusqu'à l'avénement au trône de Michel à qui il la vendit pour une grosse somme d'argent. O marché funeste ! De quelle effusion de sang il a été la cause! Que d'églises il a réduites en cendres ! Combien de districts ont été par lui dépeuplés et transformés en déserts ! Combien de villages populeux ont été privés de leurs habitants ! Nous raconterons tout cela en son lieu, mais, auparavant, reprenons la suite de notre récit.

Lorsque la nouvelle de la mort des deux rois parvint aux oreilles de l'empereur des Romains [2], celui-ci, ayant découvert le rescrit destiné au roi d'Arménie, s'empressa de revendiquer la ville d'Ani avec le reste du royaume comme un héritage propre. D'un autre côté, un des principaux membres de la noblesse arménienne, nommé Sarkis [3] s'arrogea l'honneur de régner sur la maison de Schirag [4] et les districts

[1] Constantin IX, fidèle aux recommandations de son frère, avait toujours traité l'Arménie avec bienveillance.

[2] Michel le Paphlagonien.

[3] Ce Sarkis était prince de Siounik' et avait le titre de *Vestès*.

[4] C'est-à-dire le district de Schirag qui formait à lui seul tout le royaume d'Ani.

environnants. Il s'appropria tout l'argent qu'on put trouver dans le palais du roi Jean à la mort de qui il était intendant. Mais Vahram, homme fort, illustre et d'une piété éminente (jamais aucun Bahlav[1] ne l'égala), de concert avec ses parents, ses fils et ses neveux (fils de frère), trente nobles environ, refusèrent de se joindre à lui ; ils appelèrent ensemble Kakig, fils d'Aschod, le proclamèrent roi et par d'habiles stratagèmes l'introduisirent dans la ville [2].

Sarkis, en présence de ces événements, emportant avec lui les trésors de la couronne, se renferma dans la forteresse intérieure, l'imprenable Ani[3]. Kakig, animé d'une hardiesse virile, se rendit seul auprès de lui, et par des paroles engageantes réussit à le persuader. Sarkis s'en alla de la citadelle dans la ville et forteresse de Sourmar'i [4], mais sans vouloir remettre Ani à Kakig non plus que les autres forteresses dont

[1] Les Bahlav ou Bahlavouni, ainsi appelés du nom de la ville de Bahl ou Balkh, dans la Bactriane, leur première demeure, étaient issus de la race royale des Arsacides.

[2] Jean Sĕmpad étant mort sans enfants, Kakig, son neveu, jeune homme de dix-sept à dix-neuf ans, lui succéda sur le trône d'Ani, après un intervalle de quelques semaines, au plus, en 490 (11 mars 1041 — 10 mars 1042), suivant Samuel d'Ani et Matthieu d'Édesse, ou 491 (10 mars 1042—9 mars 1043), suivant Sĕmpad le Connétable, p. 57. D'après Tchamitch, au contraire, il n'aurait été couronné par les satrapes arméniens qu'après un interrègne de deux ans (*Hist. d'Arm.*, t. II, p. 919). Deux inscriptions contemporaines, en copie aux pages 47 et 52, tome second du *Voyage dans la Grande-Arménie* de Mgr Sarkis Dschalaliants, qui m'est parvenu de Tiflis depuis le tirage du cahier de *la Revue de l'Orient* du mois de septembre où se trouve ce chapitre, confirment pleinement la date émise par les deux premiers historiens. Voici celle de la page 52 : « Au nom de Dieu, en l'année 490 de l'ère arménienne, sous le règne de Kakig, moi, Khosrovanousch, (j'ai supprimé) les impôts d'Alman pour la longévité de Kakig.... »

Ce Kakig est le deuxième du nom dans la liste des rois d'Ani.

[3] Cette forteresse intérieure est celle qui existait déjà au temps des Arsacides et qui forma le noyau autour duquel s'aggloméra plus tard la ville d'Ani.

[4] *Sourmar'i*, *Sourmar*, forteresse appelée encore *Sourp Mari* par Thomas de Medzoph' et Étienne Orbélian, et placée par le premier dans le district de Djagadk'. — Cf. Thomas de Medzoph', *Histoire de Tamerlan*, édition de M. l'archimandrite G. Schahnazarian. Paris, 1860, un vol. in-12, p. 17.

il était maître. Là, il forma le projet insensé de donner aux Romains tout ce qu'il possédait et de se retirer chez eux. Mais Kakig, avec une poignée d'hommes, pénètre dans son camp, pousse jusqu'à la tente de Sarkis, le fait prisonnier et rentre dans sa capitale. Il aurait dû ôter la vie au rebelle, mais il préféra, comme Saül, épargner ce nouvel Agag et le faire asseoir avec lui sur son char ; c'est pourquoi il reçut la même récompense que Saül, l'existence plus amère que la mort.

A cette époque, les troupes romaines envoyées contre nous envahirent trois fois de suite l'Arménie qu'elles désolèrent complétement par le fer, le feu et l'esclavage [1]. Lorsque le le souvenir de ces désastres se retrace à ma pensée, ma raison s'égare, mon esprit est confondu, et ma main, agitée par d'affreux tremblements d'effroi, ne peut plus continuer la ligne commencée, tant cette histoire est amère et digne de longues lamentations.

Autrefois le pays, comme un jardin plantureux aux arbres verdoyants chargés de fleurs et de fruits, était admiré et vanté par les voyageurs. Car les princes étaient assis sur des trônes splendides, le visage brillant de sérénité, semblables à des parterres au printemps par la variété des couleurs que leurs ornements étalaient aux yeux ; ce n'étaient que discours joyeux et chants de fête ; les accords des trompettes, des cymbales et des autres instruments de musique remplissaient l'âme de ceux qui les entendaient de douces émotions de plaisir. Les vieillards s'asseyaient sur les places publiques, commandant le respect, le front couronné de vénérables cheveux blancs. Les mères, tenant leurs enfants dans leurs bras, consumées par la vivacité de leurs sentiments maternels, ou-

[1] Ces trois invasions mentionnées seulement par Arisdaguès sont racontées avec d'intéressants détails par Matthieu d'Édesse dans les chapitres LXI, LVIII et LXVI de sa *Chronique*. Dans les deux dernières campagnes les Arméniens battirent complétement les Grecs, à qui ils infligèrent des pertes considérables, et ne consentirent à faire leur soumission que lorsque toute résistance fut devenue inutile.

bliaient, dans l'abondance de leur joie, l'heure douloureuse de l'enfantement, pareilles aux colombes qui volent partout à côté de leurs petits à peine recouverts de plumes récentes. Dirai-je aussi les soupirs des nouvelles mariées dans la chambre nuptiale, l'ardeur des désirs brûlants d'amour des époux dans le lit des noces et l'irrésistible penchant de la nature? Mais portons plus haut nos regards vers le siége patriarcal et le trône du roi. Le premier, grossi comme un nuage par les dons de l'Esprit-Saint, répandait par la bouche onctueuse des vartabeds une rosée vivifiante qui engraissait et fertilisait le jardin de l'Église, dont la garde des murs était confiée à de vigilantes sentinelles ordonnées par lui. Lorsque, le matin, le roi sortait de la ville, semblable à l'époux qui quitte la couche nuptiale, ou comme l'étoile du berger qui, au point du jour, s'élevant dans le ciel au-dessus de la tête des créatures, attire à elle tous les regards, par l'éclat étincelant de ses vêtements et de sa couronne ornée de perles, il excitait l'étonnement et l'admiration de tout le monde. Son cheval à la blanche crinière tout couvert d'ornements tissés d'or, s'avançant au milieu des rayons du soleil dardant autour de lui, éblouissait les yeux. Devant lui marchaient des soldats pressés comme les vagues de la mer s'amoncelant les unes contre les autres [1]. Les lieux déserts étaient peuplés par des ordres monastiques sans nombre; les villages et les hameaux, rivalisant entre eux d'une sainte émulation, construisaient à l'envi des couvents pour des moines. Voilà, avec d'autres avantages du même genre, l'aspect qu'offrait notre pays. J'ai écrit toutes ces choses, afin qu'en racontant la transformation

[1] Nous ne connaissons point le chiffre de l'armée sous les Bagratides, mais il résulte de divers passages de Matthieu d'Édesse qu'il était considérable vu l'étendue du territoire. Ainsi, pour en citer un exemple, lors de la seconde invasion des Grecs pour revendiquer Ani, le généralissime Vahram le Bahlavouni marchait contre eux à la tête d'une armée de trente mille hommes tant fantassins que cavaliers et mettait en déroute celle des ennemis qui s'élevait à cent mille. — Cf. *Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., chap. LVIII.

qu'elles ont subie je provoque les larmes de tous ceux qui en entendront le récit.

Aujourd'hui, le roi dépouillé de sa dignité est prisonnier dans la terre étrangère, comme un esclave. Le siége patriarcal vide de possesseur est morne comme l'épouse nouvell plongée dans le veuvage. La cavalerie, privée de ses chefs, est dispersée partie en Perse, partie en Grèce[1], partie en Géorgie[2]. Les magnifiques soldats de la légion noble, chassés de leurs patrimoines et déchus de leur splendeur, rugissent, quelque part qu'ils soient, comme des lionceaux dans leurs repaires. Les palais des rois sont ruinés et déserts. Le pays, autrefois si populeux, est dépourvu d'habitants. On n'entend plus de joyeux concerts à l'époque des vendanges. Les félicitations ne résonnent plus à l'oreille de ceux qui foulent le pressoir. Les enfants ne marchent plus devant leurs parents,

[1] Ceux des habitants d'Ani qui émigrèrent en Grèce passèrent en Pologne, en laissant, sur leur passage, des colonies dans la Crimée et la Bulgarie, et s'établirent à Lwow ou Lemberg, dans un quartier séparé de la ville. Rejoints bientôt par un certain nombre de leurs compatriotes après la prise d'Ani par Alp-Arslan, ils se multiplièrent rapidement, construisirent une église, un archevêché, des couvents d'hommes et de femmes, une imprimerie, et firent fleurir partout le commerce et l'industrie. Les ducs de Pologne les accueillirent avec empressement, leur accordèrent le libre exercice de leur culte, et leur conférèrent de nombreux priviléges en récompense de leurs services, entre autres celui de se juger par leurs propres lois. Aujourd'hui, ils n'ont plus rien de leurs franchises civiles, (V. ch. II, p. 17, note 2), mais ils possèdent toujours leurs églises et leur clergé particuliers, sous la haute juridiction d'un archevêque de leur nation résidant à Lemberg. Ils sont réunis à Rome depuis le milieu du XVII[e] siècle. — Cf. le R. P. Minas Pëjëschguian, *Voyage en Pologne et autres contrées habitées par des colonies arméniennes d'Ani*, un vol. in-8°, Venise 1830, p. 54, 96, 115 et 116.

C'est peut-être à la même migration qu'il faut rapporter la fondation en Égypte, sous la protection des khalifes, d'une colonie arménienne qui, quelques années plus tard, à l'époque du voyage du catholicos Grégoire II Vgaïacêr dans ce pays, comptait trente mille maisons, et dont les descendants se retrouvent encore au Caire et à Alexandrie. — Cf. Ménologe arménien, 30 juillet, *Mémoire des saints catholicos Grégoire et Pierre*.

[2] C'est-à-dire dans le Karthli et l'Imereth. Dans le Karthli, ils fondèrent une ville nouvelle à laquelle ils donnèrent le nom d'Ani en souvenir de leur ancienne patrie. Aujourd'hui elle est appelée par les Géorgiens Ali. — Cf. Mgr Sarkis Dschalaliants, *Voyage dans la Gr.-Arm.*, t. II, p. 3.

et les vieillards ne se montrent plus sur leurs siéges dans les places publiques. On n'entend plus les chants des noces, on n'orne plus la couche nuptiale dans la maison des époux. Tout cela s'est évanoui et a disparu pour ne plus revenir, selon l'expression du Psalmiste. Tout a été transformé pour nous en larmes ; aux vêtements de fête ont succédé la robe noire et le cilice. Quelles oreilles pourront supporter le récit de nos malheurs ! Quel cœur de pierre ne se fondrait en gémissements et ne serait brisé par ses sanglots ! Mais il est temps de mêler à nos plaintes les lamentations de Jérémie : « Les routes de Sion sont dans la tristesse, parce que personne ne vient. » Ces paroles, prononcées à l'époque de la ruine de Jérusalem, se sont accomplies de notre temps.

Ces calamités dont fut atteinte l'Arménie sont le résultat du marché que nous avons mentionné plus haut, marché plus criminel à mon avis que celui de Judas. Car si celui-ci a été coupable, du moins son marché a été le prix de la rançon du genre humain, ainsi que le dit l'illustre Pierre dans sa lettre catholique : « Ce n'est pas avec des matières d'or ou d'argent que vous avez été rachetés des vaines superstitions que vous ont transmises vos pères, mais par le sang du Fils de Dieu. » Ici, au contraire, le marchand a été plus inique et inhumain, parce qu'il a été la cause de tous les maux que nous venons de raconter. La vigne que le Seigneur avait plantée, que notre Illuminateur avait cultivée pendant quinze années de sueurs et de fatigues [1], il en a rompu la clôture, renversé les tours qui la protégeaient et l'a convertie en un

[1] Grégoire l'Illuminateur était fils d'Anag, assassin de Khosrov, père de Dĕrtad (Tiridate II), roi d'Arménie. Pendant que, rebelle à l'ordre du roi, il refusait de sacrifier aux idoles, et le pressait, au contraire, de quitter l'idolâtrie et d'embrasser la vraie foi, Dĕrtad, instruit par ses satrapes de l'origine de l'apôtre, le fit plonger dans un souterrain profond où l'on enfermait d'ordinaire les condamnés à mort, auprès d'Ardaschad. Grégoire y resta quinze ans pendant lesquels il se prépara à la grande mission qu'il accomplit plus tard, de concert avec son ancien persécuteur, la conversion de l'Arménie à la lumière de l'Évangile. — Cf. Agathange, édit. de Venise, in-24, p. 98-99.

chemin pour les passants. Les bêtes de la forêt l'ont ravagée et le sanglier en a fait sa pâture, suivant le psaume de David. Mais le cri de tous ces malheurs arrivera aux oreilles du Seigneur et il le récompensera selon sa justice. Cependant revenons à notre récit.

En l'année 494 de notre ère (10 mars 1045— 9 mars 1046), Ani fut prise non point par le droit de la guerre, mais avec des discours fallacieux. Par serment et la croix on persuada à Kakig, au nom de l'empereur [1], qu'aussitôt que celui-ci l'aurait vu, il lui rendrait son royaume et le constituerait, par écrit, maître à perpétuité de son pays et de sa ville ; car le sage promet et le fou croit selon les paroles des sages, ou comme il est écrit ailleurs : « Les discours des menteurs sont gras comme la caille, et les insensés les avalent. » Sa crédulité était-elle le résultat de sa foi au serment et à la croix, ou des dispositions pacifiques de son esprit et de sa religion naturelle? je l'ignore. Ayant donc remis les clefs de la ville à Pierre qui occupait alors le siége patriarcal de notre Illuminateur, il lui confia l'administration générale du pays après lui avoir imposé un traité ratifié par des engagements solennels [2]. Sourd aux conseils de Vahram et des autres nobles qui l'avaient fait roi, il prêta l'oreille aux suggestions perfides de Sarkis, quitta sa capitale et se rendit à Constantinople, d'où il ne devait jamais revenir, semblable au poisson accroché à l'hameçon ou à l'oiseau pris dans le piége. L'empereur, en le voyant, oublia ses serments et ne se ressouvint plus de la croix de l'intervention de laquelle il s'était servi. Il le retint auprès de lui en di-

[1] Constantin écrivit à Kakig une lettre renfermant les serments les plus solennels, et poussa l'impudeur jusqu'à l'accompagner de l'envoi de l'Évangile et d'un fragment de la vraie croix comme gage de sa sincérité. — Cf. *Chron.* de Matthieu d'Édesse, trad. franç., chap. LXV ; — Sémpad le Connétable, p. 64.

[2] Suivant Matthieu d'Édesse, *loc. laud.*, ce traité fut signé avec une plume trempée dans le mystère sacré du corps et du sang du Fils de Dieu par les traîtres, Sarkis à leur tête, et le patriarche Pierre.

sant : « Donne-moi Ani, je te donnerai en échange Mélitène [1] avec les districts environnants. » Kakig refusa [2].

Monomaque prolongeant ses instances, Grégoire (Krikor), fils du brave Vaçag, alla lui aussi trouver l'empereur. C'était un homme savant qui possédait à fond les saintes Écritures comme personne autre [3]. Comprenant que les Grecs ne renver-

[1] Ville très-ancienne, la plus considérable de la Troisième-Arménie, à peu de distance de l'Euphrate, sur la rive occidentale de ce fleuve ; appelée *Malathya* par les Arabes. — Cf. *Géogr.* d'Aboulféda, trad. franç., t. II, Ire partie, p. 65.

Dans un article intitulé : *Villes et leurs constructeurs*, manuscrit arménien de la Bibliothèque impériale. numéro 100, ancien fonds, f° 249 *verso*, la fondation de Mélitène est attribuée à un certain Our'naïr, personnage, je crois, complètement inconnu d'ailleurs.

[2] Dans l'espoir de vaincre l'obstination de Kakig, Constantin lui défendit de sortir de Constantinople et le relégua en prison dans une île. — Cf. Tchamitch. *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 932.

[3] Grégoire, fils du généralissime Vaçag, est le personnage le plus marquant de l'histoire arménienne à cette époque. Il naquit au commencement du XIe siècle et appartenait à la branche des Arsacides de Perse, dite Sourên-Bahlav. Envoyé de bonne heure par son père à Constantinople, il se livra dans cette ville à l'étude des lettres, des sciences et des langues orientales dans lesquelles il révéla une intelligence vraiment supérieure. Revenu en Arménie, il suivit la carrière des armes dans laquelle son père s'était illustré avant lui, et contribua puissamment avec son oncle Vahram, le généralissime, à élever Kakig sur le trône d'Ani que Sarkis voulait lui ravir. Il mourut en 1058, laissant quatre fils, Vahram, qui devint plus tard catholicos sous le nom de Grégoire II, surnommé *Vgaïacêr,* Vaçag, Basile et Ph'ilibbê, et plusieurs filles.

Nous possédons de Grégoire : 1° une collection de quatre-vingt-six lettres sur divers sujets politiques, historiques, philologiques et scientifiques, dans lesquelles l'auteur se montre tour à tour philosophe, théologien, poëte et érudit profond dans toutes les sciences de la Grèce. Ces lettres, adressées à tous les personnages importants de l'époque, tant arméniens qu'étrangers, sont remplies d'hellénismes et de mots tout à fait inconnus qui en rendent l'intelligence très-difficile ; 2° une grammaire arménienne qu'il composa à la prière de son fils aîné Vahram, et qui, suivant le témoignage de Jean d'Ërzënga, écrivain du XIIIe siècle, resta en usage chez les Arméniens jusqu'à son temps ; 3° une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament en mille vers, qu'il écrivit en trois jours à la prière d'un poëte arabe nommé Manoutché.

Grégoire a traduit, en outre, du syriaque et du grec plusieurs ouvrages tant philosophiques que mathématiques, ainsi qu'il nous apprend lui-même

raient point Kakig dans son pays, il se présenta devant Constantin à qui il remit les clefs de Pĕdschni [1] avec tous ses biens patrimoniaux [2]. Comblé d'honneurs par lui, il reçut la dignité de Magistros et pour résidence des bourgades et des villes en Mésopotamie dont il lui conféra la propriété par patente et l'anneau d'or avec le droit de la transmettre de génération en génération, à perpétuité [3].

Les notables d'Ani, voyant que Kakig était prisonnier chez les Grecs, conçurent le projet de donner leur ville soit à David [4],

dans une lettre adressée à Sarkis, abbé de Sévan. Ce sont : le *Timée* et le *Phédon* de Platon, le livre d'Olympiodore ; les poëmes de Callimaque et d'Andronic et la Géométrie d'Euclide. De toutes ces traductions il ne nous reste qu'un fragment de celle de la Géométrie d'Euclide. La mort le surprit au milieu de ses travaux qu'il se proposait d'augmenter par des traductions nouvelles. — Cf. Soukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 70-72.

A Constantinople, son éloquence entraînante et persuasive lui mérita le privilége de pouvoir discourir avec les docteurs romains dans la chaire de Sainte-Sophie. — Cf. Matthieu d'Édesse, *Chron.*, traduction franç., chap. xciv.

Grégoire eut de nombreux élèves à qui il enseigna la philosophie ; le plus célèbre est Elisée, qui devint plus tard évêque de Sébaste et accompagna le catholicos Pierre à Constantinople.

Le tableau généalogique de la famille de ce prince, inséré par M. Éd. Dulaurier à la fin de sa traduction de la *Chronique* de Matthieu d'Édesse, renferme plusieurs inexactitudes et omissions qui ont été discutées, rectifiées ou complétées par M. Brosset, *Ruines d'Ani*, Ire partie, p. 54 56.

[1] Forteresse du district de Nik, province d'Ararad. Cette localité était très-ancienne puisque nous la trouvons mentionnée dans Lazare de Ph'arbe, historien de la fin du ve siècle, qui l'écrit Pedjni et la qualifie de village considérable. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade située sur la rivière Zengui ou Zangou, à cinq milles à l'est d'Ĕgh'ivart. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 452-453 et *Arm. mod.*, p. 255.

[2] Outre Pĕdschni, Grégoire fit encore présent à Constantin Monomaque de deux autres forteresses, Gaïan et Gaïdzon. — Cf. Vartan, *Hist. univ.*, p. 133.

[3] En échange des possessions qu'il livra à Monomaque, Grégoire reçut la Mésopotamie à titre de duché, avec le gouvernement d'une partie du pays de Darôn, de Saçoun et du Vasbouragan. — Cf. Vartan, *Hist. univ.*, *loc. laud.*; — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 934.

[4] David, roi de l'Agh'ouanie arménienne, était fils de Kourkên, troisième fils d'Aschod III, souverain d'Ani, et appartenait par conséquent à la famille des Bagratides. David agrandit considérablement les possessions qu'il tenait

soit à l'émir de Tévïn [1] qui avait épousé sa sœur, soit à Pakarad, roi des Aph'khaz [2]. Le patriarche Pierre, instruit de ce dessein et sentant que, n'importe à qui elle appartiendrait, c'en était fait d'Ani, expédia au gouverneur des provinces orientales [3], en résidence à Samosate, ville que l'on dit avoir été bâtie dans l'antiquité par Samson, une lettre conçue en ces termes : « Informe l'empereur que s'il consent à nous donner quelque chose en retour, je lui livrerai Ani avec les autres forteresses du royaume. » Celui-ci, après en avoir pris lecture, se hâta de porter ces propositions à la connaissance de son souverain. L'empereur les accueillit favorablement et récompensa Pierre par des sommes d'argent et le gouvernement de la ville. C'est de la sorte que les Grecs devinrent maîtres d'Ani et de tout le district de Schirag.

Cependant Kakig était toujours auprès de l'empereur, ne recevant aucune compensation. Cédant enfin à un sentiment d'humanité, celui-ci lui concéda quelques lieux de son choix [4]

de son père (ch. II, note 1), mais peu à peu il perdit l'une après l'autre toutes ses conquêtes, et il ne lui resta plus même rien de son patrimoine, ce qui lui valut le surnom d'*Anhogh'ïn* « sans terre, » sous lequel il est connu dans l'histoire. On peut lire dans Açogh'ig, *Hist. univ.*, III, chap. XXX, le récit des exploits par lesquels David illustra le commencement de son règne.

[1] Aboul-Séwar, émir de Tĕvïn appartenait à la famille des Beni-Scheddad qui se rattachait à la tribu kurde des Réwadis. C'est l'*Aplespharès* des Byzantins.

[2] Pakarad ou Bagrat, le quatrième du nom, roi de Karthli et d'Aph'khazeth, succéda à son père Giorgi I[er], en 1027, et régna jusqu'en 1072 (Cf. M. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, trad. franç., t. I, p. 312). Giorgi lui-même descendait de Bagrat III, lequel était fils de Kourkèn, fils d'Aschod III le Miséricordieux (Mĕkhithar d'Ani *apud* Vartan, *Hist. univ.*, p. 124) Pakarad était donc de la famille des Bagratides de même que David Anhogh'ïn, mais à un degré moins rapproché.

[3] Le vestarque Michel Iasitas, préfet d'Ibérie.

[4] Suivant le témoignage de Cedrenus, t. II, p. 559, Monomaque lui conféra la dignité de Maître de la milice avec des possessions considérables en Cappadoce vers *Charsianum castrum* et *Lycandrus*. Matthieu d'Édesse dit qu'il donna à Kakig, en retour d'Ani, Galonbegh'ad et Pizou dans la Cappadoce. *Chronique*, trad. franç., chap. LXV. La position de ces villes ne nous

d'une valeur bien petite en comparaison d'Ani et du reste du territoire, tandis qu'il avait comblé le catholicos de faveurs et de présents sans nombre pour lui avoir livré la ville. Par son ordre, Kakig épousa la fille de David, fils de Sénék'érim, et entra en possession de ses domaines, David étant mort sans laisser d'autre héritier.

Un prince, du nom de Iasitas (Acid), qui avait été auparavant gouverneur d'Orient, fut envoyé par l'empereur en qualité de lieutenant à Ani. Il entoura le catholicos Pierre de marques d'honneur sans mesure, remit en ses mains l'administration du pays et marcha en personne avec une armée considérable contre Tëvïn [1]. Aboul'-Séwar (Abousvar) qui en était émir, engagea avec lui un combat aux portes de la ville et fit essuyer à ses troupes un immense massacre. Là périt l'illustre prince arménien Vahram avec son fils. Leur mort causa un deuil profond en Arménie. Iasitas fut rem-

est pas connue. Vartan ajoute qu'il lui fit en outre présent du palais de Galané, à Constantinople (*Hist. univ.*, p. 139). Cf. également Sëmpad le Connétable, p. 62, pour confirmation du témoignage de Vartan. Cette cession eut lieu en l'année 1045.

[1] Tëvïn, *Tibïon* de Constantin Porphyrogénète, *Doubios* de Procope, en arabe *Dewin* et *Debyl*, ville du district d'Ösdan, province d'Ararad, au nord d'Ardaschad, sur le Medzamor. Elle fut fondée vers l'année 350 par le roi d'Arménie Khosrov II, qui y établit sa résidence et en fit la capitale de ses États. Elle était bâtie sur une colline, et avait été, pour cette raison nommé Tëvïn, d'un mot persan qui signifie *monticule, colline*. — Cf Moïse de Khoren, *Hist. d'Arm.*, III, chap. VIII ; — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 119 ; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 463. Il est certain cependant, d'après le témoignage de Zénob de Klag (*Histoire de Darôn*, p. 24 et 41), que cette ville existait déjà cinquante ans au moins auparavant, d'où il suit qu'elle ne fut pas fondée dans le véritable sens du mot par Khosrov, mais seulement restaurée et agrandie.

Monomaque, se sentant trop faible pour s'emparer d'Ani avec ses seules ressources, expédia des lettres à l'émir de Tëvïn pour l'engager à ravager de son côté les domaines de Kakig, à quoi Aboul'-Séwar consentit sans peine. (Cedrenus, t. II, p. 558.) Devenu maître d'Ani, il réclama à son auxiliaire les villes et forteresses du royaume de Schirag dont il avait fait la conquête, et comme celui-ci refusait de les rendre, Monomaque envoya une armée considérable sous les ordres de Nicolas le Bulgare pour les revendiquer par la force. — Cf. Cedrenus, t. II, p. 559.

placé dans son gouvernement par Catacalôn (Gaménas) [1] en l'année 493 de notre ère (10 mars 1044 — 9 mars 1045). Au lieu de prodiguer des honneurs au patriarche comme son prédécesseur, il se plaignit de lui auprès de l'empereur et l'éloigna d'Ani à l'aide du stratagème suivant : « L'empereur, lui dit-il, t'assigne pour résidence le bourg d'Ardzën dans le district de Garïn. » Le patriarche vint donc habiter au sein de notre populeuse et commerçante cité, où sa présence ardemment désirée remplit d'une grande joie tous ceux qui le virent. Cependant l'époque de la sainte solennité de l'Épiphanie du Seigneur approchait. Le jour de la fête étant arrivé, Pierre, accompagné d'une multitude immense de peuple, entra dans le torrent aux flots rapides qui descend des montagnes bornant la plaine du côté du nord, et y célébra le mystère du jour avec pompe, ainsi qu'il convenait. Au moment où il versait l'huile consacrée dans le torrent, un dadjig sortant du milieu de la foule demanda à être baptisé dans l'eau. Le patriarche l'ayant questionné sur le motif qui le poussait à adresser cette demande, et ayant appris de lui qu'il désirait se faire chrétien, il l'invita à descendre dans le fleuve. Près de lui un ministre qui portait le myron [2], en tirant le flacon où il était renfermé, le choqua fortement et le brisa ; aussitôt l'huile se répandit en abondance sur le néophyte et dans l'eau. Un éclat de verre l'ayant déchiré rudement lui-même à la main, un ruisseau de sang coula de sa blessure sur la terre. A cette vue, plusieurs jugeant les choses avec discernement, dirent que ce n'était pas un bon signe. Leur prévision s'accomplit le jour même. Pendant que le patriarche dînait à table avec les siens, arrivèrent des émissaires qui s'emparèrent de sa personne et le conduisirent dans la forteresse de Khagh'do'-Ar'idj. Ensuite on amena d'Arménie

[1] Le mot *Gaménas* est une altération du grec κεκαυμένος, *ambustus*, brûlé, surnom du général Catacalôn Vestès, Bulgare d'origine.

[2] Le myron, huile bénite, servait dans l'Église arménienne pour la consécration du catholicos, des évêques et des prêtres, pour le sacre des rois et pour l'administration des sacrements de baptême et de confirmation.

son neveu (le fils de sa sœur), Khatchig qu'on confina dans la forteresse de Siav-K'ar (Pierre Noire) [1]. Tous deux restèrent ainsi enfermés jusqu'à l'approche de Pâques. Alors ils furent retirés de prison et transportés à Constantinople pour paraître devant l'empereur. Un eunuque [2], associé à l'empire, avait déjà auparavant emmené avec lui Anania le prêtre, frère de Khatchig.

CHAPITRE XI.

Massacre dans le district de Pacen et sur la montagne de Sempad.

Dans cette même année, les portes de la colère céleste furent ouvertes sur notre pays. Des troupes sortirent en grand nombre du Turkestan, montées sur des chevaux rapides comme l'aigle, aux sabots durs comme la pierre ; leurs arcs étaient tendus et leurs flèches acérées. Les soldats portaient autour des reins de fortes ceintures et aux pieds des chaussures dont il est impossible de délier les cordons [3]. Arrivés sur le territoire du Vasbouragan, ils fondirent sur les chrétiens comme des loups pressés par une faim que la pâture n'a point assouvie. De là, ils pénétrèrent dans le district de Pacen jusqu'au village de Vagh'arschavan [4] et ruinèrent de fond en comble vingt-quatre districts par le fer, le feu et l'esclavage. Histoire lamentable, digne de longs gémissements et de larmes ! Ils accoururent comme des lions, et, semblables à des lionceaux, ils abandonnèrent sans pitié nombre de cadavres à la merci des animaux sauvages et des oiseaux du ciel. Ils voulaient par cette entre-

[1] Cette forteresse qui n'est mentionnée par aucun géographe arménien, était probablement située dans le district de Garïn.

[2] Constantin Leichudes, Sarrasin d'origine (Cedrenus, t. II, p. 560).

[3] Les troupes envoyées par Thogrul-Beg contre l'Arménie s'élevaient au nombre de cent mille hommes commandés par Ibrahim Inal et Koutoulmisch, cousins du Sultan.

[4] Village construit par Vagh'arsch, fils de Tigrane, sur le lieu même de sa naissance au confluent du Mourtz et de l'Araxe. Cf. Moïse de Khorën, *Hist. d'Arm.*, II, chap. LXV.

prise hardie pousser jusqu'à la ville de Garïn. Mais Celui qui a posé une limite à la mer en disant : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin, là tes flots brisés rentreront dans ton sein, » étendit devant eux d'épaisses ténèbres et les égara de leur route. Il en agit ainsi dans sa sagesse ineffable, afin que la peur qu'ils nous inspiraient nous servît d'avertissement, et qu'ils apprissent eux-mêmes que ce n'était point à leurs propres forces qu'ils devaient leurs succès, mais qu'ils reconnussent que le bras dont la puissance les avait arrêtés était le même que celui qui leur avait ouvert la route......

Lorsque la colère éclata, que l'incendie s'alluma, et que d'effroyables calamités vinrent à se soulever, consternés de peur, agités de tremblements convulsifs, nous avons été en proie à l'épouvante. Cependant Dieu prit pitié de nous, déroba dans l'obscurité la route aux infidèles et arrêta leur marche dévastatrice. Nous n'avons pas compris le bienfait et nous avons manqué à la reconnaissance. Le châtiment infligé à nos frères aurait dû nous rendre plus sages..... Mais nous avons fait ce qu'Amos reprochait aux enfants d'Israël, qui buvaient du vin pur, s'oignaient d'huiles aux douces senteurs et s'asseyaient sur des siéges d'ivoire, sans nul souci de la ruine de Joseph......

En effet, en l'année 497 (9 mars 1048 — 8 mars 1049) de l'ère arménienne, qui était la deuxième de notre servitude, la lie amère pleine d'aigreur soulevée pour la seconde fois par la nation des Perses, avec d'épouvantables ondulations, vint se déverser sur la vaste pleine de Pacen et de Garïn. Le torrent occupa de ses flots les quatre coins du pays : à l'ouest, jusqu'au district de Khagh'dik'; au nord, jusqu'à Sber[1], aux forteresses

[1] District de la Haute-Arménie, au nord-est d'Erzeroum ; l'*Hyspiratis* de Strabon, célèbre par ses mines d'or ; la *Syspiritis* du même géographe et de Constantin Porphyrogénète. Le district de Sber était, dès la plus haute antiquité, l'apanage héréditaire de la puissante famille satrapale des Bagratides. (Cf. Moïse de Khorĕn, *Hist. d'Arm.*, II, chap. XXXVII ; — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 69 70 ; Indjidj, *Arm. anc.*, p. 25-26.) Il est traversé par le Djorokh que bordent de superbes vignes et des jardins d'une très-grande fertilité. Ce pays possède encore des mines de divers métaux.

du Daïk' et de l'Arscharounik'[1]; au sud, jusqu'à Darôn, au district de Haschdiank' et à la forêt de Khortzën[2]. L'inondation, s'étant localisée, s'arrêta pendant treize jours, après quoi, s'étendant comme une mer, elle couvrit les montagnes, les lieux boisés et la surface entière de la contrée. Ce torrent me semble être le vin pur que, dans sa vision, Jérémie enfant versa dans une coupe d'or aux rois, aux nations, aux villes, aux princes et à leurs armées pour les enivrer. L'inondation gagna ensuite le territoire de Siçag[3]. Les événements sont l'accomplissement évident de la prophétie; car la nation arménienne but de ce vin pur et fut saisie d'une ivresse pernicieuse. Étourdie par le vin, elle perdit la raison, parce qu'elle but jusqu'à ce que la coupe fut épuisée. Maintenant étendue au milieu des carrefours des routes dans une honteuse nudité, les passants la foulent aux pieds et l'outragent. Ses enfants, arrachés de leurs demeures, enlevés à leurs connaissances, éloignés de

[1] District de la province d'Ararad, au centre, appelé *Ascharounik'* par Jean Catholicos et *Arschagounik'* par Guiragos; anciennement *Ëraskhatzor* (Vallée de l'Araxe). Il tient son nom d'Arschavir, fils de Gamsar de Bahl, à qui Dërtad fit présent de son territoire sur lequel s'élevait la ville d'Erouant, pour le retenir en Arménie. — Cf. Moïse de Khorën, *Hist. d'Arm,* II, p. 90; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 389.

[2] Haschdiank', district de la Quatrième Arménie, à l'est du district de Dzoph'k' et voisin de celui de Daron, dont il n'est séparé que par une vallée; l'*Asthianene* et l'*Austanitis* des historiens byzantins. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 43.

Khortzën, appelé aussi *Khortzian*, *Khortziank'*, *Khortzan* et *Khortzaïn*, district de la même province, à l'ouest du précédent; la *Khorzane* et *Khorzianene* de Procope, le thème de *Khozan* de Constantin Porphyrogénète Indjidj., *Arm. anc.*, p. 41-42). La partie septentrionale de ce district était désignée plus particulièrement par le nom de Guégh'i.

[3] La province de Siounik', appelée territoire de Siçag par Lasdiverdtsi, avait pour limites au nord la province d'Artsakh', à l'est celle de Ph'aïdagaran, au sud l'Araxe, et à l'ouest la province d'Ararad. Les Perses la nommaient depuis fort longtemps *Siçagan*. Cette dénomination, qui chez les Arméniens n'était usitée que pour désigner la partie méridionale de cette province, tenait son origine de Siçag, fils de Kégh'am, qui le premier commença à cultiver le pays et à y construire des édifices. C'est la *Sacassène* de Strabon, la *Syracène* et la *Sacapène* de Ptolémée. — Cf. Moïse de Khorën, *Hist. d'Arm.*, I, chap. XII; — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, I, p. 142; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 229.

leurs proches, de leurs amis et de leurs parents, sont prisonniers et esclaves de toutes les nations.

Le moment est venu de rappeler cette allégorie du prophète : « Le ver a dévoré le reste de la chenille, la sauterelle le reste du ver, et le scarabée celui de la sauterelle. » Elle convient parfaitement à mon sujet, car toutes les prédictions des prophètes se sont accomplies chez nous. Le ver et la chenille ont disparu, mais la sauterelle et le scarabée, ce sont les nations qui font le sujet de notre récit. En effet, quand, la première fois, les Perses avec d'autres peuples barbares et païens, après avoir envahi l'Arménie, ruiné, par l'extermination des habitants, quantité de districts, enlevé du butin et des esclaves en nombre considérable, rentrèrent dans leur pays, ils portèrent la bonne nouvelle aux nations et aux royaumes en leur adressant cet appel du prophète : « Venez, bêtes du désert, dévorez tout ce qui est dans la forêt. » Donc, dans le cours de l'année suivante, il se rassembla, comme des aigles sur une proie, des masses innombrables de soldats armés d'arcs et d'épées qui se précipitèrent avec un élan extraordinaire sur notre pays, dans le mois de septembre, le jour de la quatrième férie de la fête de l'Exaltation de la sainte croix [1].

Ici notre histoire se perd en lamentations et en gémissements...... Car nos villes ont été détruites, nos maisons livrées aux flammes, les palais transformés en fournaises, et les portiques des habitations des rois réduits en cendres. Les hommes ont été égorgés sur les places publiques, les femmes

[1] Les hagiographes arméniens nomment cette fête *Khatchvérats, Élévation de la croix*, et racontent, pour en expliquer l'origine, que lorsque la pieuse mère de l'empereur Constantin eut fait retirer la vraie croix des immondices où elle était enfouie sur le Golgotha, Macaire, patriarche de Jérusalem, comme autrefois saint Jacques, premier évêque de la ville sainte, souleva le bois sacré dans ses bras pour l'exposer à la vénération du peuple.

L'Église arménienne célèbre la mémoire de ce fait presque avec autant de pompe que les fêtes de Noël et de Pâques.

L'Exaltation de la Sainte Croix tomba cette année-là le 17 septembre ; par conséquent, l'attaque placée par Lasdiverdtsi à la quatrième férie, eut lieu trois jours après, le 20.

emmenées en esclavage loin de leurs demeures, les enfants à la mamelle brisés contre la pierre, les gracieux visages des adolescents flétris, les vierges déshonorées à la vue de tout le monde, les jeunes gens massacrés sous les yeux des vieillards, les vénérables cheveux blancs de ceux-ci souillés de sang et de carnage, et leurs cadavres jetés contre terre. Les glaives des ennemis se sont émoussés, leurs bras ont défailli ; les cordes de leurs arcs se sont rompues, les flèches épuisées dans leurs carquois, eux-mêmes se sont fatigués, mais la pitié n'a point pénétré dans leurs cœurs.

. . . .

Oh ! combien fut lugubre la lumière de ce jour-là ! La lumière qui, le premier jour, reçut du Verbe de Dieu l'existence immatérielle, fut revêtue, le quatrième, d'une enveloppe corporelle et divisée en deux luminaires, pour présider au jour et à la nuit, et guider le monde jusqu'à la fin ; l'un invitant l'homme au travail le matin, l'autre rendant la liberté aux bêtes fauves. Ce jour-là, la lumière de midi, s'étant convertie pour nous en ténèbres, la nuit se fit, les cruels peuples païens qui anciennement rugissaient dans leurs repaires, selon l'expression du prophète, et demandaient aux troupeaux de Dieu leur nourriture, s'élancèrent sur l'Arménie dont ils occupèrent la surface entière. Ils y trouvèrent une proie abondante, et après s'en être rassasiés eux-mêmes, ils en laissèrent encore à leurs enfants pour de longues années. En effet, quoique tous les lieux par lesquels ils passèrent leur offrissent un ample butin, car notre pays se présentait à eux comme un jardin de délices, rempli de fruits, ils en rencontrèrent bien davantage dans le district de Mananagh'i, sur la montagne connue sous le nom de montagne et forteresse de Sĕmpad, parce que là était rassemblée une multitude innombrable de fuyards et d'animaux. Les infidèles survenant attaquèrent la forteresse qu'ils détruisirent, et pénétrant dans l'intérieur, l'épée à la main, ils exterminèrent tout ce qui s'y trouvait.

Alors ce fut un spectacle déchirant et digne de longues lamentations, car ceux qui tombaient entre leurs mains étaient

égorgés sous le tranchant du glaive, ceux qui se retiraient dans les lieux escarpés pour s'y fortifier expiraient percés de flèches, d'autres en grand nombre, en gagnant les cavernes, étaient écrasés sous d'énormes quartiers de rochers ; leurs cadavres roulant les uns sur les autres, et s'entassant comme des monceaux de bois, remplissaient la vallée en face. O jour cruel ! néfaste lumière ! Les braves, couverts de leur armure, frémissaient de dépit, les lâches défaillaient, les efféminés perdaient la raison et les jeunes gens bondissaient de colère, mais sans pouvoir imaginer une issue, car les ennemis les cernaient de toutes parts. Il n'y eut plus d'amitié pour ceux à qui elle est due, ni de compassion pour les amis. Le père oublia sa pitié pour ses fils, la mère sa tendresse pour ses nouveau-nés, la nouvelle épouse ne se rappela plus l'amour de son mari, ni le mari les grâces attrayantes de sa femme, les ministres cessèrent leurs cantiques, et le chant des psaumes expira sur les lèvres des clercs. Tous furent saisis d'un même tremblement d'effroi. Par suite de la violence de leur désespoir, nombre de femmes enceintes accouchèrent d'enfants abortifs. De cette manière, les infidèles, semblables à une troupe de chasseurs, tinrent toute la montagne dans leurs filets, jusqu'à ce que leur force faiblît et les abandonnât entièrement.

Vers le soir, emmenant leur butin, leurs prisonniers et les dépouilles des morts, ils se retirèrent. Mais après leur départ, ce fut une scène horrible et bien autrement digne de pitié et de larmes que celle que nous venons de décrire, car la mort s'y montrait sous des aspects multiples. Parmi ceux qui couvraient le sol de leurs corps, les uns vivaient encore, et leur langue desséchée par la soif demandait d'une voix grêle et entrecoupée de quoi en calmer les ardeurs, mais il n'y avait là personne pour le leur donner ; d'autres déchirés par d'affreuses plaies et incapables d'articuler une parole, soufflaient avec force. Ceux-ci dont la gorge était coupée, à moitié morts, râlaient péniblement ; ceux-là, irrités par la douleur que leur causaient leurs blessures, frappaient du pied et grattaient la terre avec les ongles de leurs mains. Cependant, il y avait en-

core quelque chose de plus épouvantable, de nature à tirer des gémissements et des sanglots aux pierres et aux autres créatures inanimées. Quand les infidèles emmenèrent de la montagne leurs prisonniers, ils arrachèrent les enfants des bras de leurs mères et les lancèrent sur le sol ; le nombre en était si considérable que leur camp en était tout jonché. Les uns furent broyés contre la pierre, d'autres eurent les flancs entr'ouverts, et leurs entrailles se répandirent sur la terre. Mais quelles oreilles pourraient supporter les lamentations de ceux qui survivaient ! Ceux qui étaient assez forts pour se soutenir sur leurs pieds, errant de côté et d'autre, demandaient leurs mères, et les échos de la montagne répétaient les cris de leurs sanglots ; d'autres, dont les jambes n'étaient pas suffisamment affermies, rampaient sur leurs genoux ; d'autres, d'un âge plus tendre, se traînant lourdement avec leurs pieds, essoufflés par la fatigue, n'avaient pas la force de respirer. Par leurs lamentations et leurs cris ininterrompus, ils ressemblaient à de jeunes agneaux nouvellement séparés de leurs mères, qui vont et viennent, emportés par l'instabilité et l'impatience de leur nature. La continuité de leurs plaintes fendait l'air et déchirait les oreilles...... Mais arrêtons ici cette lugubre histoire, quoique nous n'ayons raconté qu'une bien faible partie des désastres dont cette montagne fut le théâtre, et reprenons la suite de notre récit. Je veux, autant que mes forces me le permettront, prolonger les accents de la douleur, afin de provoquer les larmes de tous ceux qui me liront, et j'invite les pleureuses à s'unir à Jérémie pour composer avec moi des lamentations, car je ne raconte pas seulement l'histoire de montagnes, de cavernes et de déserts, asiles de fugitifs obscurs ;

CHAPITRE XII.

Cruel sac d'Ardzën [1].

Mais encore celle d'une ville, et quelle ville! qui par sa splendeur et sa magnificence se distinguait entre toutes celles des provinces, comme une cité bâtie au sommet des montagnes. La mer et le continent enfantaient et portaient dans son sein leurs produits variés, ainsi que s'exprimait le sublime Isaïe en parlant de Jérusalem. Donc autrefois, pendant qu'Ardzën nageait dans l'abondance des biens, tout en elle était à souhait. Elle ressemblait à l'épouse nouvellement mariée dont l'élégante beauté et la brillante parure provoquent les désirs. Car les princes étaient bienveillants pour les autres hommes, les juges équitables et intègres. Les marchands construisaient et embellissaient des églises, logeaient et recueillaient les moines, et nourrissaient charitablement les pauvres. Le mensonge ne pénétrait point dans les marchés ni la fraude dans les échanges commerciaux. Les gains provenant de l'usure ou de transactions illicites étaient frappés de réprobation, et les offrandes de ceux qui se livraient à ces opérations, méprisées et dédaignées. Toute la population rivalisait à l'envi de piété. Les prêtres marchaient dans la sainteté, aimaient la prière et accomplissaient fidèlement les fonctions du ministère ecclésiastique. Aussi ses marchands étaient renommés, et elle avait pour protecteurs les rois des nations. Semblable à une pierre d'un grand

[1] Ville considérable du district de Garïn, dans la Haute Arménie, appelée *Artze* par les Grecs et *Arzen Erroum* par les Arabes, située tout près de la source de l'Euphrate (Cf. M. Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, trad. franç., t. II, 1re partie, p. 64-65). « C'était, dit Cedrenus, un bourg considérable, renfermant une population nombreuse et des richesses immenses. A côté des marchands indigènes abondaient en foule des marchands syriens, arméniens et autres de diverses nations (Cedrenus, t. II, p. 577). Suivant Matthieu d'Édesse, *Chron.*, trad. franç., chap. LXXIII, il y avait à Ardzën huit cents églises où l'on célébrait la messe. Elle est aujourd'hui entièrement ruinée. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, p. 68; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 35-36.

prix qui répand une lumière étincelante, notre ville brillait au milieu des autres cités avec une beauté parfaite enrichie de toutes sortes d'ornements.

Mais du jour où les Sék'ariens [1] et les Pyrrhoniens [2] entrèrent dans nos églises, la justice se transforma en iniquité, l'amour de l'argent fut plus en honneur que l'amour de Dieu, et Mammon préféré au Christ. La sagesse et la discipline perverties firent place au désordre. Les princes devinrent les associés des voleurs, vindicatifs et esclaves de l'argent ; les juges, dépravés par la corruption, faussaient la justice pour des présents, refusaient le jugement aux orphelins et ne daignaient pas le faire descendre sur les veuves. L'usure et les gains illicites furent érigés en coutume ainsi que la multiplication du blé qui épuise la terre et empêche son sein de donner du fruit en son temps pour la nourriture de l'homme. Celui qui trompait son prochain se vantait d'être habile et le ravisseur disait : Je suis fort. Les riches expulsaient les pauvres de la maison qu'ils habitaient conjointement, et enlevaient la pierre qui formait la limite des champs de leurs voisins, sans vouloir laisser arriver jusqu'à eux les malédictions de Dieu écrites par la main de Moïse, son serviteur : « Maudit celui qui ravit le champ de son voisin, » ni ces terribles imprécations lancées par Isaïe contre ceux qui se rendent coupables de ce crime : « Malheur à ceux qui joignent des maisons à des maisons, ajoutent des champs à des champs, et dépouillent leur prochain, car toutes ces iniquités sont montées jusqu'aux oreilles de Dieu, » et la suite que je passe sous silence, ni rappeler à leur souvenir la vigne de Naboth et le châtiment infligé à Jézabel pour

[1] Toutes les recherches que nous avons faites pour identifier ce mot sont restées infructueuses, et nous n'avons rien trouvé dans nos lectures qui fût de nature à nous satisfaire. Plutôt que de recourir à des hypothèses, nous avons préféré le laisser en souffrance, en attendant que des lectures ultérieures nous permettent de lui donner une explication fondée.

[2] Il est évident que par l'expression de Pyrrhoniens, il faut entendre non pas les adeptes de la secte fondée par le célèbre sceptique grec, mais, en général, tous ceux qui révoquent en doute les vérités de la religion, ou les impies, suivant la dénomination usitée chez les historiens arméniens.

l'avoir ravie, châtiment dont le bruit retentit encore par tout le monde. Les prêtres avaient perdu la crainte de Dieu et le zèle de la sainteté. Ils n'approchaient de l'autel que parce qu'ils y étaient forcés, et célébraient l'ineffable mystère qui est redoutable aux anges et à plus juste titre aux hommes, conduits plutôt par l'appât de l'argent que par l'amour de Dieu, oubliant ces paroles du Psaume : « Ceux-là seront méprisés qui sont élus par l'argent. »

Dirai-je aussi ce qui est à la charge des femmes ? Le langage d'Isaïe suffira sans qu'il soit besoin de nos propres paroles. Voici comment il reproche aux femmes de Jérusalem leur amour déréglé de la parure : « Parce que les filles de Sion, dit-il, se sont abandonnées à l'orgueil et ont marché la tête haute. » Il commence par attaquer la racine de tous les maux, je veux dire l'orgueil qui en est le principe et la source, qui transforme les hommes en démons et les fait participer aux mêmes châtiments. Ce vice pernicieux pour le genre humain l'est bien plus encore pour l'espèce féminine. C'est pourquoi jugeant d'abord les femmes, il énumère successivement les queues des robes traînant par terre, les pendants d'oreilles, les anneaux, les bracelets, les voiles, les colliers, etc. Mais écoute le châtiment qu'il leur annonce : « La calvitie remplacera les ornements d'or qui chargeaient leurs têtes ; » en effet, les ennemis, après leur avoir dépouillé la tête de leurs joyaux, leur rasèrent les cheveux par forme de mépris. « Au lieu de ceintures dorées, on leur attachera des cordes autour des reins; au lieu d'habits précieux, elles seront revêtues d'un sac ; » or, voilà que les vainqueurs leur ont apporté la servitude à laquelle elles s'étaient préparée......... Nous étant rendus coupables d'offenses semblables, il fallait que nous subissions une correction pareille. . . . .

Mais qui pourrait retracer le récit de la multiplicité et de l'énormité des maux que notre ville a endurés ! Il est écrit au sujet des Sodomites que, lorsque le soleil parut sur la terre, le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome le feu et le soufre et la réduisit en cendres. De même, au lever du soleil, des masses

d'infidèles fondirent sur Ardzĕn comme des chiens affamés et la cernèrent de toutes parts ; puis pénétrant dans la ville, comme les faucheurs au milieu de la moisson, l'épée à la main, ils moissonnèrent jusqu'à ce qu'il ne restât plus un être vivant dans ses murs. Quant à ceux qui se réfugièrent dans des maisons ou des églises, ils les livrèrent aux flammes sans miséricorde, estimant que c'était une bonne œuvre, suivant cette prédiction du Sauveur : « Il viendra un temps où quiconque vous tuera croira rendre un culte à Dieu, » et il en donne lui-même la raison en disant : « Ils vous traiteront ainsi à cause de mon nom, parce qu'ils ne me connaissent pas. »

L'atmosphère elle-même apporta son concours à cette journée de destruction. Un vent violent, s'étant mis à souffler, propagea l'incendie à tel point que la fumée, s'élevant dans l'air comme un arbre, montait jusqu'au ciel, et que l'éclat des gerbes de lumière lancées par le brasier faisait pâlir les rayons du soleil. Alors Ardzĕn présenta un spectacle de pitié et d'épouvantable horreur. La ville entière, les voies marchandes, les rus étroites et les vastes portiques étaient jonchés de cadavres. Mais qui pourrait compter le nombre des victimes de l'incendie ? Tous ceux qui, fuyant les éclairs du sabre, s'étaient allés cacher dans des maisons, périrent dans les flammes. Les infidèles livrèrent au feu les prêtres qu'ils surprirent dans les églises, massacrèrent la plupart de ceux qu'ils rencontrèrent dehors et leur placèrent de gros pourceaux entre les bras, en signe de mépris pour nous et pour exciter les risées et les moqueries des témoins de ces scènes. Le nombre des prêtres qui périrent par le fer ou le feu dépasse, d'après nos recherches, cent cinquante, tous chefs de diocèse ou d'Église. Et quelle intelligence pourrait calculer le chiffre des prêtres étrangers de tous pays qui se trouvaient dans Ardzĕn[1] !

. . . .

[1] Au rapport de Matthieu d'Édesse, cent cinquante mille personnes périrent victimes des cruautés des Turcs (*Chron.*, trad. franç., chap. LXXIII), cent quarante mille suivant Cedrenus, t. II, p. 578. Les habitants qui échappèrent à ces cruautés se retirèrent à Théodosiopolis, dont ils accrurent

Arrêtons ici le triste tableau des malheurs d'Ardzĕn. Il ne nous a pas été possible de retracer tous les désastres qu'elle a essuyés. A celui qui en voudra savoir davantage, les ruines de cette cité lui apprendront ce que nous avons omis.

Telle est l'histoire lamentable de la montagne de Sĕmpad et de la ville d'Ardzĕn. Nous n'avons écrit que ce que nous avons vu de nos propres yeux et les épreuves par lesquelles nous avons nous-même passé. Mais quelle imagination concevrait les calamités dont furent affligés d'autres districts et d'autres cités ! il faudrait pour les raconter beaucoup de temps et d'espace, tandis que nous avons abrégé autant que nous l'avons pu.

CHAPITRE XIII.

Grande bataille dans la vaste plaine de Pacen. — Défaite des Romains.

Isaïe, prophétisant la ruine de l'Égypte, disait : « Les princes de Tanis (Tajan) qui étaient les sages conseillers du roi ont perdu la raison. » La même chose eut lieu chez nous. La cavalerie grecque chargée de la garde de l'Orient était considérable ; elle s'élevait, dit-on, à 60,000 hommes, et avait pour chefs Gaménas, nom qui signifie feu (Catacalôn Ambustus), gouverneur d'Arménie, Aaron, fils d'un Bulgare [1], gouverneur du Vasbouragan, Grégoire, prince arménien, revêtu de la dignité de magistros. Mais, ainsi que s'expriment les saintes Écritures, la polygarchie engendre la confusion, est contraire au bon ordre et conduit à une ruine prochaine; c'est ce qui leur arriva. Ils auraient dû, d'un commun accord, invoquer le secours du Vainqueur dans les combats, du Sei-

considérablement la population, et lui donnèrent le nom d'Ardzĕn, en souvenir de leur patrie réduite en cendres. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 68.

[1] Aaron Vestès était fils de Vladosthlav, et frère de Prusianus et d'Ibatzès. (Cedrenus, t. II, p. 573-574.)

gneur Dieu, selon l'usage des anciens guerriers. « Car ce n'est point par sa propre vertu que le vainqueur remporte la victoire ; » c'est le Seigneur qui brise la force de l'ennemi. Eux ne pensaient pas de la sorte; mais celui qui devait pécher, péchait. Ils s'imaginaient pouvoir, avec leur habileté d'homme, éteindre la flamme du terrible incendie. C'est pourquoi des discussions s'étant élevées entre eux, ils ne voulurent point se soumettre aux avis l'un de l'autre; car Dieu avait enlevé la sagesse de leurs conseils parce que ce n'était pas lui qu'ils appelaient à leur aide, ainsi qu'il résulte clairement de leurs actes. En effet, ils sollicitèrent l'assistance de Libarid [1], après avoir, tourmentés du même mal que Saül, consulté une magicienne, ou comme les Juifs chargeant leurs trésors sur des chameaux et les transportant chez une nation dont ils n'avaient aucun secours à espérer. Ils avaient oublié David combattant contre la montagne de chair qui injuriait Israël par ses insolentes bravades, et dont une seule pierre de sa fronde suffit pour briser le crâne; ils avaient oublié Ézéchias renversant par la seule puissance de ses prières 180,000 Assyriens sous le glaive invisible de l'ange.

Libarid vint donc après des instances réitérées et avoir reçu de nombreux et riches présents, mais sa présence ne servit à rien, parce qu'ils ne s'entendirent point entre eux. C'est pourquoi la mêlée s'étant engagée [2]; le fils du Bulgare, tournant le dos avec les siens, abandonna le champ libre aux ennemis. Ceux-ci, poussant de grands cris et s'excitant les uns

[1] Libarid ou Libarid III, éristhaw des éristhaws, de l'illustre famille des Orbélians, était, suivant l'*Histoire de la Géorgie*, trad. franç., par M. Brosset, petit-fils de R'ad, qui mourut dans un combat contre Basile II en 1021, et fils de Libarid qui, d'après les auteurs byzantins, périt en 1022 dans une autre bataille. Ce Libarid était si puissant dans les pays au sud du Gour qu'il était maître d'une moitié de la Géorgie, et pouvait mettre sur pied à ses frais une armée considérable.

[2] Suivant Matthieu d'Édesse, *Chron.*, trad. franç., chap. LXXIV, la bataille fut livrée auprès du fort de *Gaboudrou* (Καπετροῦ φρούριον, de Cedrenus), dans le district d'Ardschovid, situé sans doute dans le voisinage de la plaine de Pacen.

les autres, cernèrent Libarid et ses valeureux soldats dont ils tuèrent un certain nombre, puis, ayant tranché d'un coup de sabre les jarrets de son cheval, ils se saisirent de lui [1]. A cette vue, les autres corps de l'armée prirent la fuite [2]. L'ennemi, s'élançant à leur poursuite, en fit un immense massacre; les uns périrent sous le glaive, d'autres en grande quantité, par suite de l'obscurité de la nuit qui survint, furent jetés dans les précipices et les cavernes; le reste, proie sans défense, se sauva, avec les fantassins, là où il put. Les infidèles, chargés d'un incommensurable butin, étaient dans la joie; les nôtres au contraire pleuraient et gémissaient. Ce jour-là, semblables à des chiens amis des cadavres ou à des loups arabes, ils ne furent rassasiés du sang des chrétiens que lorsqu'ils eurent exterminé tous ceux qui tombèrent sous leur main. Le sol fut comme un champ au temps de la moisson, où, derrière les moissonneurs, des hommes enlèvent les gerbes, ne laissant après eux (que des épis égarés) pour le glaneur et le chaume pour la pâture des animaux domestiques. Après la victoire, ils rentrèrent chez eux suivis de leurs prisonniers et d'un butin prodigieux dont ils remplirent tout leur pays. Ils offrirent au khalife le prince géorgien, comme le prisonnier le plus noble et le présent le plus agréable. Celui-ci l'accueillit favorablement et le renvoya en paix dans sa patrie, comblé

[1] Étienne Orbélian, métropolite de la province de Siounik', qui a écrit au XIIIe siècle l'histoire de sa famille, raconte que ce furent les *didébouls* de Géorgie qui, jaloux de la trop grande puissance de Libarid, coupèrent les jarrets de son cheval; il ajoute qu'ils le tuèrent sur le lieu même, ce qui est une erreur grave, ainsi que nous le verrons plus loin. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 75; — M. Osgan 'Ohanniciants, *Histoire des Orbélians,* Moscou, 1858, brochure in-8°, p. 16; — *Histoire de la maison satrapale de Siounik'*, édit. de M. l'archimandrite G. Schahnazarian; Paris, 1859, 2 vol. in-12, chap. LXVI; — la même, édit. de M. J.-B. Emïn, Moscou, 1861, un vol. in-8°, chap. LXV.

[2] Comparer, pour plus de détails, les récits divers que nous ont laissés de cette bataille Étienne Orbélian, *loc. laud.*, lequel fait de Libarid un éloge qui ne manquera pas de paraître exagéré; Matthieu d'Édesse, *Chronique*, trad. franç., chap. LXXIV; Cedrenus, t. II, p. 577 et suiv., et l'historien arabe Ibn-Alathir cité par Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 214.

des marques de sa libéralité [1]. Tels sont les événements accomplis jusqu'ici.

CHAPITRE XIV.

Séjour du patriarche Pierre à Constantinople [2]. — Son départ.

L'empereur, en le voyant, l'accueillit avec des témoignages nombreux d'honneur et de distinction, et lui assigna une pension considérable [3]. Néanmoins, il le retint trois ans auprès de lui, dans la crainte que s'il le laissait retourner en Arménie, il ne

[1] Le sultan lui ayant envoyé demander d'embrasser sa religion : « Lorsque je serai en ta présence, répondit Libarid, je ferai selon tes désirs. » Arrivé devant le sultan, il dit : « Maintenant que j'ai été digne de paraître devant toi, je n'exécuterai point tes volontés, et ne redoute point la mort. — Que veux-tu? lui dit le sultan. — Si tu es marchand, vends-moi ; si tu es bourreau, tue-moi ; si tu es roi, renvoie-moi avec des présents. » Le sultan répondit : « Je ne suis point marchand, je ne veux point être bourreau de ton sang, mais je suis roi ; va où il te plaira. » — Cf. Vartan, *Hist. univ.*, p. 133-134. Suivant Ibn-Alathir, t. IV, folio 10 verso, Aboulféda, *Annal. Moslem.*, t. III, p. 130, Aboulfaradj, *Chronique syriaque*, p. 243 ; ce fut grâce à l'intervention déployée par Abou-Nasr Ahmed Nacer-Eddaula, fils de Merwan, qui régnait à Amid, à la sollicitation de Constantin Monomaque, que Libarid dut de recouvrer la liberté. Elle lui fut rendue avec des sommes considérables en argent et des présents que, suivant le témoignage de Zonaras, t. II, p. 257, l'empereur aurait envoyés au sultan pour sa rançon. En retour de ce service, Monomaque fit construire une mosquée à Constantinople ou restaura celle qui y existait déjà.

Après de fréquents et honteux démêlés avec Bagrat IV, Libarid, obligé de quitter la Géorgie, se fit moine sous le nom d'Antoni et mourut à Constantinople, à une date qui varie entre 1062 et 1064. — Cf. M. Brosset, *Hist. de la Géorgie,* trad. franç., t. I, addition XI, p. 125 et addition XIX, p. 350.

[2] Pierre partit pour Constantinople, en 1048, escorté des nobles de sa maison, au nombre de 300, tous armés, de docteurs, d'évêques, de moines, de prêtres, dont le nombre s'élevait à 110, montés sur des mulets, et de 200 domestiques à pied. — Cf. Matthieu d'Édesse, *Chronique*, trad. franç., chap. LXXIV.

[3] On peut lire dans Matthieu d'Édesse, *loc. laud.*, et dans Guiragos, qui le lui a emprunté, p. 52, le récit de la première visite de Pierre à Monomaque, visite dans laquelle celui-ci le fit asseoir sur un siége d'or d'une valeur considérable qu'il lui abandonna en présent à la sortie du palais.

soulevât la ville d'Ani. Enfin, Adom, fils de Sénék'érim [1], s'étant fait son répondant auprès de l'empereur [2], l'emmena dans sa ville de Sébaste où il lui donna pour demeure le monastère de Sainte-Croix qu'il s'était construit [3], et avait embelli et décoré d'ornements variés et splendides [4]. Il y vécut deux ans et mourut dans le Seigneur [5]. A sa place on éleva sur le siége

[1] Sénék'érim était mort en 1029, laissant pour lui succéder son fils aîné David qui occupa le trône jusqu'en 1037, époque à laquelle, étant mort lui-même, la couronne passa à Adom, son frère cadet.

[2] Tchamitch dit que ce fut à l'intervention réunie de Kakig et d'Adom, et sous la garantie de ce dernier, que Pierre obtint de sortir de Constantinople. — Cf. *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 945.

[3] Le même historien prétend, p. 903, que ce monastère fut bâti par Sénék'érim lui-même pour recevoir le fragment de la vraie croix célèbre parmi les Arméniens sous le nom de croix de Varak, aujourd'hui *Yédi Kilissé*, dans le Vasbouragan, du lieu où elle avait été déposée par sainte Hr'iph'simé qui l'avait apportée avec elle de Rome en Arménie au commencement du IVe siècle de l'ère chrétienne, et retrouvée, à la suite d'une apparition miraculeuse, par un solitaire appelé Thotig, en 653. — Cf. Vies des saints en arménien, à la date du 26 février.

A la mort de Sénék'érim, ses enfants, fidèles à sa recommandation, la transportèrent à Varak avec les restes de leur père.

[4] D'après Vartan, *Hist. univ.*, p. 132, Monomaque, de son côté, fit présent au catholicos de trois villages situés probablement sur la portion du territoire grec avoisinant Sébaste.

[5] L'exactitude avec laquelle Arisdaguès note la date des événements survenus de son temps et dont il était le témoin oculaire, nous oblige à penser avec le P. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 1030, qu'il y a en cet endroit une faute de copiste, et qu'au lieu de *deux* ans il faudrait lire *sept* ans.

Guiragos assigne à Pierre 39 ans de patriarcat, mais sans en fixer ni le commencement ni la fin (p. 50 et 53); Samuel d'Ani, *Chronographie*, édit. Angelo Maï et J. Zohrab, p. 71, et Mathieu d'Édesse, *Chronique*, trad. franç., chap. LXXXI, prétendent qu'il siégea 42 ans, et placent ensemble sa mort à l'année 507 de l'ère arménienne (7 mars 1058 — 6 mars 1059). Or nous avons vu chap. II, page 21, note 1, qu'il était monté sur le siége patriarcal en 1019. Il suit de là qu'en adoptant pour date de sa mort l'année 1050 fournie par ces auteurs, et qui est la véritable, il n'a pu gouverner l'Église d'Arménie pendant 42 ans. Suivant Tchamitch, il mourut en 1058 après avoir siégé 39 ans, comme l'indique Guiragos. — Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 968.

Dans une note relative à la durée fixée par Matthieu d'Édesse au pontificat de Pierre, M. Éd. Dulaurier impute à son auteur des erreurs de calcul qui doivent retomber entièrement à la charge de l'interprète.

Khatchig, son neveu, qui avait reçu la consécration patriarcale depuis longtemps [1]. A cette nouvelle, l'empereur Constantin Ducas envoya des émissaires qui amenèrent le nouveau patriarche à Constantinople avec tous les trésors qu'ils purent trouver tant à Sébaste qu'en Arménie; car Pierre aimait beaucoup l'argent [2], ce dont nombre de personnes le blâmaient. Après un séjour de trois ans, le seigneur Khatchig, relâché de la capitale [3], se rendit sur les confins de la deuxième Arménie, dans le district de Darenda' où il fixa sa résidence, selon l'ordre qui lui en avait été prescrit.

On ne l'avait retenu si longtemps à Constantinople que dans le dessein de lui imposer un tribut. Khatchig s'y refusa en disant: « Ceci n'a jamais été fait jusqu'à présent et je ne m'y soumettrai pas moi-même. » Les prières et autres moyens de persuation étant restés sans effet, l'empereur en vint aux menaces. « Tu ne sortiras pas de Constantinople, lui dit-il, si tu ne consens à ma requête. » Mais le bienheureux patriarche et successeur de notre grand Illuminateur, sans se laisser intimider par ces paroles, resta inébranlable dans son refus. Alors deux grecs, l'un prince, l'autre moine, s'étant présentés, soit pour

[1] C'est-à-dire depuis la fin de l'année de l'ère arménienne 490 (11 mars 1041 — 10 mars 1042), époque à laquelle il apparaît pour la première fois comme coadjuteur de son oncle dans une inscription gravée par un certain prêtre Vahan sur le côté droit de la porte d'une église qui se montre au milieu des ruines de la ville de Mr'êl, dans le Karabagh'. — Cf. Sarkis Dschalaliants, *Voyage dans la Grande-Arménie*, t. II, p. 47.

[2] Le catholicos Pierre devait avoir des richesses immenses; car, s'il faut en croire le témoignage de l'historien anonyme à qui nous avons déjà emprunté le récit de sa pompeuse ambassade auprès de l'empereur Basile II, chap. II, page 27, note 2, il possédait 500 villages, entretenait dans le palais patriarcal ou auteur de sa personne un certain nombre de vartabeds, 12 évêques, 60 moines et 500 prêtres séculiers, et son autorité s'étendait sur 500 évêques. — Cf. Pazmavêb, n° de janvier 1862, p. 19.

[3] Khatchig II ne dut de recouvrer sa liberté qu'à l'intervention simultanée de Kakig et des deux fils de Sénék'érim, Adom et Abouçahl qui, de concert avec les princes arméniens, réunirent un corps de cavalerie à l'aide duquel ils l'enlevèrent de Constantinople; ceci fait, ils l'élevèrent sur le siége patriarcal qu'ils transférèrent à Thavplour, district de Dschahan, dans la Troisième Arménie. — Cf. Sĕmpad le Connétable, p. 75.

exciter sa jalousie, soit guidés par le désir réel de l'obtenir, je l'ignore, sollicitèrent le gouvernement de l'église d'Arménie, en promettant de payer le tribut. Tous deux périrent misérablement. Touché de regret, l'empereur le congédia sans exiger de tribut, et lui confirma, par patente et l'anneau d'or, la possession de tous les lieux appartenant à lui et à son oncle, en Arménie; à quoi il ajouta deux monastères situés dans le district de Darenda'.

CHAPITRE XV.

Désastre épouvantable dont fut frappée l'opulente ville de Gars[1].

Depuis très-longtemps cette ville n'avait point subi l'épreuve du malheur. Aussi ses habitants, insoucieux et sans défiance, vivaient tranquillement au sein des richesses de toutes sortes amassées de la terre et de la mer. Or, voilà que dans la nuit de la grande fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, pendant que, de leurs voix joyeuses, des chœurs de prêtres, au milieu d'un peuple pressé et nombreux, célébraient la solennité du jour, l'armée des infidèles fondit tout à coup sur Gars. Comme la ville était dépourvue de gardes de nuit, ils y entrèrent, et, l'épée à la main, exterminèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent. Histoire vraiment lamentable! Dans les villes, il est d'usage qu'aux fêtes du Seigneur, les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants se parent de tous leurs ornements,

[1] Ville considérable, anciennement *Garouts*, sur le fleuve Akhourian, capitale du royaume de Vanant érigé en 962 par Aschod III, roi d'Ani, en faveur de Mouschegh', son frère cadet (voir chap. II, page 22, note 4). Le roi de Gars était alors Kakig fils d'Apas. C'était un marché important qui partageait avec Ardzěn et Mélitène le commerce de toute l'Arménie. Elle est appelée Καρς par Constantin Porphyrogénète, aujourd'hui Gh'ars, chef-lieu du district de même nom. Sa population actuelle est évaluée à deux mille familles. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 110-111; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 435-436; *Topographie de la Grande Arm.*, par le R. P. Léon Alischan, p. 25.

selon leur fortune et leurs moyens, ce qui donne aux cités l'aspect de parterres de fleurs au printemps. Les infidèles ayant trouvé les habitants de Gars ainsi parés, la ville fut en un instant remplie de cris et de lamentations. Ils massacrèrent les prêtres au milieu des cérémonies, étouffèrent le chant des psaumes dans la bouche des chantres ; les cantiques de louanges expirèrent sur les lèvres des clercs et des enfants. Alors s'offrit un spectacle horrible, capable d'arracher des gémissements et des sanglots aux êtres inanimés et aux pierres, non pas seulement aux créatures sensibles et animées : les opulents et riches marchands livrés à une mort affreuse, les jeunes gens et les lutteurs égorgés par le glaive dans les rues, puis, tout souillés de sang, les vénérables cheveux blancs des vieillards tombés à leurs côtés. Par ces hécatombes toute la ville fut épuisée d'habitants. Il n'échappa que ceux qui réussirent à atteindre la forteresse qui domine la ville. Les Turcs passèrent tout le jour à fouiller les maisons, ensuite ils incendièrent la ville et s'en retournèrent dans leur pays, emmenant leurs prisonniers et le butin recueilli à Gars [1].

CHAPITRE XVI.

Arrivée du sultan.

A la suite de ces événements, au commencement de l'année 503 de notre ère (8 mars 1054 — 7 mars 1055), dans le même mois et le même quantième du mois où, précédemment, les Turcs avaient ravagé notre pays, emmené une partie des habitants en esclavage, brûlé Ardzĕn avec d'autres villes et villages, le sultan, bête meurtrière avide de sang et de carnage, arriva avec une armée innombrable, des éléphants, des chars et des chevaux, des femmes, des enfants, et un matériel considérable. Après avoir traversé les districts

[1] La destruction de Gars par les Turcs eut lieu en l'année 1050 — Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 950.

d'Ardjêsch et de Pergri, il vint camper autour de la ville de Manazguerd, dans le district d'Abahounik', et s'empara de toute la campagne environnante à une grande distance. Il lança des détachements envahisseurs dans trois directions : au nord, jusqu'aux forteresses des Aph'khaz, à la montagne de Barkhar [1] et au pied du Caucase; à l'ouest, jusqu'à la forêt de Djaneth [2]; au sud, jusqu'au mont Sim [3]. Ses soldats occupèrent ainsi tout le territoire, comme des moissonneurs qui recueillent les gerbes dans le champ.

Quelle plume pourrait retracer, quelle intelligence pourrait calculer les désastres qui, à cette époque, fondirent avec eux sur l'Arménie! Partout, sur la surface du pays, on ne voyait que cadavres, dans les villages comme dans les lieux inhabités, sur les routes et dans les endroits écartés, dans les cavernes et sur les rochers, dans l'épaisseur des bois comme sur le sommet des montagnes. Livrant au feu tous les lieux habités, ils détruisaient les maisons et les églises, et la flamme de l'incendie s'élevait plus haut que celle de la fournaise de Babylone. Par ces procédés ils ruinèrent nos provinces, non pas une fois seulement, mais trois fois de suite qu'ils revinrent l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus un habitant dans toute la contrée et qu'on n'entendît plus un cri de bête.

A ce spectacle, le pays entier prit le deuil et resta consterné du massacre de ses habitants. La joie disparut de la surface de la contrée; ce n'était plus partout que plaintes et gémissements; partout des lamentations et des sanglots mêlés

[1] Le mont Barkhar, le *Paryadres* des anciens, s'étend du nord-ouest de la province de Daïk' jusqu'à la petite Arménie, sur les confins de la Colchide.

[2] Le Djaneth formait, suivant le témoignage de Moïse de Khorĕn, une portion du district de Khagh'dik' (Cf. *Géographie* de Moïse de Khorĕn, dans ses Œuvres complètes, Venise, un vol. in-8°, 1843, p. 605), et correspondait probablement au pays montagneux appelé aujourd'hui par les Turcs *Djanig*.

[3] Les monts Sim s'étendent depuis le lac de Van jusqu'au Tigre dans la province d'Agh'tzĕnik', et séparent l'Arménie des plaines de la Mésopotamie. Ils sont appelés encore Saçoun ou Sanaçoun par les historiens arméniens. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 54; Indjidj, *Arm. anc.*, p. 70.

de larmes; nulle part ne résonnent les chants des prêtres, nulle part ne retentissent les louanges de Dieu; on ne lit plus les livres saints pour exhorter ou consoler l'auditoire, parce que les lecteurs ont été exterminés sous le tranchant du glaive au milieu des places publiques, les livres jetés au feu et réduits en cendres; on n'entend plus les concerts des noces, ni les joyeuses annonces de naissances nouvelles; les vieillards ne s'asseyent plus sur leurs siéges dans la place publique, et les enfants ne viennent plus devant eux; les troupeaux ne se rassemblent plus dans les pâturages, les agneaux ne bondissent plus dans les prairies; le moissonneur n'a point les bras remplis par la gerbe et n'entend point les félicitations des passants; le blé n'est point entassé dans l'aire, et le vin ne coule point des pressoirs. On n'entend point les chants de réjouissance au temps de la vendange; les tonneaux ne se chargent point du jus des pots. Tout cela a disparu et n'a point laissé de traces. Quel Jérémie pleurera nos désastres en traînant ses lamentations sur les routes et les montagnes? quel Isaïe résistera à la voix de ceux qui le consolent pour se rassasier de gémissements?

Malheur à moi qui raconte ces choses! Semblable au jeune homme d'Hymen [1], je suis devenu un messager de mauvaises nouvelles, non pas seulement pour un village ou une ville, mais pour le monde entier, de générations en générations, jusqu'à la fin des siècles! Car il n'est point de temps, il n'est point d'histoire qui puisse faire oublier les nôtres, si ce n'est ce que les livres saints nous prédisent de l'Abominable du désert [2]. Que ferai-je donc? laisserai-je derrière moi les épouvantables

[1] Allusion au jeune soldat qui vint annoncer à Héli la défaite des Israélites par les Philistins, la mort de ses deux fils et la prise de l'arche du Seigneur. — Cf. Livre des Rois, I, chap. IV.

Au lieu de « jeune homme d'Hymen, » la Vulgate porte : « un homme de Benjamin. » La même différence s'observe entre celle-ci et le texte des Septante, sur lequel a été faite la traduction arménienne de la Bible.

[2] Allusion à l'Antechrist qui, suivant le témoignage de l'Écriture, doit venir du désert. — Cf. plus particulièrement *Apocalypse* de saint Jean, chap. XIII.

malheurs dont les chrétiens furent victimes, pour vous en épargner le récit? ou bien exciterai-je vos soupirs et vos gémissements à vous tous qui lirez le récit de cette déchirante histoire? Je sais ce que vous désirez. C'est pourquoi, mettant de côté ma paresse naturelle, je raconterai les calamités indescriptibles qui frappèrent les lieux les plus remarquables successivement.

Quand je me rappelle Khortzian et Hantzêth [1], et les événements dont ces districts furent le théâtre, mes yeux s'inondent de larmes, mon cœur oppressé étouffe, mes pensées s'égarent, ma main agitée et tremblante ne peut plus continuer la phrase ni la ligne commencées.

Un nombre incalculable d'habitants des districts mentionnés plus haut s'étaient réfugiés dans ceux-ci, parce qu'ils étaient mieux fortifiés. Les infidèles, survenant avec la rapidité de l'oiseau et la cruauté inhumaine de la bête féroce, bouillant de rage, comme des vengeurs, fouillèrent les cavernes et l'épaisseur des bois, et exterminèrent sans pitié tout ce qu'ils rencontrèrent. Au printemps, lorsque, sous l'influence de la chaleur atmosphérique, l'eau commence à couler, il se précipite du sein de la neige mille et mille ruisseaux qui submergent la plaine devant eux; ainsi des ruisseaux de sang, coulant des cadavres des morts, dans leur marche envahissante sur les pentes du sol, inondaient la terre.

Représente-toi ce qui se passa alors : la foule de moines et de prêtres réfugiés dans ces endroits, la multitude de vieillards et les troupes de jeunes gens dont une barbe naissante ornait les joues comme une gracieuse image, dont les cheveux bouclés brillant sur leur front, semblables à des roses aux vives couleurs, donnaient à leur visage le plus magnifique éclat, tombant tout à coup sous le glaive de l'ennemi, comme

[1] District de la Quatrième-Arménie, nommé aussi *Hantzith*, écrit *Antzith* par Lazare de Ph'arbe, p. 268, et Faustus de Byzance, III, chap. XII; l'*Antzitene* de Ptolémée qui nomme sa capitale *Anzeta*, la *Khantzit* de Constantin Porphyrogénète. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 93; Indjidj. *Arm. anc.*, p. 58.

des épis frappés par la grêle, et roulant sur la terre qu'ils couvrent de leurs corps. Figure-toi le nombre d'enfants arrachés des bras de leurs mères, lancés violemment contre le sol et les demandant avec des gémissements plaintifs; les parents meurtris de verges et brutalement séparés de leurs enfants. Quel cœur de pierre ne serait suffoqué par les larmes au récit de la multiplicité de tant de maux divers! Les vierges sont déshonorées, les jeunes épouses enlevées à leurs maris et traînées en esclavage. En un instant le pays où, comme dans une grande ville, fourmillait un peuple nombreux, fut transformé en un désert inhabité. De toute cette population une partie avait été exterminée, l'autre réduite en servitude. O Christ, qui permis alors toutes ces choses! quels malheurs nous avons essuyés! combien était amère la mort à laquelle nous avons été livrés!

Quant aux massacres qui furent commis dans les districts de Terdschan [1] et d'Éguégh'iats et sur le territoire qui les sépare, il n'est personne qui puisse les retracer par écrit. Juge de ce qu'ils durent être par ceux que nous venons de raconter. Ceux des Perses qui envahirent le Daïk' parvinrent, en subjuguant le pays, jusqu'au grand fleuve appelé Dzorokh [2], et, remontant son cours, opérèrent une descente dans le district de Khagh'dik', puis ils s'en retournèrent emmenant le butin et les prisonniers faits dans le pays. Arrivés devant la

[1] District de la Haute-Arménie, à l'ouest de Gar'in et à l'est d'Éguégh'iats, la *Derxene* de Ptolémée et la *Xerxene* de Strabon. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 24.

[2] Le *Dzorokh* ou *Djorokh* prend sa source dans les montagnes de Sber, se dirige vers le nord-est en suivant le district de Khagh'dik' et la Colchide, traverse les vallées presque inabordables de la province de Daïk', puis, tournant tout d'un coup vers le nord-ouest, va se jeter dans la mer Noire entre Gounieh et Batoum, grossi de cinq ou six rivières qu'il reçoit sur sa route. On trouve dans son voisinage des mines d'or et d'argent; son sable même est mélangé de paillettes du premier métal, surtout dans la Colchide. On le passe sur un grand nombre de ponts, la plupart en pierres. C'est l'*Acampsis* des Grecs, aujourd'hui le *Djouïroukh-sou* des Turcs. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 37; Indjidj, *Arm. mod.*, p. 29; le R. P. Alischan, *Topog. de la Gr. Arm.*, p. 14.

ville et forteresse de Papert [1], se présente à eux un corps de troupes romaines composé de Francs [2]; les deux armées, se heurtant à l'insu l'une de l'autre, se rangèrent en bataille. La miséricorde de Dieu aidant, la victoire demeura aux Romains, qui battirent les ennemis, tuèrent leur général avec nombre de soldats, mirent le reste en déroute, leur reprirent leur butin et leurs prisonniers, mais n'osèrent pas poursuivre les fuyards, de peur de rencontrer une armée trop considérable. Les prisonniers, délivrés des mains des Perses, s'en retournèrent chez eux en bénissant Dieu. Ceux qui se dirigèrent sur l'Arménie massacrèrent ou réduisirent en esclavage tout ce qu'ils trouvèrent sur leur route, puis ils partirent chargés de butin. Parvenus sur le territoire de Vanant, ils furent attaqués par les vaillants généraux de Kakig, fils d'Apas [3], qui leur firent essuyer beaucoup de mal. Les infidèles, arrivés sur eux, les cernèrent de tous côtés. La longueur du combat et les fatigues d'un effroyable carnage ayant épuisé leurs forces et celles de leurs chevaux, ils ne purent rompre le rempart opposé par l'ennemi, ni s'échapper, et les Perses, l'épée à la main, leur tuèrent trente de leurs plus nobles soldats.

L'un d'eux, nommé Thathoul, homme fort et belliqueux,

[1] Place très-ancienne du district de Khagh'dik', près des sources du Djorokh qui traverse la ville. Elle était, au Ier siècle de l'ère chrétienne, la résidence des princes de la famille des Bagratides. Elle est nommée *Baïbèrdon* par Procope et *Païperte* par Cedrenus ; aujourd'hui *Baïbourt*, dans le pachalik d'Erzeroum, à deux journées de marche de cette ville. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 70 ; Indidj, *Arm. mod.*, p. 95.

[2] Il y avait, à cette époque, un grand nombre de Franks des diverses contrées de l'Europe, et principalement des Normands, qui servaient dans les armées de l'empire en qualité d'auxiliaires.

[3] Apas, père de Kakig, était fils de Mouschegh', premier souverain du royaume de Vanant. La dynastie des rois bagratides de Gars ne compte que trois rois : fondée en 962, ainsi que nous l'avons vu plus haut, elle s'éteignit en 1064, après avoir duré un siècle, par la cession que Kakig, son dernier roi, celui-là même dont il est question en ce moment, fit de ses États à Constantin Ducas, dont il reçut en échange Dzamentav, Larissa, Amasia, Comana, avec une centaine de villages.

étant tombé entre les mains des ennemis, fut conduit en présence du sultan. Comme il avait blessé grièvement le fils d'Arsouran, émir des Perses, le sultan, en le voyant, lui dit : « Si ce jeune homme guérit, je te donnerai la liberté ; mais s'il meurt, je t'immolerai à lui. » (Il succomba quelques jours après.) Il répondit : « Si la blessure est de moi, il ne vivra pas ; si elle est d'un autre, je l'ignore. » Le sultan, en apprenant qu'il avait cessé de vivre, ordonna de mettre à mort Thathoul, et, lui ayant fait couper le bras droit, il l'envoya à Arsouran, pour le consoler, avec ces mots : « Ton fils n'a pas été tué par le bras d'un lâche. »

Mais pourquoi raconter ainsi, l'une après l'autre, les écrasantes tribulations qu'endurèrent les chrétiens? Quand la mer est battue par des vents violents, un tumulte effroyable tourmente les flots, des monceaux d'écume s'élèvent de toutes parts et s'agitent. La même chose arriva chez nous. Le pays fut tout à coup bouleversé ; il ne resta plus un seul lieu de refuge, car la grandeur des maux soufferts avait effacé tout espoir d'existence du cœur de l'homme. Le Sauveur l'avait annoncé longtemps auparavant, lorsque, comparant aux bruits confus de la mer de monstrueuses calamités, il disait que nombre d'hommes, défaillant à leur vue, ne pourraient retenir leurs âmes en eux par suite de leur frayeur et de l'attente des choses à venir.

Toi, laissant là toutes ces choses, admire la folie du sultan et l'immense sagesse de Dieu : la folie du sultan, qui se vantait d'être tout-puissant et l'égal de Dieu même ; la sagesse de Dieu, qui se joua de lui par le moyen d'une ville et le renvoya dans son pays couvert de honte. Suis donc attentivement ce que je vais dire. La première fois que, suivi d'une armée innombrable, il vint investir Manazguerd, la ville était dépourvue d'hommes et d'animaux, et, si alors le sultan eût conservé dix jours seulement ses positions, il s'en serait emparé. Mais Dieu, qui n'est pas toujours irrité et dont la haine n'est pas éternelle ; Dieu, qui ne nous châtie pas suivant la grandeur de nos fautes, etc., fit naître en son cœur une idée

insensée. Au bout de trois jours, il partit avec toute son armée et descendit dans le Dĕvaradzo'-Daph' [1]. De là, gagnant la vaste plaine de Pacen, il se présenta devant la forteresse inexpugnable d'Onig, où il aperçut rassemblé tout ce qu'il y avait d'hommes et d'animaux dans la contrée, mais n'osa pas l'attaquer, car, rien qu'à la voir, il comprit qu'elle était imprenable, et, passant outre, il parvint aux confins de Pacen, près d'un petit village nommé Tou. Ayant gravi incognito, en compagnie de quelques hommes seulement, une éminence escarpée qui commande Garïn, cette ville s'offrit à lui pourvue de tous les moyens de défense ; après l'avoir longuement examinée, il retourna sur ses pas. Cependant les habitants de Manazguerd, ne se défiant de rien, sortirent de leur ville et réunirent des approvisionnements considérables pour les hommes et les animaux, car on était alors au temps de la moisson. Pendant que le sultan revenait de ses excursions deçà delà, ils s'étaient relâchés de leur vigilance. Or, voilà que celui-ci arriva bouillant de colère et mit le siége devant la ville. Le prince chargé du gouvernement de Manazguerd, qui était un homme pieux, appela à son aide l'intercession toute-puissante de Dieu par le jeûne et la prière. Ainsi armé de toutes pièces, il puisa dans sa foi un courage et une force intrépides. Il disait à Dieu, comme le Psalmiste : « Je ne craindrai point le méchant parce que toi, Seigneur, tu es avec moi ; je ne redouterai point les milliers de soldats qui m'environnent, » et la suite. Puis, s'adressant aux habitants et à la garnison, il les animait en ces termes : « Prenez courage, mes compagnons et mes frères, prenez courage et ne craignez pas ; ceci est une œuvre facile à Dieu. Ils viennent à nous avec des chars et des chevaux ; mais nous, invoquons le Seigneur, mettons toujours notre gloire en notre Dieu et confessons son saint nom, afin qu'il donne à son peuple la vigueur et la fermeté, lui qui est béni éternellement. » Il exhortait les prêtres à la prière et au chant des psaumes ; ceux-ci passaient le jour et

[1] District de la province de Douroupéran, limitrophe de celui de Pacen.

la nuit à prier Dieu en de perpétuelles invocations; la croix et la crécelle à la main[1], sur les remparts, ils suppliaient à haute voix le Seigneur de les secourir dans ce danger. Fatigué de tout ce bruit, le tyran demanda ce que signifiaient ces cris ininterrompus, et apprit des savants que c'étaient des invocations des assiégés à Dieu.

Pendant un mois entier qu'il tint Manazguerd assiégée, il donna chaque jour deux assauts à la ville : le premier au lever du jour, le second vers le soir. Mais toi, admire ici la sagesse de Dieu, vois comment il sait de principes contraires tirer un résultat opposé. Donc, tandis que la ville était ainsi plongée dans l'incertitude et exposée au péril, il inspira une bonne pensée au cœur d'un prince perse qui était très-avant parmi les familiers du sultan. Tous les projets que formait celui-ci, il les révélait aux habitants, soit de vive voix, soit par écrit. Souvent, il attachait la lettre écrite par lui à la pointe d'une flèche, et, s'approchant des remparts comme pour combattre, il lançait la flèche dans la ville. De cette façon, il communiquait à la garnison tous les plans du siége. « Demain, écrivait-il, l'attaque sera faite dans tel ordre et de telle manière; sur tel point on veut, pendant la nuit, percer le mur intérieurement pour pénétrer dans la ville; quant à vous, restez courageux et fermes, surveillez les lieux et tenez-vous sur vos gardes. »

. . . .

Quelque part que les Perses dirigeassent leurs attaques, soit de nuit, soit de jour, les assiégés étaient là armés et prêts à les recevoir. Alors, les Perses dressèrent des machines à l'aide desquelles ils combattirent. Parmi les nôtres était un prêtre fort avancé en âge, et très-habile dans les arts méca-

[1] Le *Jamahar* ou crécelle est un instrument en bois que l'on agite ou que l'on frappe avec un maillet pour appeler les fidèles à la prière. Sa forme varie beaucoup en Orient. Dans la Cilicie, il ressemble à un cadre à lames de bois que l'on suspend par une corde à la porte des églises. A Constantinople, on se sert d'une barre de fer qu'un homme fait résonner en la frappant contre terre et en criant : *Jam hramaïétsék'*.

niques. Il construisit aussi une baliste. Or, quand les ennemis, posant une pierre dans la fronde de leur machine, la lançaient contre la ville, le prêtre en lançait une autre droit en face de la leur, afin que la sienne, rencontrant celle des infidèles, la renvoyât sur eux. Sept fois les Perses renouvelèrent leurs tentatives, mais sans succès, parce que la pierre lancée par le prêtre avait plus de force que la leur.

Ils construisirent donc un engin de guerre d'un autre genre qu'ils appelaient catapulte, machine terrible que quatre cents hommes, disait-on, faisaient manœuvrer. Ils la tendaient à l'aide de grosses cordes, et plaçaient dans les frondes des pierres du poids de 60 livres qu'ils lançaient contre la ville; en avant ils élevèrent un rempart de balles de coton et d'autres matières analogues, en grande quantité, pour empêcher que la pierre du prêtre atteignît leur machine. Après avoir ainsi pris toutes leurs dispositions, ils lancèrent une pierre qui, frappant le mur avec violence, y ouvrit une brèche profonde. Les assiégés, saisis, à cette vue, d'un frémissement de terreur, supplièrent Dieu avec de grands cris et des gémissements de venir à leur secours, tandis que du côté des infidèles se manifestait une vive allégresse. Le matin du deuxième jour, Ordilmêz[1], général de l'armée perse, se présenta avec ses troupes devant les murs et engagea la lutte contre les nôtres; car c'était un guerrier plein de bravoure. S'étant approché de la brèche avec l'intention de pénétrer de force dans la ville, tout à coup il roula sur lui-même et tomba mort. Aussitôt, ceux qui étaient sur le rempart, jetant un crampon de fer, l'accrochèrent, et, le retirant à eux, l'amenèrent en dedans du mur. Les Perses, à cette vue, rentrèrent dans leur camp le cœur rempli de tristesse, mais dans la ville éclatait une joie immense.

Sur ces entrefaites, un soldat de l'armée romaine prépara

[1] Le général turc nommé par Lasdiverdtsi Ordilmêz ou Ortelmits, suivant la variante donnée au bas de la page 69 du texte, est le même que celui appelé *Koutloumoûs* par Cedrenus et *Kĕthĕlmousch* par Matthieu d'Édesse.

du feu à l'aide de naphte et de soufre [1], et l'ayant renfermé dans un vase en verre, partit sur un cheval de noble race. Homme au cœur mâle et intrépide, n'ayant pour défendre ses épaules qu'un simple bouclier, il franchit la porte de la ville et pénètre dans le camp ennemi en se disant *Mandadôr*, c'est-à-dire porteur de dépêches, pousse jusqu'à la catapulte et en fait le tour; puis, tirant tout à coup le vase de verre, il le verse sur la machine. Au même instant, le feu s'allume et une flamme violette s'élance au dehors, tandis que le soldat revenait à toute vitesse. A ce spectacle, les infidèles, surpris d'étonnement, montent à cheval et le poursuivent; mais ils ne purent l'atteindre : il rentra dans la place sans avoir reçu la plus légère blessure, grâce à la protection divine. En apprenant ce qui venait de se passer, le sultan, transporté d'une violente colère, donna l'ordre de passer les gardes au fil de l'épée.

Basile [2], gouverneur de la ville, recommanda à la populace de monter sur les murs, et, par des invectives prolongées, d'outrager et d'injurier le sultan, qui, deux jours après, leva son camp et partit, abandonnant le siége de Manazguerd. Sur sa route il rencontra une ville appelée Ardzguê, située au milieu du lac de Pĕznounik' [3], près de laquelle s'élevait une for-

[1] Le soufre est assez abondant en Arménie, principalement dans les gorges du Macis, et, suivant le témoignage de Moïse de Khorĕn, il existe des sources de naphte dans les provinces d'Agh'tzĕnik' et de Douroupéran. — Cf. Moïse de Khorĕn, *Géographie*, p. 607-608 de ses Œuvres complètes.

[2] Basile, fils d'Aboucab, l'*Apocapès* des Byzantins, ancien garde de la tente de David le Curopalate, était du nombre de ces princes de Géorgie qui, séduits par les promesses fallacieuses du lieutenant de Constantin IX, avaient échangé leurs principautés contre les dignités de la cour de Constantinople. — Cf. ch. v.

[3] Ce lac est plus connu sous le nom de *lac de Van* par lequel les Arméniens l'appellent habituellement de celui de l'antique ville de Van située sur sa rive orientale. C'est le plus grand des lacs d'Arménie. Son nom de Pĕznounik' lui vient de Paz, fils de Manavaz, à qui les bords avaient été donnés en partage. On le désigne encore par la dénomination de *mer d'Agh'thamar*, du nom de l'une des quatre îles qui s'élèvent à sa surface; de *mer salée*, de la saveur de ses eaux; *lac de Reschdounik'*, du nom d'un district situé au midi; *lac de Dosb*, de celui d'un autre district à l'est, et *lac de Vasbouragan*, du nom de la

teresse inexpugnable[3]. Les habitants de la ville, qui s'étaient réfugiés sur le lac ou dans le fort, se croyaient en sûreté. Mais la bête sanguinaire, ayant découvert un endroit peu profond, soit par escorte de quelqu'un, soit par habileté des siens, ses soldats pénétrèrent dans la ville; l'épée à la main, ils massacrèrent une partie des habitants, après quoi ils partirent, emmenant leur butin et leurs captifs. Cet exploit fut agréable au sultan; cependant, il s'en retourna le cœur plein d'un poignant dépit de n'avoir pu exécuter les plans qu'il avait projetés [1].

CHAPITRE XVII.

Fin du règne de Monomaque.

Le bienheureux et divin Salomon écrit qu'un roi juste élève son empire, mais que le roi impie le ruine. Nous avons vu de nos yeux Monomaque confirmer cette vérité. Les rois, ordinairement, s'appliquent de tous leurs efforts à procurer à leur pays la paix et la prospérité, comme Dieu, dont la Providence pourvoit aux besoins de toutes ses créatures. Ce n'était pas là ce que faisait Monomaque. Uniquement occupé de manger et de boire, il n'augmentait que les excréments. Au lieu de

province qui l'environne de trois côtés. Il paraît être le même que le lac *Arsene*, *Arsissa* et *Thospitis* des Grecs. (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 54-56; Indjidj, *Antiq. de l'Arm.*, t. I, p. 159). Les Arabes le nomment *lac d'Ardjysch* (*Géog. d'Aboulféda*, trad. franç., t. II, 1re partie, p. 52). Selon le même géographe, *loco laud.;* il est très-profond au milieu, et sa circonférence est de plus de quatre journées. Suivant le P. Alischan, sa longueur est de 80 milles, sa largeur de plus de 40, et il occupe, dans la partie méridionale de l'Arménie, une surface de 1,200 milles. (*Topog. de la Gr. Arm.*, p. 87.)

[3] Aujourd'hui Ardzguê n'est plus qu'un village sur le bord du lac dont les envahissements ont fait disparaître une grande partie de la ville antique avec sa forteresse. — Cf. le R. P. Alischan, *Topog. de la Gr. Arm.*, p. 49.

[1] On peut comparer avec le récit de notre auteur celui non moins intéressant que Matthieu d'Édesse nous a laissé de ce même siége. — *Chronique*, trad. franç., chap. LXXVIII.

consacrer les sommes considérables provenant des impôts que lui payaient les diverses provinces de sa couronne à l'entretien et à l'augmentation de la cavalerie, pour conserver la tranquillité par toute l'étendue du pays et le protéger contre les attaques des ennemis, comme le bienheureux Basile, qui, pendant un règne de cinquante ans, ne laissa pas un étranger mettre le pied sur un seul point de son territoire, lui, au contraire, les dissipait en prodigalités pour des femmes de mauvaises mœurs, insoucieux de la ruine de l'empire[1]; car il était tellement débauché et libertin que, non content des prostituées de Constantinople, il en faisait venir encore des provinces éloignées et passait avec elles toutes ses journées. La conséquence de cela fut que les ennemis, s'élançant comme des loups affamés, qui, trouvant le troupeau privé de gardien, l'égorgent sans pitié, il y eut sous son règne, tant dans l'Orient que dans l'Occident, une destruction générale des chrétiens, destruction dont nous avons retracé précédemment quelques épisodes. Après une vie passée dans les débordements dont nous venons de parler, Monomaque mourut. Il avait régné treize ans, sans laisser aucun bon souvenir[2].

A sa mort, Théodora, fille de l'empereur Constantin, s'empara du trône comme d'un patrimoine propre contre la possession duquel personne ne pouvait trouver matière à opposition. Le sultan des Dadjigs[3] lui envoya un ambassadeur

[1] Parmi les femmes qui formaient la société habituelle et de prédilection de Monomaque, les historiens byzantins citent une jeune veuve du nom de Sclérène, fille de Romain Sclérus, et petite fille de Bardas Sclérus, et, un peu plus tard, une jeune fille nommée Alana. Monomaque entretenait publiquement avec ces femmes un commerce criminel et dépensa pour elles des sommes immenses.

[2] Constantin Monomaque mourut le 1er septembre après un règne de treize ans et sept mois, selon Georges Codinus; le 30 novembre 1054, suivant Lebeau. M. de Muralt recule sa mort jusqu'au 11 janvier 1055.

Théodora monta sur le trône impérial le lendemain 12 janvier. — Cf. Cedrenus, t. II, p. 619.

[3] Nous avons vu, chap. VI, p. 43, note 1, que, sous la dénomination commune de *Dadjigs*, les anciens auteurs arméniens comprenaient tous les

avec une lettre contenant ce qui suit : « Rends-moi les villes et districts que tes ancêtres ont enlevés aux Dadjigs, ou paye-moi un tribut de mille tahégans par jour. » Pour l'apaiser, Théodora lui envoya des chevaux et des mulets blancs, des sommes considérables en argent avec des vêtements de pourpre. Celui-ci accueillit favorablement l'ambassadeur chargé de lui remettre ces présents, le retint auprès de sa personne et l'emmena avec lui dans la province de Babylone. Ceci se passait dans l'année 504 de notre ère (8 mars 1055 — 7 mars 1056).

Dans cette même année, une armée de Perses envoyée par le sultan, d'autres disent une armée d'Abou-'Iséwar, émir de Tĕvïn et de Kantzag[1] et gendre d'Aschod, roi d'Arménie, vint fondre sur le pays. A leur approche, les habitants, désertant leurs demeures, coururent se réfugier dans la ville d'Ani; mais tous ne réussirent pas à y entrer, car, comme il commençait à se faire tard, la porte avait été fermée. Or, les Perses, ayant marché toute la nuit, s'emparèrent de la porte, et, l'épée à la main, firent un massacre épouvantable de la multitude abandonnée sans défense; après quoi ils s'en retournèrent chez eux, avec des prisonniers et du butin.

A cette époque, le district de Darôn avait pour gouverneur Théodore, fils d'Aaron[2], que les Perses appelaient dans leur langue Avan, par la suppression d'une lettre. Un corps d'armée vint du Turkestan se placer sous son obéissance et,

peuples nomades. On ne sera donc pas étonné de voir Arisdaguès l'appliquer ici aux Turcs, après l'avoir appropriée auparavant aux Arabes.

[1] Ville principale de la province d'Artsakh, dommée *Guendjeh* par les Perses, *Gaza*, *Gazaca*, *Gazacon*, *Kantzacon* et *Kantzakion* par les Grecs. On l'appelle quelquefois *Kantzag des Agh'ouans*, pour la distinguer de *Kantzag de l'Aderbadagan* ou *Tauris*. Cette ville fut possédée par la famille des Beni-Scheddad dont était Abou-'Iséwar, jusqu'en 1088, époque où elle fut prise par Bouzân, général du sultan de Perse Melik-Schah. (Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. III, p. 13; *Hist. de la Géorgie*, trad. franç., p. 344). Elle appartient aujourd'hui aux Russes, qui ont changé son nom arménien en celui d'*Elisavethpol*. — Cf. le R. P. Alischan, *Topog. de la Gr. Arm.*, p. 83.

[2] Aaron Vestès, ce même gouverneur du Vasbouragan dont il a été parlé plus haut.

pour preuve de sa sincérité, il envahit le district de Khĕlath [1] et y fit un butin considérable qu'il ramena à Darôn. Mais des troupes, s'étant réunies de la Perse et du Turkestan, envoyèrent à Théodore un député pour lui dire ceci : « Livrenous les rebelles, sinon nous ravagerons ton territoire et emmènerons les habitants en esclavage. » Théodore ayant refusé, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre et se mesurèrent deux et trois fois de suite. Malgré les exploits nombreux qu'il exécuta, le prince, atteint d'une blessure grave, mourut au bout de quelques jours. Sa mort était digne des plus grands regrets. Jeune et doué de formes gracieuses, comme le prophète David, distingué entre plusieurs par la supériorité de son courage, il fut enlevé par une mort prématurée.

A l'entrée de l'hiver, dans les jours de la fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, les infidèles, profitant de l'obscurité de la nuit, pénétrèrent dans un petit village du district de Hark' appelé Mangan-kom (Étable de l'enfant). Ayant surpris les habitants au milieu de l'office nocturne, l'épée à la main, ils en exterminèrent un très-grand nombre. Ils renouvelèrent les mêmes scènes dans les villages et hameaux environnants; puis, traînant à leur suite butin et prisonniers, ils se dirigèrent sur le petit village d'Aradzani [2] pour y traverser le fleuve. S'étant aventurés sur la glace avec leurs dépouilles et leurs captifs, celle-ci se rompant soudain, tout ce qui se trouvait dessus fut enseveli sous les eaux.

O amère et lamentable histoire!......... Le monde vit en paix, et nous, nous avons été faits prisonniers et emmenés

[1] Ville considérable du district de Pĕznounik', province de Douroupéran, sur le lac de Van, au nord-ouest. Khĕlath est aussi le nom sous lequel les Arabes la désignent. (Cf. *Géogr. d'Albouféda*, trad. franç., t. II, 1re partie, p. 52). Séduit par son importance, Lasdiverdtsi en a fait le nom du district même. A l'époque où nous place notre auteur, Khĕlath appartenait à la puissante famille des Merwanides. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 103; — Indjidj, *Arm. anc.*, p. 121-122.

[2] Village situé sur l'Euphrate méridional, appelé par les Arméniens *Aradzani* de qui il tire son nom, *Arsamas* par Pline et aujourd'hui *Mourad-tchaï*.

en esclavage; nous avons été égorgés par le tranchant du glaive, nos maisons ont été réduites en cendres, et nos biens sont devenus la proie de mains étrangères.

Il y avait en Arménie quatre royaumes avec autant de capitales [1], non compris le gouvernement du curopalate [2] et les possessions des Romains [3]. Le patriarcat était magnifique et envié de toutes les nations. Les docteurs enseignaient la vérité, ayant, comme les vartabeds leurs prédécesseurs, sondé la science jusque dans ses profondeurs. Devant leur enseignement, les hordes hérétiques, confuses et rentrant sous terre, ne pouvaient se glisser dans le bercail où reposait le troupeau fidèle, parce que le gardien qui veillait à la porte, qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent, ne les laissait point approcher. Nos églises, comme des épouses nouvelles, étalaient leurs atours pour plaire à l'époux immortel. Les enfants récemment nés du sein sans tache de notre mère Sara, réunis en troupe comme les petits de la colombe, chantaient à pleine voix les cantiques des anges.

Mais viens, maintenant, et vois quelle déplorable et irrémédiable transformation nous avons subie! On ne sait plus où étaient les capitales des rois. Les armées sans nombre, qui s'entassaient devant eux comme des nuages, et dont les costumes variés brillaient comme des fleurs printanières, ont disparu sans laisser de traces. Le splendide et magnifique

[1] Le royaume de Schirag dont la dernière capitale fut Ani; le royaume de Vanant avec Gars pour capitale, le royaume de l'Agh'ouanie arménienne dont les souverains résidaient à Loré, ville du district de Daschir, dans la province de Koukark', et le royaume de Vasbouragan dont la capitale était Van.

[2] L'auteur veut parler sans doute du curopalatat de Daïk', que David, son titulaire, illustra par tant de gloire et de conquêtes, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 1er.

[3] Les possessions des Grecs en Arménie, à l'époque où nous place Lasdiverdtsi, ne comprenaient que la partie occidentale de ce pays; elles étaient limitées, au nord et à l'est, par les petits royaumes dont nous venons de parler, et, du côté de la Mésopotamie, par les principautés arabes ou kurdes de Bagh'dad, de Diarbekr et autres.

siége patriarcal que le bienheureux homme de Dieu, le grand Grégoire, descendu dans la profondeur de la fosse, éprouva par quinze années de sueurs et de travaux et posa sur le siége apostolique[1], est devenu désert et vide, dépouillé d'ornements, couvert de poussière et de toiles d'araignée, et son possesseur a été emmené dans une terre étrangère comme un prisonnier ou un esclave. La voix et les prédications des docteurs ne se font plus entendre. Les hérétiques qui, autrefois, couraient par bandes de tous côtés se cacher dans les trous, comme des rats, repoussés par leur enseignement théologique et l'orthodoxie de leur foi, aujourd'hui, comme des lions, s'élancent vaillamment et sans crainte de leurs repaires, la bouche béante, pour dévorer les âmes candides. Que dirai-je de l'Église qui, autrefois resplendissante de beauté et heureuse de sa nombreuse progéniture, excitait l'admiration même du prophète, aujourd'hui souillée et avilie, dépouillée de ses charmes, comme la veuve sans enfants qui, privée de ses parures, déshonorée, et les vêtements en lambeaux, est abandonnée sans que personne la console? Telle est maintenant l'Église. Les flambeaux sont éteints, les lampes consumées; les doux parfums de l'encens ne s'exhalent plus des encensoirs, et l'autel du Seigneur est enseveli sous la poussière et la cendre. Les enfants nés de son sein, qui, autour de ses parvis, les tablettes à la main, chantaient les cantiques de David, se pressent aujourd'hui aux portes de ces repaires de Satan que l'on appelle mosquées, et dan-

[1] L'Évangile fut prêché en Arménie, dès le commencement de l'ère chrétienne, par les apôtres Barthélemy et Thaddée. Barthélemy évangélisa le pays de Kogh'thĕn et toute la portion orientale de l'Arménie. Thaddée, envoyé à Édesse par saint Thomas, convertit toute la Mésopotamie syrienne avec Abgare, son roi. Avant de partir pour prêcher la foi dans le nord, il laissa à Édesse, pour le remplacer, un ouvrier en soie, nommé Addée, à qui il donna la consécration épiscopale. — Cf. Moïse de Khorĕn, II, chap. XXXIII; *Petite Bibliothèque arménienne* (t. VIII, *Martyre de saint Thaddée*, p. 60; t. XIX, *Martyre de saint Barthélemy*, p. 24).

C'est sur ce siége d'origine apostolique que saint Grégoire posa, trois siècles plus tard, le siége patriarcal d'Arménie.

sent de joie en écoutant la doctrine de Mahomet. Bien plus, les femmes chastes et pudiques, qui ne consentaient à contracter un mariage légitime qu'après de longues instances de leurs prétendants, sont habituées, maintenant, aux monstrueuses débauches du concubinage.

CHAPITRE XVIII.

Règne de Théodora, nom qui signifie « donnée par Dieu. »

A la mort de Monomaque, la lionne, rugissant dans son repaire avec la fureur et la force du lion, comme celle qu'autrefois Daniel vit en songe, mande auprès d'elle les personnages les plus marquants de la ville avec les principaux gouverneurs, et leur dit : « S'il est parmi vous quelqu'un qui ait assez de courage pour aller en Orient, avec une armée, mettre fin aux incursions des Perses et rétablir la tranquillité dans le pays, celui-là, à son retour, sera empereur. Par la justice de Dieu, cet homme sera digne de régner. Mais si vous refusez, je suis assez forte pour maintenir le trône et moi. » Après avoir entendu ces paroles, les gouverneurs s'en retournèrent, sans répondre, chacun dans son palais.

Le sultan, dont l'impératrice avait assouvi la faim bestiale par l'abondance des présents, ne pensa plus à recommencer ses attaques contre nous. Il s'en alla donc guerroyer contre Babylone et les pays environnants, car c'était un homme passionné pour les combats. Mais les peuples voisins qui habitaient sur nos frontières, enflammés d'une rage furibonde, ne cessèrent, pendant l'été et l'hiver, de ravager l'Arménie. Ils expédiaient de tous côtés des espions à la découverte, et, partout où ils apprenaient qu'il existât des lieux habités, ils allaient, pendant la nuit, les surprendre à l'improviste, mutilant affreusement et massacrant sans pitié les habitants en aussi grand nombre qu'ils pouvaient. Libres de toute crainte, ils restaient plusieurs jours dans chaque lieu à fouiller les maisons, enlevant tout ce qu'ils trouvaient; puis, après avoir

détruit le village de fond en comble, ils rentraient sur leur territoire, traînant après eux leur butin et leurs prisonniers.

Presque à la base de la montagne de Dziranis, dans le district de Pacen, était une petite ville nommée Ogomi, habitée par une population nombreuse et riche. Les infidèles se dirigèrent de ce côté pour la surprendre, dans la nuit de la grande solennité de l'Épiphanie; mais, comme le sol était couvert d'une couche extrêmement rigoureuse de glace, les mains et les pieds de ces bêtes à face humaine étaient engourdis par le froid. Aux approches de la ville, ils rencontrèrent un monceau de fourrage entassé là pour la nourriture des bêtes de somme. Ils y mirent le feu, et la flamme de l'incendie éclaira la plaine entière comme en plein midi. Rangés auprès, les infidèles s'y réchauffèrent, eux et leurs chevaux; puis, tendant leurs arcs et mettant leurs armes à nu, ils s'élancèrent sur la ville avec la même ardeur qu'en été, et, le sabre à la main, firent un immense carnage dans lequel périrent environ trente mille personnes. Pas un habitant n'échappa, à l'exception de ceux qui se trouvaient quelque part en voyage sur les routes. Ils restèrent trois jours à Ogomi, chargèrent leurs bœufs, leurs ânes et leurs chevaux de blé, d'abondantes provisions de grain, de richesses considérables, avec quelques objets utiles dont ils s'emparèrent, et rentrèrent sur leur territoire. Mais qui pourrait retracer par écrit les calamités de toute sorte qu'ils causèrent en cet endroit? Cette incursion changea le pays en un vaste désert, et il ne resta plus d'êtres vivants que çà et là dans les forteresses.

Après deux ans de règne, l'impératrice, arrivée à une profonde vieillesse, fut atteinte d'une maladie dont elle mourut [1]. Avant sa mort, les grands de la cour se présentèrent à elle et lui dirent : « Pendant que tu es encore en vie, désigne un em-

[1] Théodora mourut vers la fin d'août 1056, après avoir régné un an et sept mois environ. Michel Stratiotique, qu'elle avait associé à l'empire trois jours auparavant, lui succéda le même jour. — Cf. Georg. Codinus, *De antiq. constantinop.*, p. 157.

pereur, afin qu'il n'y ait pas de troubles dans la ville. » L'impératrice y consentit; elle ordonna d'amener un des grands officiers, nommé Michel, qui remplissait ces fonctions au palais de père en fils [1]. C'était un homme approchant de la vieillesse et très-riche. Théodora le proclama empereur, du consentement de la ville; puis, trois jours après, elle s'en alla par la voie que suit tout être vivant, par où les monarques passent comme les pauvres, suivant l'expression de David. Les gouverneurs de provinces, grands et petits, en apprenant que Michel était sur le trône, se rendirent à Constantinople pour lui prêter obéissance. Il aurait dû, par des paroles douce-reuses et de riches présents, les satisfaire et les amener à le servir fidèlement; mais Michel, homme dur et possédé du même défaut que Roboam, en mit en prison quelques-uns, comme indignes de leur titre; puis, s'adressant aux plus considérables, il leur dit : « Allez combattre les Perses et ne laissez pas ravager l'empire, sinon je leur donnerai votre solde en tribut et conserverai la paix. » Les gouverneurs n'acceptèrent point et quittèrent le palais sans répondre. D'un commun accord, ils se liguèrent par traité, traversèrent le détroit et rassemblèrent une armée innombrable, à la tête de laquelle ils placèrent Comnène (Gomianos), qui monta sur le trône bientôt après, et Catacalôn (Goménas), levèrent l'étendard de la révolte contre l'empereur, et firent le serment de ne pas reconnaître son autorité. Ceci se passait dans l'année 506 de notre ère (7 mars 1057 — 6 mars 1058), indiction grecque X [2].

[1] Nous avons vainement cherché dans les auteurs byzantins quelles étaient les fonctions héréditaires remplies par Michel, qui le plaçaient au rang des grands officiers de la cour de Constantinople. Par contre, un historien étranger, Michel le Syrien, prétend qu'il était fabricant de cuillers et qu'il vivait de la vente des produits de son art. — Cf. Michel le Syrien, manuscrit arménien de la Bibliothèque impériale, n° 90, ancien fonds, folio 135, *recto*.

[2] Des trois formes d'indictions en usage chez les Grecs, les Arméniens n'ont adopté que celle qui s'ouvre avec le 1er septembre. Thomas Ardzrouni et Arisdaguès Lasdiverdtsi sont, parmi eux, les seuls écrivains qui s'en soient servis.

Année malheureuse, révolte funeste, qui fut cause de la ruine du pays et du massacre de ses habitants, et ramena l'Arménie à son état primitif de désolation, suivant cette parole de l'historien du genre humain : « La terre était déserte et stérile, parce qu'il n'y avait pas encore d'homme pour la cultiver. » A la fleur de l'âge, un joli visage charme les yeux et soulève l'admiration ; mais, quand la vie, qui en faisait l'ornement, lui a été enlevée par la mort, son éclat et sa beauté d'autrefois laissent la place à une difformité qui excite l'horreur de ceux qui le voient et ôte même la pitié, selon ces paroles : « J'ai été oublié, comme l'homme dont le cœur est mort. » Il en est de même d'un pays. Lorsqu'un peuple compacte se meut dans ses habitations, des laboureurs, en grand nombre, ensemencent les champs ; les blés, en poussant, parent la terre de leur gracieuse verdure et lancent leurs tiges vigoureuses ; puis, quand enfin les épis se montrent au sommet des tiges, une moisson épaisse couvre au loin la campagne comme d'un vaste nuage, se balance au souffle léger du zéphyr et ondule comme les flots de la mer. De même, les troupeaux, dans les verts pâturages des vallées herbeuses, bondissent et folâtrent autour des sources d'eaux vives, et la terre, comme une nourrice, est toute radieuse de leurs ébats, suivant ces paroles : « Les campagnes tressailleront d'allégresse avec tout ce qui vit à leur surface. »

Mais aujourd'hui nous voyons tout le contraire. Le pays est dévasté et vide d'habitants. Les villes sont détruites, les campagnes incultes, hérissées de chardons, et n'offrent plus à l'œil des passants que l'aspect d'une épouvantable désolation. Autrefois, des multitudes d'oiseaux, à la voix harmonieuse, aux mœurs amies de l'homme et qui vivaient en familiers au milieu de notre nation, faisaient retentir les airs de leurs suaves mélodies ; dès le matin, leurs mille chants divers, leurs gazouillements sonores éveillaient les laboureurs des lourdeurs prolongées du sommeil, comme un aiguillon, et les invitaient à se préparer à leurs travaux habituels. Aujourd'hui, les habitations en ruines sont désertes et dépeu-

plées, et il ne leur reste plus un endroit pour nicher. Où la cigogne ira-t-elle poser sa demeure? où les petits des oiseaux iront-ils se réfugier, suivant l'expression du Psalmiste? où l'hirondelle bâtira-t-elle le petit nid, objet de tant de sollicitude, pour y élever sans crainte sa couvée? Mais arrêtons-nous ici et reprenons le fil de notre lamentable et pénible histoire.

Lorsque la maison des Grecs se divisa en deux, la verge de fer fut brisée par le bâton de roseau, comme l'Assyrien appelait injurieusement le royaume d'Égypte, et la chaudière ardente que vit Jérémie, versant autrefois, du nord au sud, des gerbes de feu, répandit alors, du sud au nord, un effroyable incendie, dont les flammes dévorèrent les nations chrétiennes. Car, suivant la parole du Seigneur, tout royaume divisé ne peut subsister, mais tombe en ruine. C'est ce qui arriva. En effet, quand les Perses apprirent les luttes et les hostilités des Grecs entre eux, ils fondirent librement sur nous, et, par des incursions continuelles, consommèrent la ruine de notre pays.

Donc, au commencement de l'année dont nous avons rappelé, plus haut, le funèbre souvenir, les armées perses se jetèrent sur nos provinces avec la fureur carnassière d'une bande de loups qui, rencontrant un troupeau sans berger, non contents d'assouvir leur voracité, prennent plaisir à égorger le troupeau tout entier. Le butin ne suffisant pas à leur avidité, ils avaient une faim insatiable de notre carnage. Tout ce qui tombait sous leurs yeux ne pouvait échapper à leurs mains, estimant qu'exterminer (des chrétiens) était une grande et bonne œuvre.

La guerre civile s'étant allumée entre les Grecs, Ivanê, fils de Libarid, qui avait reçu en présent la possession du grand bourg d'Ërêz, dans le district de Haschdiank', avec les hameaux environnants, apprenant que l'empire était divisé en deux, se présenta devant la forteresse d'Ëgh'ants [1]

[1] Forteresse du district de Darôn appelée aussi *Ëgh'naud.*

(des Biches), dont il s'empara par ruse. Maître de cette place, il revient dans le district d'Agh'ori et arrive aux pieds des murs de la forteresse de Havadjitch. Les habitants allèrent au-devant de lui et le reçurent comme un ami. Le magistrat à qui était confiée la juridiction de l'Orient se trouvait, en ce moment, dans Havadjitch ; à peine Ivanê l'eut-il aperçu qu'il ordonna de l'arrêter sur-le-champ, et, après s'être fait remettre par lui des sommes considérables en argent, avec les chevaux, mulets et autres objets que celui-ci avait recueillis en Orient, il l'envoya en prison à Ëgh'noud. De là il se dirigea, à marches forcées, vers la ville fortifiée de Garïn, dont il essaya, pendant quelque temps, de s'emparer à l'aide d'un mensonge : « Je viens, dit-il, de la part de l'empereur ; la ville est à moi, ouvrez-moi les portes pour que j'entre. » N'ayant pas réussi à gagner les habitants par cet artifice, il assiégea Garïn, afin de la soumettre par la force. Mais le commandant informa sur-le-champ le gouverneur d'Ani, qui était en même temps revêtu de la dignité de magistros[1] ; aussitôt qu'il fut instruit de l'état des choses, celui-ci détacha un de ses généraux avec un corps d'armée contre l'envahisseur. Ivanê, apprenant ce qui se passait, ravagea le pays et rentra sur son territoire ; puis, il envoya demander aux Perses le secours de leurs armes ; ce fut pour nous la source d'épouvantables désastres.

A la nouvelle de cet appel, des bandes d'infidèles, se donnant rendez-vous, se trouvèrent bientôt réunies et arrivèrent, en peu de temps, auprès de lui. A la vue de cette multitude de soldats, Ivanê fut frappé de terreur. Les Perses, n'apercevant d'ennemis nulle part, car le prince pour qui ils étaient venus s'était, au bruit de leur approche, renfermé dans une grande forteresse, se présentent devant Ivanê, et lui disent : « Indique-nous quelque lieu que nous puissions piller et ne nous renvoie pas les mains vides. » Celui-ci, ne sachant

[1] Catacalôn le Brûlé, qui gouvernait alors pour l'empereur, en qualité de préfet d'Ani et de l'Ibérie.

comment se tirer de là, leur donna un des siens pour les escorter. Les bandes, marchant pendant la nuit par des lieux inhabités, arrivèrent dans le district de Khagh'dik', dont elles surprirent les habitants à l'improviste; suivant leurs habitudes sanguinaires, elles exterminèrent presque tout ce qu'elles rencontrèrent jusqu'à Khĕrthi, dans la forêt de Tjaneth ; puis, suivies d'une quantité immense de butin et de captifs, elles s'en retournèrent en triomphe. Étant allées trouver le guide, auteur de tous ces maux, elles lui offrirent de riches présents, en reconnaissance du succès de leur expédition, et rentrèrent dans leur pays. Mais, quand elles virent la contrée sans maîtres, ni défenseurs, les bandes sataniques se hâtèrent de revenir dans la même année, et, descendant dans le district de Mananagh'i, elles se divisèrent en deux corps. L'un, se dirigeant sur le district d'Éguégh'iats, tomba, pendant la nuit, sur la ville, qu'il trouva sans préparatifs ni précautions de sûreté. Raconter les tragiques et lamentables catastrophes dont cette ville fut le théâtre est au-dessus de mes forces. Le jour, en se levant, le matin, éclaira un spectacle lugubre et plein d'horreur, capable d'arracher des plaintes et des gémissements aux pierres et à toutes les créatures insensibles. Quel homme, en face d'une semblable scène, ne sentirait son cœur se briser, son corps frémir d'effroi, et sur ses yeux s'appesantir un voile d'épaisses ténèbres? Des monceaux de cadavres étaient entassés sur les places publiques, dans les maisons, sous les larges portiques, dans les ruelles et l'enceinte des vignes; presque tous les quartiers de la ville étaient teints du sang des morts. Parmi ceux qui étaient tombés, un bon nombre vivait encore : les uns sans voix et respirant péniblement, d'autres horriblement mutilés et couverts d'affreuses blessures. Les Perses leur arrachaient les entrailles et le foie, et, les introduisant violemment dans la bouche des autres, les forçaient de les manger encore tout palpitants. O permission de la volonté de Dieu ! Oh ! quel excès de maux nous endurons ! Voici treize ans déjà que d'épouvantables calamités ne cessent d'accabler les chré-

tiens, et la terrible colère du Seigneur n'est point apaisée. Sa main est encore levée, tenant la coupe pleine d'un vin pur pour nous enivrer d'une ivresse malfaisante, non pour pardonner et faire miséricorde, mais pour punir ceux qui le haïssent; il a enveloppé de soldats perses la ville avec les bourgades et les villages environnants, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un être vivant ailleurs que çà et là dans les forteresses. Les infidèles, fatigués de pillage, mirent le feu à la ville ; après quoi ils s'en retournèrent, traînant derrière eux leurs captifs avec le butin fait dans le district. Telle est ta lugubre histoire, ville infortunée ; non plus, comme autrefois, cité protectrice, mais gouffre de perdition pour tes habitants ! Et pourtant, nous n'avons retracé qu'une bien petite partie des maux que tu as soufferts.

De là les infidèles, pénétrant dans le district de Garïn, parvinrent auprès d'un village nommé Plour. Les habitants avaient entouré la colline sur laquelle il s'élevait d'une muraille dont les fondements étaient assis sur le sable suivant la parabole du Seigneur. C'est pourquoi, les infidèles se précipitant dessus comme un torrent écumeux, Plour ne put même un instant soutenir leur attaque; détruit, au premier choc, de fond en comble, le bruit de sa chute retentit par toute la terre et se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. Leurs murs, qu'ils regardaient comme une espérance de salut et un lieu de refuge, devinrent pour eux un abîme de perdition. Les habitants des campagnes et des monastères situés en deçà de l'Euphrate, et presque toute la population du bourg d'Ardzën étaient réunis en cet endroit. Les ennemis, arrivant sur eux, renversèrent les fortifications et pénétrèrent dans le village. A la vue des sabres étincelants, aux sifflements des cordes des arcs, les insurgés, effrayés et tremblants, semblèrent comme enchaînés. Et comme il n'y avait là ni gouverneur, ni chef pour ranimer, par la peur et les encouragements, leur force et leur énergie contre l'ennemi, et exhorter les braves à marcher en avant, selon la coutume des guerriers, tous ces hommes sans guides, à la seule apparition des infidèles, faiblirent, se

découragèrent, s'agitèrent en désordre, s'ébranlèrent et perdirent toute intelligence; alors ils commencèrent à se débander furtivement les uns des autres. Les uns, à l'entrée de la nuit, descendent des murailles et s'enfuient, d'autres se livrent spontanément à l'ennemi. Ceux qui étaient restés dans le village, abandonnant toute idée de lutte, creusèrent des trous dans la terre pour s'y cacher. Les infidèles, se précipitant sur leurs traces, les massacrèrent, non plus comme des ennemis en guerre, mais comme un troupeau de brebis dans l'étable; saisissant les uns, ils les amenaient devant eux et leur tranchaient la tête, leur infligeant ainsi une double mort, la vue, plus cruelle que le trépas, du glaive flamboyant au-dessus d'eux, et enfin la mort elle-même. Ils se ruaient sur les autres, l'épée nue à la main, et, se jetant sur eux comme des bêtes féroces, ils leur perçaient le cœur avec leur sabre; ceux-là mouraient sur-le-champ. Quant à ceux qui avaient trop d'embonpoint ou les flancs trop épais, ils les faisaient agenouiller, tendaient leurs mains à des piquets plantés en terre et les fixaient au sol; puis, dépouillant une main avec leurs ongles, ils tiraient la peau par devant et par derrière, d'un bras et d'une épaule à l'autre, la ramenaient jusqu'à l'extrémité de l'autre main, puis, la tirant brusquement, ils en faisaient des cordes d'arcs. Oh! que cette histoire est douloureuse!

Mais quelles oreilles pourraient supporter le récit des tourments monstrueux qu'endurèrent les prêtres et les moines? Les infidèles écorchaient la peau de dessus leur poitrine et la ramenaient avec celle du visage sur leur tête; puis, après les avoir ainsi cruellement torturés, ils les égorgeaient. Qui pourrait imaginer un supplice plus barbare et plus effroyable que celui-là? Les Actes mêmes des saints confesseurs n'offrent rien de semblable.

C'est par de telles atrocités qu'ils exterminèrent une grande partie des réfugiés de Plour; ils fouillaient partout, mutilaient et tuaient impitoyablement à coups de lance ceux qui s'étaient ensevelis tout vivants dans la terre. Les échos des mon-

tagnes retentissaient des cris de douleur des blessés. Quand tout ce carnage fut terminé, ils ouvrirent les flancs des morts, en arrachèrent le fiel et en remplirent des pots qu'ils donnèrent à porter derrière eux à des femmes captives. Ainsi arriva la fin de notre prison mortelle. C'est ainsi que nous avons été abandonnés aux mains d'hommes cruels et sans pitié. Le Seigneur ne nous a point visités, parce que nous n'avons point voulu exécuter sa parole, lorsque nous étions en paix. Il nous conviait d'une voix suppliante par la bouche de ses prophètes : « Venez, disait-il, écoutez-moi, et vous vivrez dans l'abondance, et, si vous m'écoutez avec amour, vous mangerez les biens de la terre. » Mais nous, nous avons méprisé ses paroles. C'est pourquoi il ne nous a point exaucés au jour de la tribulation, et a détourné sa face de dessus nous. Alors, nous avons été livrés aux mains de nos ennemis, et ceux qui nous haïssaient nous ont persécutés ; leurs flèches se sont enivrées de notre sang, et leur glaive a dévoré la chair de nos braves guerriers tombés sous leurs coups. Ensuite les infidèles rentrèrent triomphants dans leur pays. On estime à 7,000 le nombre des morts et des prisonniers emmenés en servitude, et à 60 celui des moines.

CHAPITRE XIX.

Sac des villes de la Mésopotamie[1]. — Immense massacre des habitants.

J'ai dit dans le chapitre précédent que les Perses, étant arrivés sur le territoire de Mananagh'i, se divisèrent en deux corps ; j'ai raconté les exploits du premier. Les troupes composant le second traversèrent de toute la vitesse de leurs che-

[1] Les historiens arméniens divisent la Mésopotamie en deux parties qu'ils nomment : l'une *Mésopotamie syrienne* (Assyrie—Babylonie), l'autre *Mésopotamie arménienne* ou simplement *Mésopotamie*, et comprennent sous cette dernière domination la portion la plus septentrionale de la Mésopotamie

vaux les districts de Handzêth et de Khortzan, sans s'écarter à droite ni à gauche, comme la flèche partant de la main de l'archer, qui, lancée par un vigoureux effort, va droit atteindre le but. Elles marchèrent de même toute la nuit, sans donner de sommeil à leurs yeux ni de repos à leurs paupières, et, semblables à une pluie de grêle mêlée de pierres qui fond sur le sol au moment où l'on ne s'y attend pas, elles surprirent à l'improviste les habitants de la ville de Harav [1]. Plusieurs quartiers étant sans défense, le peuple, dans une agitation confuse, allait et venait comme les flots de la mer, incertain de ce qu'il devait faire. Oh ! quelles horreurs furent commises en cet endroit ce jour-là ! Les infidèles, se précipitant le sabre à la main, massacrèrent la mère avec l'enfant et le fils sous les yeux du père. En un instant la ville aux habitations splendides fut transformée en une mare de sang. Dans le désordre tumultueux de la fuite, et en face de la mort dont l'approche n'a pas été prévue, l'amour oublia tout ce qui lui était cher et perdit la pitié même du sang. Chacun n'était occupé qu'à chercher les moyens de se sauver et d'échapper à la rage brûlante de ces soldats de l'enfer. C'est pourquoi ils se réfugièrent dans les vignes qui s'étendent autour de la ville et se cachèrent sous l'épais feuillage des branches. Mais les infidèles, s'en étant aperçus, se mirent à les fouiller de tous côtés, perçant de leurs lances et tuant sans distinction ceux qu'ils rencontraient. Les grappes de raisins étaient

syrienne qui fut pendant quelque temps sous la domination de leurs rois Arsacides, et dont les villes principales étaient Nisibe, à l'est, et Édesse, à l'ouest. C'est celle qui fait l'objet du présent chapitre d'Arisdaguès.

[1] Cette ville est nommée Hadav par Mĕkhithar abbé, qui la place sur la rive gauche de l'Euphrate, un peu à l'ouest de Hantzith, dans la Quatrième Arménie. — Cf. Mĕkhithar, *Dictionnaire des noms propres qui se trouvent dans les livres autres que la Bible*, Venise, 1 vol. in-4°, 1769.

Le R. P. Gabr. Aïvazowski, auteur de la grande et belle carte de l'Arménie ancienne publiée en 1849, à Venise, l'appelle Harav ou Hadav, et la place un peu plus bas, à l'ouest de Nepherguerd et au nord d'Amid, dans la Sophène, ce qui s'accorde mieux avec le texte de notre historien.

Elle n'est pas mentionnée dans Indjidj.

toutes teintes de sang. Plus tard, ceux d'entre le peuple qui avaient survécu à ces scènes d'horreur, trouvèrent leurs morts sous les ceps et les ensevelirent. Mais ils n'osèrent pas cueillir les grappes ni manger le raisin, parce que, disaient-ils, c'était le sang de l'homme. Quand il ne resta plus d'aliment de carnage, les infidèles rentrèrent dans la ville, furetèrent partout dans les maisons et les souterrains dans l'espoir d'y trouver quelque argent caché, qu'ils déterraient avec beaucoup d'habileté. Ensuite ils y mirent le feu et la rasèrent de fond en comble, après quoi ils partirent, traînant derrière eux leur butin et leurs captifs. Ils détruisirent de même par le fer et l'incendie les bourgades et les villages d'alentour dont ils emmenèrent les habitants en servitude, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un être vivant capable d'ouvrir la bouche et de pousser un cri.

CHAPITRE XX.

Avénement de Comnène.

Libéral et possédant de grandes richesses, Comnène avait réuni autour de lui une armée considérable. L'empereur, voyant que la fortune se rangeait de son côté, descendit aux prières et lui envoya des députés pour lui promettre, de sa part, des présents avec la dignité de curopalate d'Orient, à la condition qu'il rentrât en paix avec lui, afin, disait-il, que nous vengions le sang des chrétiens. Mais Comnène, insensible à ses propositions, les rejeta. Les députés ayant donc échoué, les partisans de l'empereur déployèrent tous leurs efforts pour soumettre Comnène par une guerre victorieuse. En conséquence, ils levèrent des troupes en grand nombre et marchèrent contre lui ; les deux armées, arrivées en présence, engagèrent la bataille. Il y eut beaucoup de sang répandu dans ce combat, et l'on dit que semblable carnage ne s'était vu nulle part en Grèce. Il périt beaucoup de généraux des deux côtés dans cette journée, mais la victoire resta aux

soldats de Comnène [1]. Le patriarche, qui avait pris parti pour lui, se concerta avec un certain nombre de notables de la ville; ils introduisirent Comnène dans leurs murs et le proclamèrent empereur. Quant à Michel, ils le forcèrent de se faire moine et le transportèrent dans une île. D'autres disent qu'il quitta spontanément Constantinople. Tout ceci se passait dans l'année qui vit la ruine de notre pays [2].

CHAPITRE XXI.

Ruine de Mélitène, ville de commerce.

. . . .

Le temps de la ruine des autres villes et districts fut accompli en un moins grand nombre de jours, dix, un peu plus ou un peu moins. Pendant que la ville dont nous retraçons l'histoire nageait au sein de la prospérité, elle était semblable à une génisse de trois ans dans l'âge de la force et de la vigueur, comme Moab, tendre et délicate. Ses marchands étaient renommés par toute la terre, et elle avait pour protecteurs les rois des nations. Assis sur des siéges d'ivoire, ils buvaient chaque jour du vin pur et se parfumaient d'huiles aux douces senteurs.

. . . .

Donc, l'automne de cette fatale année étant arrivé, pendant que les Romains étaient absorbés par les troubles qu'avait suscités la rivalité des deux empereurs, au commencement du mois

[1] La bataille d'Adès, auprès de Petroa, dans le voisinage de Nicée, qui valut à Isaac Comnène le trône de Constantinople, est racontée en détail par Cedrenus, t. II, p. 629-630, et Zonaras, t. II, p. 265-266. C'est à Catacalôn qu'il fut redevable de la victoire, qui avait menacé un instant de lui échapper.

[2] En l'année 1057, après un an de règne, Michel, forcé d'abdiquer, dut quitter le palais impérial à la fin du mois d'août; le 31, de grand matin, Catacalòn, de concert avec le patriarche, en prit possession au nom d'Isaac, qui y fit son entrée le soir même. — Cf. Cedrenus et Zonaras, *loc. laud.*

d'arek [1], sortit de la Perse une autre armée composée des anciennes troupes ou de nouvelles, je l'ignore; elle marcha par des lieux déserts et avec tant de précaution que personne n'en eut connaissance que lorsqu'elle fut arrivée dans le district de Gamakh [2]. Là, s'étant divisée en deux corps, l'un se dirigea sur Colonia (Gogh'onia) [3], et, suivant l'usage des Perses, saccagea le pays, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, à leur retour; l'autre se porta sur Mélitène, où il parvint pendant la nuit. Comme la ville était gardée par un détachement de cavalerie romaine, aussitôt que l'ennemi fut sous ses murs, les Grecs firent tout à coup une sortie. Il fut versé beaucoup de sang des deux côtés dans cette rencontre. Pendant qu'ils étaient aux prises, les habitants qui purent sortir de la ville se sauvèrent, et les soldats qui y étaient restés s'enfuirent derrière eux. Alors les ennemis, pénétrant dans la ville, massacrèrent tout ce qu'ils y rencontrèrent. Ils y demeurèrent douze jours et la détruisirent de fond en comble, avec les villages environnants. Ce fut le châtiment de leur orgueil, infligé par le Seigneur, juge incorruptible et impartial, qui récompense chacun selon ses œuvres.

Dans les districts situés au-dessous d'Ëguégh'iats que les infidèles traversèrent pendant la nuit, lorsque se répandit la nouvelle du sac de Mélitène, des archers se rassemblèrent en bandes considérables, et allèrent occuper les défilés de la route. Les infidèles, ne connaissant pas d'autre chemin, et arrêtés d'ailleurs par la neige dont une couche épaisse couvrait les montagnes, ne surent plus comment sortir de là; ils

[1] En l'année 506 de l'ère arménienne (7 mars 1057 — 6 mars 1058), le 1er d'arek correspondit au 3 octobre. A cette époque, il n'y avait qu'un mois qu'Isaac Comnène avait remplacé Michel VI sur le trône. Il n'est donc pas étonnant que les troubles suscités par la rivalité des deux empereurs ne fussent pas encore apaisés dans toutes les provinces.

[2] District de la Haute Arménie, anciennement *Taranagh'i*, limitrophe de celui d'Ëguégh'iats.

[3] Ville très-ancienne de la Deuxième Arménie, fondée par Pompée, sur la rive occidentale de l'Euphrate, au nord de Mélitène. On l'appelle aujourd'hui *Agh'oun-Tzor*. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 189-190.

y restèrent campés pendant cinq mois de l'hiver, jusqu'au retour du mois de navaçart [1]. La contrée perdit toute espérance de repos. Ils commirent en cet endroit des barbaries inouïes dont le souvenir se transmettra de génération en génération. Ils enlevaient les enfants en bas âge, et, par manière d'amusement, les faisant servir de but à leurs javelots et à leurs flèches, ils les mutilaient de coups et les tuaient cruellement, sans qu'un sentiment de pitié ou de compassion pénétrât dans leur cœur. Je ne parlerai pas des enfants qu'ils arrachaient des bras de leurs parents pour les briser contre la pierre. Pourquoi dirais-je encore les femmes les plus distinguées par leur beauté, les jeunes filles élevées sous l'abri du foyer domestique, devenues les victimes de leurs passions brutales? Vois-tu dans quelle proportion incalculable les malheurs fondent sur un peuple, lorsque Dieu a retiré de lui son bras?

La nourriture étant venue à manquer aux hommes et aux animaux, les Perses, forcés par la violence du besoin, remontèrent dans le district de Khortzĕn. Comme les chemins avaient été coupés à cause de la peur que l'on avait d'eux, et qu'une couche épaisse de neige couvrait encore la terre, ils se divisèrent en deux bandes. En tête, marchaient les chevaux et les mulets à vide sur la route que frayait l'armée; les prisonniers et les bagages venaient ensuite. Cheminant de la sorte, ils arrivèrent à l'extrémité du district, auprès du village de Morrans [2]. Là, s'élevait une forteresse dans laquelle les habitants s'étaient réfugiés. Parvenus en cet endroit, les infidèles firent halte, pensant qu'un corps de cavalerie était renfermé dans la place, puis ils se préparèrent à l'attaque en poussant de grands cris. Leur chef, s'étant approché de la forteresse, se prit à interpeller l'officier qui la commandait. Assis sur un monceau d'épais tapis dont il avait recouvert la neige, avec son bouclier posé devant lui, il lançait d'insolents

[1] C'est-à-dire jusqu'au commencement de l'année suivante, navaçart étant le premier mois de l'année arménienne.

[2] Forteresse nommée aussi *Mormrans*, et suivant une autre variante *Mormarkhian*.

défis et d'insultantes provocations. Le commandant du fort, saisissant adroitement le moment où il détournait son bouclier, l'atteignit à la gorge d'une flèche qui l'étendit mort sur le coup. Aussitôt les troupes romaines, qui se trouvaient par derrière, sonnèrent de leurs trompettes, ce qu'entendant, les infidèles prirent la fuite. Alors ceux de la forteresse, ayant fait une sortie, enlevèrent des prisonniers et du butin autant qu'ils purent, et rentrèrent dans la place. Cependant les Romains n'avaient pas bougé ; les Perses, n'apercevant plus aucune troupe, revinrent sur leurs pas, tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent occupés à piller leur butin, firent les autres prisonniers, et s'éloignèrent. Ils venaient d'atteindre les frontières d'Ëgh'noud, lorsque les autres, revenant à la charge, fondirent sur eux, leur prirent quantité de captifs avec un nombreux butin, et ramenèrent ces dépouilles dans leur forteresse. Ces bêtes altérées de sang, pressées par la nécessité, ayant pénétré par bandes éparpillées sur le territoire de Darôn, les habitants du mont Sim, appelés ordinairement Sanaçounk', du nom de leur ancêtre [1], descendirent en armes, les attaquèrent, les battirent et les exterminèrent entièrement. Puis, après leur avoir enlevé leur butin et leurs captifs, ils s'en retournèrent joyeux et glorifiant Dieu [2].

Cette même année, pendant qu'ils étaient maîtres du pays, les infidèles brûlèrent le superbe couvent du saint Précurseur que Hr'ahad, un des officiers de l'illustre Grégoire, fils de Vaçag, avait élevé à grands frais. La chapelle située en face du couvent, qu'il avait construite, avec une élégance achevée, en l'honneur et à la gloire de ce grand martyr et précurseur du Christ, les autres bâtiments et l'église en bois placée sous

[1] Voir ch. III, p. 31, note 4.

[2] Matthieu d'Édesse, qui raconte cette même invasion des Turcs au ch. LXXXI de sa *Chronique*, dit que leur général s'appelait Dinar. Les montagnards de Saçoun, qui les exterminèrent si complétement, étaient commandés par Thor'nig, fils de Mouschegh' Mamigonien, seigneur des districts de Darôn et de Saçoun, dont le gouvernement lui avait été confié avec celui d'une partie de la province de Vasbouragan, par Grégoire Magistros, son ami. — Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 966.

l'invocation de saint Grégoire, furent aussi incendiés. Ceci se passait en l'année 507 de notre ère (7 mars 1058 — 6 mars 1059).

CHAPITRE XXII.

De la secte pernicieuse des Thontracites, qui fit son apparition dans le district de Hark' et troubla nombre d'autres.

Un évêque du nom de Jacques, qui avait l'administration des églises de la maison de Hark', se montra, au commencement de son gouvernement, sous des apparences vertueuses, étant vêtu d'un sac, jeûnant et marchant nu-pieds. Il avait choisi, pour l'accompagner partout dans ses courses, des prêtres vêtus d'étoffes grossières, simples, ne mangeant jamais de mets délicats, et occupés sans cesse du chant des psaumes. Par cette conduite, il était devenu, au loin comme auprès, un objet d'admiration, et chacun désirait le voir; ceux mêmes qui étaient les plus fiers et les plus orgueilleux de leur puissance lui obéissaient à tel point que, s'il leur eût ordonné de mourir, il n'en était aucun qui eût résisté ou osé ouvrir la bouche et pousser un cri. Mais tout cela était de l'hypocrisie et non la vérité; car au fruit on reconnaît l'arbre, ainsi que le Seigneur nous l'apprend, et l'Apôtre a écrit dans le même sens : « Satan se transforme en ange de lumière, qu'y a-t-il donc d'étonnant que ses ministres se transforment en apôtres du Christ? » Comme ceux qui mêlent aux mets ordinaires des poisons mortels dont sont atteints tous ceux qui en mangent, croyant y trouver un aliment; comme le pêcheur qui cache l'hameçon sous la nourriture, afin que, trompé par l'appât, le poisson vienne s'y accrocher : ainsi font les artisans d'iniquité. Ils se donnent bien garde de montrer à quelqu'un la profondeur de l'abîme où ils veulent le perdre, parce qu'ils pensent avec raison que, quelque insensé qu'il soit, personne n'ira se plonger volontairement dans un

gouffre d'où l'on ne peut plus sortir. C'est pourquoi ils s'affublent du masque de notre religion et de la piété pour tromper les esprits candides, et séduisent les âmes simples par des paroles doucereuses; car leurs paroles rongent comme le cancer. Et de même que ce mal est très-difficile à guérir, ainsi ceux qui ont été surpris par eux peuvent à peine se maintenir debout....... Mais il est temps de reprendre le fil de notre récit, pour montrer la vérité de ce que nous venons de dire.

Lorsque ce vil ministre et confident du père de tous les maux sentit fortement établie la bonne réputation que des hommes insensés lui avaient faite dans le monde par leurs louanges, il commença sur-le-champ à lancer contre notre foi des flèches dont le pied était enfoncé dans des baguettes de coudrier. Car c'était un homme intrigant, et son éloquence fascinait les oreilles d'un grand nombre. Il s'imaginait renverser de la sorte la sainte Église de ses fondements, oubliant la parole du Seigneur et la promesse infaillible faite à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Il ne crut point à cette promesse, dans laquelle il ne voulait voir que les paroles d'un homme. Entrant donc en lutte, il prétendait dépouiller l'Église de sa splendeur, comme cette prostituée des anciens jours qui rasa la chevelure de l'invincible Samson pour le livrer aux païens, c'est-à-dire à ceux qui s'efforcent de détruire la sainte et véritable Église que Notre-Seigneur Jésus-Christ a achetée de son sang vénérable, qu'il a couronnée et glorifiée de sa croix victorieuse, après avoir dressé, dans son enceinte, semblable à l'arbre de vie d'Éden, une table mystique sur laquelle est servi un fruit qui donne l'immortalité, et que nous savons d'une manière certaine être le corps du Sauveur, conformément à ces paroles infaillibles prononcées par lui-même : « Celui qui mange mon corps ne verra jamais la mort. » Vois donc combien étaient profondes la ruse et la fourberie de cet homme, comment il cherchait, avec l'astuce du serpent, à déverser son venin corrupteur sur ceux qui étaient sains dans la foi.

Il commença tout d'abord par faire un choix parmi ses prêtres, suivant leur degré de valeur; à ceux qu'il jugea indignes, il imposa le silence. Ceci ayant paru plaire à plusieurs, il osa davantage encore. Aux prêtres de mérite, il prescrivit de célébrer la messe trois fois seulement par année. Il est écrit dans les canons du concile de Nicée que : « Quelque grand pécheur qu'il soit (le prêtre), il doit recevoir la confession des fidèles, les faire communier au corps et au sang du Seigneur, et les rendre dignes des sacrifices et de toutes les pratiques des chrétiens. » Mais lui, fermant complétement l'oreille à ce précepte, enseignait qu'à celui qui s'étant rendu coupable de péché ne l'avait pas expié personnellement, les commémorations et les sacrifices ne servent de rien. On se moquait de lui et de ses partisans à cause de cet enseignement. On amenait un animal à qui on disait : « Infortuné quadrupède, un tel a péché pendant sa vie et est mort; mais toi, quel mal as-tu fait pour mourir pour lui? » Le peuple se divisa à ce sujet en deux camps, l'un adoptant sa doctrine, l'autre la repoussant. Plongés dans les tourments du doute et de l'incertitude, tous cherchaient à découvrir l'issue de cette affaire. Ceux qui, à cette époque, dans les déserts et les antres de la terre, continuaient, par leurs pénitences solitaires, à servir Dieu fidèlement, imploraient, par d'ardents soupirs et des prières arrosées de larmes, la miséricordieuse visite du Seigneur. Deux fois se réunirent en grande quantité des pères, des évêques, des prêtres, avec une multitude innombrable d'hommes de toutes classes. Mais les princes du district, qui, ainsi que tous les autres, étaient comme enchaînés par ses dehors hypocrites, promirent de se battre et de mourir plutôt que de le livrer aux mains de l'assemblée. Comme Nestor, assis dans sa maison, il répondit avec un insolent orgueil au concile par des messages, confiant dans l'appui des princes et non en Dieu. Oubliant ces paroles chantées autrefois par David : « Il vaut mieux se fier dans le Seigneur que dans les princes, » il espérait, le malheureux, triompher de la vérité avec le secours des hommes. Mais

Dieu, qui ne permet pas que la verge des pécheurs s'étende sur le domaine des justes, de peur que ceux-ci ne se laissent entraîner au mal; qui exécute la volonté de ceux qui le craignent et prête l'oreille à leurs prières; qui fait succéder le calme à la tempête et la pluie à la sécheresse, et cela à la prière d'un seul juste; Dieu enfin nous visita et sauva son peuple. Lui qui sait, dans sa profonde sagesse, jeter de loin le fondement des grandes choses, fit là certainement ce qui était le plus utile. Voici comment.

Un moine nommé Isaïe, d'une famille pieuse du district de Garïn, séduit par la bonne réputation de l'évêque, était venu s'attacher à lui. Lorsque les discussions et contestations mentionnées plus haut s'élevèrent au sujet de l'évêque, son attention fut éveillée, et il l'observa de près. C'était un homme d'une habileté consommée; et, comme il se montrait très-assidu auprès de Jacques, il passait pour un de ses confidents les plus intimes. S'étant donc assuré, par ses propres yeux, de l'impudicité de ses mœurs, il alla sur-le-champ en prévenir le saint catholicos Sarkis. A cette nouvelle, et après informations prises, le patriarche invite, par d'insinuantes paroles, le malheureux évêque à se rendre auprès de lui. Là, il le traita selon qu'il le méritait. Après l'avoir déposé de la dignité sacerdotale, il le marqua au visage avec un fer rouge représentant un renard, en lui disant : « Que celui qui se soustrait à la foi de notre Illuminateur, pour embrasser la doctrine impie des Thontracites et se mêler à ce troupeau de bêtes à faces humaines, soit ainsi condamné et châtié. » Ensuite il fit mettre en prison l'infortuné Jacques, dans l'espoir que peut-être il se repentirait et promettrait d'abandonner cette secte abominable, car il était touché d'une pitié extrême de le voir ainsi se perdre.

Mais, suivant Jérémie, le feu ne peut pas ne pas brûler, l'Indien ne pas être noir, et le léopard ne pas être tacheté; de même le méchant ne peut pas ne pas faire le mal. S'étant donc échappé de sa prison pendant la nuit, il s'enfuit, pénétra sur le territoire grec et arriva dans la ville impériale de

Constantinople. Là, il déblatère contre notre foi, et demande à être baptisé suivant les rites des Grecs. Mais ceux-ci, inspirés par une profonde sagesse, après avoir examiné cette affaire, rejetèrent sa demande, en disant : « Nous n'accueillons point celui que les Arméniens ont répudié et honni à cause de la foi. » Ses projets ayant donc échoué, il passa dans dans le district d'Abahouník' et se rendit dans un habitacle de Satan, au milieu d'une population athée, dans un repaire de bêtes brutes appelé Thontrag. Là, comme dans une tanière, il resta quelque temps inconnu. On dit que les habitants refusèrent de le recevoir à cause de l'excès de ses débordements. C'est pourquoi il se retira dans la montagne de Khĕlath, où, ayant rencontré quelques-uns des siens dans des hameaux et des lieux écartés, il se fixa au milieu d'eux. Il vécut en cet endroit jusqu'à la fin de sa carrière, et s'en alla mourir misérablement dans une ville appelée Mouharguïn [1]. Il ne marcha point dans la voie de l'Évangile et ne vécut point selon les maximes chrétiennes. C'est pourquoi il ne mérite que l'oubli. Il mourut comme l'âne et fut enterré comme la charogne, ne laissant après lui que de sinistres souvenirs, et quiconque lira cette histoire lancera sur lui ses malédictions.

[1] Ville située sur le fleuve *Nymphius*, affluent du Tigre, entre les provinces d'Agh'tzĕnik' et de Dzoph'k', à une journée d'Amid; primitivement *Outha*, et plus tard métropole du pays sous le nom de *Neph'erguerd*. Suivant une tradition, restée en vigueur parmi les indigènes, sa fondation remonte à Nouph'ar, sœur de Dikran le Haïcien. Au vᵉ siècle de l'ère chrétienne elle fut restaurée par l'évêque syrien Maroutha, qui, avec l'agrément de Théodose le Jeune, y construisit une église, où il rassembla les ossements de tous les martyrs qu'il trouva en Grèce, en Syrie, en Perse et en Arménie, et prit dès lors le nom de *Mardiroçats K'agh'ak'*, ville des Martyrs, comme on peut le voir dans l'*Histoire d'Arménie* de Jean Catholicos. Les Grecs la nomment *Martyropolis* ou *Miéph'erkim*, les Arabes *Myafarekyn;* c'est aujourd'hui *Mouph'argh'in*. Saint-Martin pense que cette ville est la même que l'antique *Carcathiocerta* de Strabon, célèbre capitale de la Sophène. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 96 et 169-170; Indjidj, *Arm. anc.*, p. 52 et seq.; le R. P. Alischan, *Topog. de la Gr. Arm.*, p. 43; Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, trad. franç., t. II, 1ʳᵉ partie, p. 70.

CHAPITRE XXIII.

Comment l'incendie de l'erreur s'alluma dans la contrée de Mananagh'i.

Auprès de la ville et forteresse de Schiri[1], habitait un moine cynique, connu jusqu'à ce jour sous le nom de Goundzig, qui est celui de son village. Quoique avancé en âge, il était travaillé intérieurement d'un ferment impur, dont il avait puisé l'origine dans les leçons d'un moine débauché, qui se disait Agh'ouan[2], mais n'était, en réalité, que le suppôt de Satan et le dépositaire de ses conseils. De sa bouche s'exhalait la fumée de la fournaise de l'inextinguible géhenne, et nombre de personnes moururent de ses atteintes empoisonnées. Ce Goundzig, en serviteur zélé du démon, surprit une femme, nommée Hranouisch, d'une grande et noble famille, et propriétaire d'un village limitrophe du sien. Après s'être imbue du venin mortel, non contente de se perdre elle-même, celle-ci s'adjoignit un certain nombre de ministres pour répandre ses maléfices. Les premiers furent deux femmes, ses parentes, appelées l'une Akhni, l'autre Gamara', véritable satellite de Satan. Toutes deux étaient sœurs germaines. Tourmentées d'une rage adultère, comme tous les partisans de cette secte impie, elles devinrent, par la pratique de la séduction et de la magie, deux maîtresses consommées dans les œuvres de Satan, et le père de tous les maux s'affermit en elles. Suivant les paroles du Psalmiste, « elles aiguisèrent leurs langues comme le glaive et tendirent leurs arcs pour des œuvres amères, » pour lancer leurs flèches contre les cœurs droits, frappèrent et blessèrent de leurs coups mortels nombre d'âmes simples. Propriétaires de

[1] Appelée aussi Schirni.

[2] Les *Agh'ouans* ou *Albanais* occupaient le pays qui s'étend depuis l'Araxe jusqu'à la roche de Hnaraguerd au nord-est, près du Gour. La dénomination *Agh'ouank'* signifie descendants d'*Agh'ou*, *le Doux*, surnom donné par eux

deux villages du chef de leur père, elles les transformèrent en autant de repaires, où le dragon aux replis tortueux trouvait une demeure toujours prête et distillait ses poisons délétères; puis celles-ci les distribuaient aux habitants des villages circonvoisins et les enivraient pour leur perte. C'est d'eux que Moïse a écrit : « Le venin des dragons est leur venin, le venin des serpents dont la morsure est sans remède. »

Un prince, du nom de Vĕrvêr', se fit le frère complaisant de ces magiciennes. Auparavant Vĕrvêr', pur dans sa foi, était très-avancé dans la pratique de la piété. Il avait construit, sur ses domaines, un monastère où il avait réuni des prêtres à l'existence desquels il avait pourvu par la donation de vastes territoires, et dont André, leur supérieur, est très-célèbre dans les fastes des luttes monastiques. Chaque année, le prince venait au milieu d'eux passer le jeûne du carême et partager leurs exercices jusqu'au grand jour de Pâques, et faisait beaucoup d'autres bonnes œuvres en leur faveur. Il se distinguait même entre plusieurs par son amour pour les pauvres et sa déférence envers les prêtres. L'esprit du mal s'en empara par l'intermédiaire de ces femmes qui, transportées d'une rage corruptrice, se prostituèrent sans honte avec lui, oubliant jusqu'aux liens du sang; car ces sortes de femmes sont des foyers de perdition pour ceux qu'elles approchent, semblables à la quatrième fille de la sangsue dont parle Salomon. C'est pourquoi l'Apôtre divin nous adresse cette recommandation : « Ne vous abandonnez pas aux désirs de la chair, comme les païens, qui ne connaissent pas Dieu. ».....

Ainsi enlacé par elles, le malheureux Vĕrvêr' mit de côté toute retenue; il renia sa foi et devint l'ennemi de Dieu et de ses saints; il abandonna le Seigneur qui l'avait engendré par le saint baptême; il oublia Dieu, qui l'avait nourri de sa

à Siçag, leur premier gouverneur, à cause de la douceur de son caractère.— Cf. Moïse de Khorĕn, II, chap. VIII; *Histoire des Agh'ouans*, par Moïse Gagh'angaïdouatsi, édit. de l'archimandrite G. Schahnazarian, 2 vol. in-12; Paris, 1860 ; livre Ier, chap. IV ; édit. de M. J.-B. Emïn, 1 vol. in-8°; Moscou, 1860 ; Ire partie, même chapitre.

chair et de son sang. Quittant sa maison, et sans respect pour l'honneur, il oublia ses saints engagements et s'éloigna des exercices de la pénitence; dans ce monastère qu'il avait élevé à grands frais et avec tant de peine, où les chœurs des chantres et des ministres, de concert avec les milices célestes, louaient le Seigneur par le doux chant des hymnes, les voix sont muettes; le couvent lui-même est ruiné et désert. Qu'arriva-t-il ensuite? Le misérable alla s'associer à ces femmes infernales, et tous trois d'intelligence gagnèrent à leur parti les habitants des villages où elles résidaient, dont nous avons parlé plus haut, connus sous le nom de Gaschê et Agh'iouço'. Poussés par une fureur diabolique, ces hommes détruisirent de fond en comble les églises, bâties autrefois dans leurs demeures de vipères. Dans les campagnes, partout où ils en trouvaient l'occasion, s'érigeant en vengeurs de Satan, leur père, ils brisaient sans rougir le signe de notre salut et l'arme du triomphe du Seigneur, par lequel fut anéantie la victoire de la mort et furent supprimées les risées d'un ennemi pervers, et dans la vertu duquel le bienheureux Paul mettait, au mépris de la créature, toute sa gloire : « Loin de moi, disait-il, la pensée de me glorifier autrement que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Mais puisque j'ai parlé de la croix, je vais raconter quelque chose de monstrueux dont le récit fera frémir d'horreur tous ceux qui l'entendront.

Dans les gorges de la montagne de Bakhr, appelée aujourd'hui Kaïlakhazoud, existait, du temps de nos pères, un petit village nommé Pazmagh'piour (Grosse source), où ils avaient dressé une croix d'une magnificence éclatante. Depuis cette époque, le village, changeant de nom, avait reçu celui de Khatch (Croix), qui lui est resté jusqu'à ce jour. Le jour de la grande fête de la Pentecôte, qui est appelé le dimanche nouveau, pendant la nuit, ces ministres de Satan, étant allés dans le village, brisèrent, à coups de marteau, la couronne de la croix qui reçut un Dieu, et, après en avoir jeté à terre les débris, rentrèrent sans être aperçus dans leurs repaires. Le ciel fut consterné de ce forfait, et la terre entière saisie d'un

tremblement d'effroi; l'étoile du matin en gémit, et le Vesper se voila en signe de deuil. Or, suivant l'usage, un prêtre se rendit, au chant du coq, au pied de la croix pour y célébrer l'office du jour. Quand à ses yeux s'offrit le monstrueux spectacle, il déchira ses vêtements, et, par la violence de ses cris, amassa sur le théâtre du crime les habitants réveillés en sursaut. Ceux-ci, en voyant l'effroyable sacrilége, éclatèrent en sanglots, et s'en retournèrent en se frappant la poitrine. Tous, en ce moment, hommes et femmes, vieillards et enfants, n'avaient qu'une voix pour pleurer et sangloter. Mais, pendant qu'ils étaient ainsi en proie à leur douleur, tout à coup, par une Providence ineffable de Dieu, une idée surgit dans leur esprit. La nuit même où le forfait avait été accompli, une averse subite de neige avait couvert la surface de la terre d'un tapis blanc, sur lequel ayant suivi la trace des impies, ils furent conduits à leur demeure. Sur-le-champ avis en fut donné au bienheureux archevêque Samuel, qui, à cette nouvelle, se rendit sur les lieux suivi d'une foule nombreuse. Puis, ayant réuni autour de lui les évêques du district avec les prêtres et les pères, il partit avec eux, livra aux flammes le repaire des impies, et anathématisa leurs biens et tout ce qu'ils possédaient, comme autrefois Josué à Jéricho, afin que personne ne touchât à quoi que ce fût. Enfin, s'étant emparé de six d'entre eux qui passaient pour des maîtres en impiété et en libertinage, il les emmena, accompagné de la multitude, dans un village appelé Dscherma'. Là, il ordonna de les marquer au visage d'un fer rouge représentant un renard, pour servir de signe perpétuellement visible et reconnaissable par tout le monde, afin que personne ne communiquât avec eux par ignorance, et que tous ceux qui les rencontreraient les chassassent comme des bêtes malfaisantes. Ceci fait, il bénit les populations qui l'avaient aidé dans sa tâche, et les renvoya en paix.

Mais voilà qu'au commencement de l'été, l'empereur envoya dans la contrée un magistrat du nom d'Élie pour rendre la justice. A son entrée dans le district d'Éguégh'iats, l'abo-

minable Vĕrvêr' alla au-devant de lui et accusa le vénérable archevêque Samuel, ainsi que les autres évêques qui étaient avec lui, en disant : « Ils ont pillé ma maison et livré le village à l'incendie. » Il les accusa en outre de lui avoir enlevé des trésors et des richesses considérables. A cette nouvelle, le juge, outré de colère, expédie des soldats avec ordre d'amener en toute diligence les saints évêques en sa présence. Pendant que les soldats étaient en marche, l'archevêque écrivit à tous les ministres de l'Église, prêtres et moines, de se rendre auprès de lui sans réflexion aucune. Tous reçurent cet ordre comme un avis émané de la Providence de Dieu. Sur-le-champ une multitude non-seulement de prêtres, mais plus encore de laïques, dont je ne puis dire le nombre, se trouva rassemblée dans le même endroit et arriva en masse sur le bord de l'Euphrate, au lieu où le Mananagh'i se jette dans le fleuve. Or, par suite de l'abondance des pluies qui étaient tombées vers ce temps-là, l'Euphrate gonflé roulait des vagues énormes. Les soldats, ayant amené une barque, se hâtaient pour transporter le vieil archevêque Samuel et Théodore, son neveu (fils de son frère), dans un village appelé Gothêr, situé au delà du fleuve, où se trouvait en ce moment le magistrat. Mais le peuple, prenant les évêques sous sa protection, refusait de les remettre aux mains des soldats. Alors ceux-ci dirent : « Nous transporterons d'abord les évêques, ensuite le peuple. » Ayant persuadé la multitude par ces paroles, ils firent monter les évêques dans la barque et les transportèrent de l'autre côté. Le juge retint le bateau et envoya les évêques en prison. En face de cette perfidie, et ne voyant pas revenir la barque, selon la promesse donnée, tous, élevant la voix, s'encourageaient les uns les autres et s'exhortaient à mourir au milieu des flots plutôt que de laisser insulter leurs maîtres dans la foi. Déjà le soir approchait ; le soleil, repliant dans son orbe ses gerbes lumineuses, descendait à l'occident, abandonnant le ciel à la brillante phalange des astres nocturnes, lorsque des files de prêtres, entrant les premiers dans le fleuve, divisèrent les eaux, non par le mystère de la croix,

mais en tenant dans leurs mains ou portant sur leurs épaules le symbole même de la victoire du Seigneur; forts de la vivacité de leur foi, ils fendirent les vagues amoncelées devant eux. Le fleuve, comme un cheval indompté comprimé sous le frein, livra passage au peuple, et, de toute cette multitude si nombreuse, pas un homme n'eut le moindre mal. Quand ils eurent traversé, ils passèrent la nuit à chanter des hymnes d'actions de grâces au Seigneur, sous la direction de la Miriam immaculée, c'est-à-dire la sainte Église, ayant à la main un tambour, c'est-à-dire la foi véritable, non plus rendu sans voix ni art par l'humide contagion de l'hérésie, mais séché par la chaleur de l'Esprit-Saint et accordé pour répéter des chants sonores, et, le frappant avec la baguette de David, ils chantaient : « Louez le Seigneur, parce qu'il opère des prodiges, » et la suite. Ils restèrent ainsi toute la nuit priant Dieu à haute voix.

Le juge, en apprenant l'œuvre de la Providence de Dieu et le merveilleux miracle, comprit que le Seigneur avait visité notre peuple; stupéfait et tremblant, il recourt à la prière et invoque Dieu à son aide, « afin que, disait-il, je ne dévie pas par ignorance de votre justice, Seigneur. » Quand le jour commença à luire, comme c'était un dimanche, il se rendit dans la résidence épiscopale, nommée Ph'ĕrris. Ayant établi en cet endroit son tribunal, il appela, par un sage discernement, pour y siéger en qualité de juges, les personnages les plus marquants d'entre le peuple. Ceux-ci mandèrent l'indigne et coupable Vĕrvêr' à leur barre pour y être jugé. Il existe un poisson appelé seiche dont on raconte qu'il prend successivement toutes les couleurs pour échapper à ceux qui veulent le prendre. Tel, en face de la vérité triomphante, se montra Vĕrvêr', sentant qu'il ne pouvait pas tenir tête; car, aussitôt que la lumière luit, les ténèbres cessent, et, quand la vérité brille, le mensonge disparaît. Que fait-il donc? quels stratagème simagine-t-il? Il promet de se faire romain et se place sous le patronage d'un évêque nommé Ëbiçarad, dont il avait surpris la protection par des présents. Celui-ci, se

présentant devant le tribunal, le réclama comme sien ; à quoi le juge se prêta de bonne grâce, parce que l'accusé avait un frère à qui son titre de prince et sa mâle intrépidité avaient mérité d'être rangé parmi les favoris et familiers de l'empereur, et que le juge espérait beaucoup de lui. Il remit donc Vĕrvêr' aux mains de l'évêque, comme celui-ci le demandait. Quant à ceux de ses partisans dont on put se saisir, après les avoir rudement frappés et fustigés, on les expulsa, et leurs maisons furent rasées. La foule bénit le juge et se dispersa en paix.

Cependant, depuis longtemps déjà Vĕrvêr' était condamné au tribunal de Dieu. Il avait échappé aux châtiments des hommes, mais il ne put pas se sauver des mains de celui qui sait tout. En effet, tout à coup son corps fut dévoré d'une ardeur brûlante, comme celui d'Hérode ; les doigts de ses mains se desséchèrent et ne purent plus l'aider à se nourrir. Les aliments qu'il s'incorporait avec beaucoup de peine, car les conduits étaient obstrués, il les vomissait sous forme d'excréments. Il en fut ainsi jusqu'à sa mort. De plus, son corps fut rongé par la lèpre. Il ne vint point à résipiscence et ne se souvint point de sa piété d'autrefois ; il persista dans ses doctrines diaboliques jusqu'au jour où il mourut ; mais les maux dont tout son corps était torturé représentaient sans cesse à sa pensée les tourments qui l'attendaient dans la géhenne.

Nous n'avons pas cru devoir raconter ici les obscènes turpitudes de ces sectaires, tant elles sont abominables. Tout le monde n'a pas les oreilles assez fermes pour entendre ces choses, et le récit de nombreuses iniquités chatouille ceux qui les écoutent et les invite à faire de même. C'est pourquoi je m'abstiens de les rapporter. Mais ce qui est notoire et que je puis dire ici, c'est que ces sectaires rejetaient absolument et l'Église et sa discipline, et le baptême et le grand et redoutable sacrement de la messe, et la croix et l'institution du jeûne. Nous, au contraire, qui croyons sincèrement à la sainte Trinité, conservons fermement la confession d'une inébranlable espérance que nous avons apprise de nos saints pères.

Détournons notre visage de ce peuple renégat, et que nos malédictions retombent sur lui.

Pour faciliter aux lecteurs l'intelligence des événements et épisodes racontés par Arisdaguès dans les deux chapitres précédents, et faire connaître plus à fond cette secte, nous avons jugé nécessaire de reproduire ici, en l'abrégeant, le chapitre que Tchamitch a consacré à l'histoire des Thontracites, depuis leur origine jusqu'à leur extinction, dans le tome second de son *Histoire d'Arménie*, p. 884-895, d'après les documents fournis par Anania de Nareg, Grégoire Magistros et Nersès Schnorhali.

« Sous le pontificat de 'Ohannès (Jean) d'Ova et le gouvernement de Sĕmpad Pakradouni, surnommé le Confesseur, en 840 de l'ère chrétienne, parut un certain Sĕmpad, du village de Zaréhavan, au district de Dzagh'-Odĕn. Cet homme, qui était imbu depuis quelque temps déjà de la doctrine empoisonnée des Pauliciens ou Manichéens nouveaux, s'attacha à un médecin, mage et astrologue perse, nommé Mĕdschoucig, de qui il apprit diverses autres erreurs et toutes sortes d'abominations. Étant passé dans le district d'Abahounik', il alla fixer sa résidence dans le village de Thontrag. Chrétien en apparence, intérieurement il était en tous points l'ennemi de toutes les lois chrétiennes. Quoique laïque, il se donnait pour évêque; cependant il ne faisait point d'ordination pour montrer que le sacerdoce était une chose vaine. Il niait la vie future, à l'exemple des Sadducéens; la Providence, comme les Épicuriens, et les grâces de l'Esprit-Saint; rejetait les sacrements de l'Église et tout enseignement moral; il niait l'existence du péché et soutenait qu'il n'y avait ni lois ni puissance. En un mot, ce qu'il admettait extérieurement, intérieurement il le rejetait. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'il s'étudiait à afficher, dans sa personne, les dehors de la vertu chrétienne et de la piété qu'il détestait de toute son âme. Grégoire Magistros l'appelle un chien maudit, une bête sanguinaire, un libertin immonde, un scélérat achevé, une fosse de perdition.

« Nombre d'hommes et de femmes tombèrent dans ses filets, trompés par ses attraits diaboliquement perfides; aussitôt ses partisans se multiplièrent dans le village de Thontrag au point qu'il ne resta presque pas un seul habitant qui ne fût enveloppé dans ses erreurs. Les habitants des villages limitrophes ne comprenaient rien à cette secte et à ses adhérents; ceux-ci, en effet, se montraient en tout des chrétiens pieux, car ils avaient fait entre eux le serment de ne jamais révéler à qui que ce fût leurs personnes et leurs secrets tant qu'ils n'auraient pas l'espoir de l'attirer dans leurs piéges. Suivant Grégoire Magistros, ils avaient trois manières de surprendre les hommes. Ceux que leur penchant emportait vers les voluptés charnelles, ils les séduisaient par le libertinage; les gens affligés et victimes du malheur, par l'hérésie des Manichéens, leur représentant le mal et le bien comme les principes de l'univers, quoiqu'ils n'admissent pas eux-mêmes cette doctrine; et

trompaient les hommes animés de la crainte de Dieu par les apparences de la piété. De temps à autre ils se réunissaient dans des lieux particuliers sous prétexte d'accomplir les devoirs de leur religion, et là ils se livraient à la pratique de toutes sortes d'abominations. Magistros appelle leur discipline apparente, fausse, leur enseignement athée, leur éloquence monstrueuse, leurs démonstrations absurdes, leurs raisonnements perfides, leur ordination sans pontife, leur consécration ténébreuse, leur baptême dépourvu de la grâce, leur confession sans espoir, leur péché sans crainte, leur éclat ami de l'obscurité. Tout en eux, dit-il, était ruse et tromperie, ignorance enfantine, impiétés nocturnes, obscènes et abominables turpitudes, ténèbres qu'aucune lumière n'éclaire. C'étaient des démons sous forme d'anges, des loups vêtus de toisons de brebis, des boucs couverts de peaux noires, abandonnés de l'Esprit-Saint et enveloppés dans les filets de Satan.

« A Sĕmpad succéda Thodros ou Thoros, puis Ananè, puis Ark'a', puis Sarkis, puis Cyrille, puis Joseph, puis Jésu, et, immédiatement après, Lazare. A l'origine, cette secte, ayant pris racine dans le village de Thontrag, ses partisans furent appelés, pour cette raison, Thontracites. Un certain nombre habitaient le village de Thoulaïl, dans le district de Mananagh'i, d'où le nom de Thoulaïliens qui leur a été donné; d'autres enfin, qui s'étaient fixés dans le village de Khnoum ou Khnous, étaient connus sous la dénomination de Khnouniens. Entre ces trois communautés il existait bien quelque dissentiments, car les paroles, les idées et les actes de chacune d'elles différaient en plus d'un point; mais, à part cela, elles étaient toutes trois plus perverses l'une que l'autre. Ces sectaires étaient encore nommés Manichéens, parce que, au rapport de Grégoire Magistros, ils avaient emprunté à ces hérétiques quelques-unes de leurs erreurs. Tous indistinctement n'avaient ni baptême, ni aucun autre sacrement, ni prière, ni culte, méprisant tout en secret comme en public. Ils se moquaient aussi du myron et proféraient nombre de blasphèmes contre l'incarnation du Christ et la sainte Mère de Dieu.

« Dès la naissance de cette secte impie, le patriarche 'Ohannès d'Ova, tout le premier, soupçonnant plusieurs personnes d'y être affiliées, après informations prises, anathématisa, du vivant même du criminel Sĕmpad, le chef et ses partisans, en 847, et écrivit en même temps à tous les ar'adschnorts pour les engager à prémunir les Arméniens contre leurs piéges. Les successeurs de 'Ohannès jusqu'à Pierre Kédatartz, les évêques et les vartabeds de la nation continuèrent de les poursuivre de leurs anathèmes. Quoique toutes leurs œuvres fussent secrètes et se passassent dans les ténèbres, cependant la fumée de leurs impuretés révélait la profonde méchanceté dont leurs cœurs étaient remplis. Aussitôt que l'odeur de l'impiété se répandait quelque part, ils les chassaient dans leur repaire de Thontrag. Ils en firent brûler plusieurs par l'intermédiaire du bras séculier, étrangler quelques-uns, bâtonner ceux-ci, crever les yeux à ceux-là, marquer les uns au front d'un fer représentant un renard et poursuivre les autres d'autres manières comme des animaux malfaisants.

« Sous le patriarcat du catholicos Anania, en 945, cent ans environ après la naissance de cette secte, alors qu'elle commençait à reprendre une vigueur nouvelle, Anania, vartabed de Nareg, composa, par l'ordre du pa-

triarche, contre cette monstrueuse erreur, un traité dans lequel il montra, jusqu'à l'évidence, combien cette secte était abominable et pleine de perfidie. Ce livre, qui était une arme entre les mains des orthodoxes, ne profita point aux sectaires, qui continuèrent d'habiter leurs villages, où ils vivaient sans église, comme des païens. Environ cinquante à soixante ans après, sous le pontificat du catholicos Sarkis, quelques-uns se répandirent au milieu des Arméniens, et, ayant pénétré dans la Mésopotamie, ils mirent tout en œuvre pour attirer dans leurs piéges, afin de les perdre, les hommes qui n'étaient pas sur leurs gardes. »

Ici se placent, suivant l'ordre des faits, les événements contenus dans les chapitres XXII et XXIII de notre auteur.

« En 1050, sous le gouvernement de Grégoire Magistros, duc de la Mésopotamie, deux Thontracites qui se disaient prêtres, éclairés par la grâce d'en haut, allèrent le trouver et lui racontèrent toutes les turpitudes de cette secte. Ils supplièrent Magistros de s'appliquer de tous ses efforts à l'extirper de ses domaines, en lui indiquant toutes les localités de son duché où se trouvaient de ces sectaires. Ainsi renseigné, Grégoire mit tous ses soins à les poursuivre et expulsa de son gouvernement ceux qu'il suspectait d'affiliation à cette doctrine. De là, il passa dans le district d'Abahounik', et, se jetant avec vigueur sur le village de Thontrag, il détruisit de fond en comble le centre de leurs conciliabules, et, sur l'emplacement même, bâtit une église sous l'invocation de saint Kéork; il chassa ensuite leur indigne chef Lazare, puis, après avoir infligé à tous un châtiment, il purifia les lieux qu'ils habitaient.

« Effrayés par ce procédé de Grégoire à leur égard, nombre d'entre eux, plus d'un mille, abandonnèrent leur secte. Un second concile fut tenu à leur sujet dans le district de Hark', en l'année arménienne 500 (9 mars 1051 — 8 mars 1052). Par l'ordre de ce concile, ils furent baptisés au nom de la très-sainte Trinité, sous la direction d'Éphrem, évêque de Pëdschni. A la suite de ces événements, beaucoup d'autres encore, se voyant repoussés par tout le monde, même par les païens, revinrent à résipiscence, reçurent le baptême et rentrèrent dans le giron de la sainte Église.

« Plusieurs de ceux qui persistèrent, ne rencontrant de protection nulle part, allèrent trouver le patriarche des Syriens, à qui ils débitèrent force calomnies contre Magistros et le conjurèrent de leur venir en aide. « Nous « sommes Arméniens, disaient-ils, et de la race d'Aram; nous avons les « mêmes lois et les mêmes croyances; mais aujourd'hui, mus par la jalousie, « nos compatriotes, et principalement le grand prince Grégoire Magistros, « nous persécutent et nous chassent. » Ils demandèrent ensuite au patriarche de blâmer sa conduite par lettre. Surpris par leurs discours perfides, le catholicos des Syriens écrivit à Magistros pour lui rappeler tous ces faits. Celui-ci répondit par une longue lettre dans laquelle il dévoila leur fourberie, l'origine de leur secte, et démontra la perversité de leur doctrine. Il ajoutait : « Bien que nos patriarches aient défendu de les approcher, de « les baptiser et d'entretenir des rapports avec eux, parce qu'ils se pré-

« sentent avec des piéges, confiant dans l'indulgence divine et la recom-
« mandation de notre saint Illuminateur, je leur ai ouvert la porte de la mi-
« séricorde et de la clémence. » Ensuite il engage le patriarche des Syriens à ne pas les accueillir : « S'ils veulent rentrer, dit-il, envoyez-les-nous ; s'ils « ne veulent pas venir, n'ayez pas pitié d'eux. »

« Quelques autres chefs des Thontracites, de ceux qui habitaient le village de Thoulaïl, avaient écrit à Pierre, successeur de Sarkis, pour le prier de les laisser communiquer avec les Arméniens et solliciter l'entrée de l'Église. Magistros leur répondit par une lettre écrite en termes sévères. Après de longs reproches, il s'exprime ainsi : « Il ne nous est pas possible de vous « admettre parce que, une fois entrés dans l'Église par la ruse, vous tendez « des piéges aux âmes simples. Vous avez beau écrire que vous maudissez « et anathématisez Sĕmpad, nous n'estimons pas plus vos malédictions que « vos bénédictions ; nous savons très-bien que vous ne le reconnaissez pas. « Plût à Dieu que vous fussiez de ceux que vous maudissez ; car, nous sous-« trayant à vos traits cachés, nous aurions peut-être dormi en paix. Je vous « félicite de n'être pas seulement de tous les hérétiques, mais d'appartenir « encore au judaïsme, au paganisme et autres monstruosités pires que « celles-là, s'il en existe. » Un peu plus loin il ajoute : « Le Sauveur recom-« mande d'avertir notre frère jusqu'à deux fois ; et, s'il n'écoute pas, de le « considérer comme un infidèle et un païen. Or, voilà qu'au lieu de deux et « de trois fois, pendant cent soixante-dix ans, treize patriarches d'Arménie, « autant d'Agh'ouanie, des milliers d'évêques, un nombre incalculable de « prêtres et de diacres vous ont avertis, et vous ne les avez pas écoutés ; ils « vous ont parlé, vous ont adressé des remontrances, et vous n'en avez tenu « aucun compte ; ils vous ont anathématisés et chassés, et vous ne vous êtes « point repentis. » Il termine de la sorte : « J'ai confiance au Seigneur Dieu, « qui est assis sur le trône des chérubins, qu'il manifestera par moi sur vous « sa miséricordieuse bonté, qu'il oubliera les mœurs et les habitudes per-« verses que vous avez apprises de vos coupables et iniques chefs, dont « vous êtes empoisonnés et comme inondés ; sinon, j'ai foi dans la puissance « du bras de mon Dieu, et j'espère qu'il vous livrera entre mes mains, et, si « vous ne vous repentez pas, qu'il suscitera un autre gardien pour réparer « la clôture et vous exterminer entièrement. »

« Grégoire Magistros lui-même, par des efforts prolongés, extirpa les Thontracites de presque tous les lieux où il en existait. Il en parut bien encore parfois çà et là, mais ils étaient chassés de l'Arménie. »

CHAPITRE XXIV.

Sac de la célèbre ville d'Ani.

. . . .

La puissante Ani, avec ses filles rangées autour d'elles [1], lançait contre le ciel ses joyeux battements de mains avec plus d'orgueil que les autres, jusqu'à ce que Dieu envoyât le roi de Perse [2] examiner en son nom ce qui se passait dans ses murs. Les Perses portèrent la guerre en Arménie pour reculer les limites de leur territoire et soumettre à leurs lois un royaume de plus. C'était en l'année 513 de notre ère (5 mars 1064 — au 4 mars 1065).

Le sultan arriva donc à la tête de myriades innombrables de soldats parfaitement armés [3], et envahit notre pays, répandant la crainte et l'effroi auprès comme au loin. Il écrasa et ruina nombre de provinces, avant d'atteindre la ville qui avait rempli jusqu'au bord la mesure de ses péchés. Ayant dressé sa tente en face d'Ani, il couvrit de son camp la surface entière du territoire. Il essaya, par toutes sortes de stratagèmes, d'arracher la porte de fer et les serrures de cuivre qui le séparaient de la couronne. Désespéré de la résistance de la ville, malgré la vigueur de ses attaques, il voulait se retirer, lorsqu'il apprit que le Seigneur avait jeté, entre la garnison et ses chefs, la discorde, la mésintelligence, le désordre et la division [4] ; que les assiégés, refusant de

[1] Par les filles d'Ani, Lasdiverdtsi veut faire sans doute allusion aux tours dont Sĕmpad II avait flanqué la grande muraille, chap. II, p. 18, note 1, ou, peut-être encore, aux forteresses détachées qui en défendaient l'approche, telles que Sainte-Marie, Saint-Grégoire, Aschotsĕk', Anpert et autres.

[2] Alp-Arslan, neveu et successeur de Thogrul-Beg, mort au mois de septembre de l'année précédente, 1063.

[3] Cent mille hommes, suivant le témoignage de Michel le Syrien, manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 90, ancien fond, folio 136, *recto*.

[4] Ces dissensions étaient la conséquence de la résolution prise et exécutée

combattre, prenaient la fuite, et que, précipité par la peur, chacun, sans égard pour ses compatriotes et ses amis les plus chers, n'obéissait qu'au sentiment de la crainte. A cette nouvelle, les assiégeants s'ouvrirent un chemin sur le rempart, sous les yeux des habitants, se répandirent dans la ville comme les vagues amoncelées de la mer, et, le cimeterre à la main, n'épargnèrent personne. Une multitude d'hommes et de femmes courut au palais des rois, dans l'espoir d'y trouver son salut, d'autres se réfugièrent dans la forteresse, appelée Nerk'i-Pert (Citadelle intérieure). Les ennemis, apprenant que ceux qui étaient renfermés dans l'enceinte de la ville, étaient dans l'impossibilité de se défendre, n'ayant ni soldats, ni vivres, ni boisson, les cernèrent sur-le-champ de tous côtés, et les forcèrent, au bout de peu de temps, à sortir malgré eux de leur retraite.

On put voir alors, en cet endroit, le spectacle des tourments et du désespoir des gens de tout âge : les enfants arrachés des bras de leurs mères et brisés sans pitié contre la pierre; les mères arrosant leurs enfants de leur sang et de leurs larmes; le père et le fils égorgés par le même glaive; les vieillards et les jeunes gens, les prêtres et les diacres recevant le coup de la mort sous le même sabre. La ville était remplie, jusqu'au comble, des victimes du carnage dont les cadavres marquaient la route. Par suite de la quantité des morts et du nombre incalculable de cadavres dont le sol était jonché, le fleuve qui traverse la ville était tout coloré de sang. Les animaux sauvages et domestiques servirent de tombeaux aux morts, parce qu'il n'y avait personne pour confier leurs restes à la terre et leur donner une sépulture honorable. Le palais, aux toits élevés, aux constructions élégantes, fut consumé par la graisse des iniquités commises dans ses murs. La ville entière fut transformée en un monceau de poussière;

par Pakrad et Grégoire, qui commandaient à Ani pour le compte des Grecs, de se retirer dans la citadelle. — Cf. Matthieu d'Édesse, *Chronique*, trad. franç., chap. LXXXVIII, où l'on trouvera un récit détaillé de la prise d'Ani par les Turcs Seldjoukides.

l'usure et la fraude, qui régnaient dans son sein, disparurent avec elle [1].

Tel est le sort réservé aux villes coupables, qui bâtissent leurs murs avec le sang des étrangers, aux hommes qui s'enrichissent des sueurs des pauvres et consolident leurs demeures avec l'usure et l'injustice; qui, sans pitié pour le faible et le pauvre, ne songent qu'à la volupté et à la mollesse, et qui, au lieu de fuir les œuvres qui souillent, s'enivrent des passions dont ils sont le jouet. Quel sera donc leur châtiment au jour de la colère du Seigneur? Rois ou princes, ils seront consumés et disparaîtront, comme la cire en présence du feu, ainsi qu'on peut le voir par tout ce que nous avons écrit.

Après avoir soumis nombre de districts, le sultan s'en retourna chez lui suivi d'un immense butin.

CHAPITRE XXV.

De l'empereur grec qui fut fait prisonnier par le sultan de Perse.

N'étant point tenu de raconter ni de consigner par écrit des choses incompréhensibles ou trop difficiles, pour lesquelles il ne nous a point été donné de consulter le travail d'autres écrivains, ni adressé d'invitation, et que d'ailleurs nous n'aurions pu entreprendre nous-même, nous avons omis bien des

[1] Samuel d'Ani, Vartan de Partzërpert et Étienne Orbélian donnent la même date. Suivant le premier de ces auteurs (*Chronographie,* manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 96, ancien fonds, folio 39, *recto*), Ani fut prise lors de la fête de la Vierge, un lundi. Or, en 1064, l'Assomption étant tombée le dimanche 15 août, ce fut, par conséquent, le lendemain, lundi 16, qu'Alp-Arslan s'en rendit maître.

Après avoir passé successivement d'Alp-Arslan aux Kurdes, des Kurdes aux Géorgiens, et de ceux-ci aux Mongols, Ani fut détruite, en 1319, par un tremblement de terre. Il ne reste plus aujourd'hui de cette célèbre capitale des Bagratides que ses remparts, dont la plus grande partie est encore debout, et les ruines grandioses de ses palais et de ses églises. — Cf. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 417 et *seq.;* le R. P. Léon Alischan, *Topogr. de la Gr. Arm.*, p. 26 et *seq.*, et M. Brosset, *Ruines d'Ani.*

faits importants, pour en laisser le récit aux hommes habiles et à intelligence riche, pour le cas où quelqu'un leur en ferait la demande. De cette manière, nous stimulerons l'émulation des écrivains capables. Cependant, nous avons pensé que c'eût été un préjudice trop considérable de passer sous silence l'histoire de la guerre que se firent les deux empereurs. Nous rapporterons donc brièvement les événements les plus remarquables.

L'empereur grec Diogène[1] était le soixantième depuis le grand Constantin, suivant l'ordre chronologique, un peu plus ou un peu moins. Après avoir vu le sultan de Perse détacher de son empire nombre de provinces, mettre en fuite les gouverneurs grecs et retourner dans son pays, traînant derrière lui une quantité énorme de butin et d'esclaves, au bout de dix ans[2], il entreprit de faire la guerre, autant par envie que par bravoure naturelle, pour ne pas paraître pusillanime ou poltron, ni laisser après lui la mémoire d'un lâche. Plein de jactance et de courroux, il traverse la mer comme si c'eût été la terre ferme, s'établit en Bithynie, et rassemble autour de lui une multitude innombrable de troupes, car son empire occupait encore un large et vaste territoire : ses limites s'étendaient des vallées de Phénicie, où s'élève la grande Antioche, jusqu'à la forteresse de Van, y compris le territoire de Rĕschdouni situé en face de Her. Quand il contempla cette masse de soldats réunis dans le même lieu, son cœur se gonfla d'un insolent orgueil, et il s'imagina qu'il ne pourrait

[1] Après deux ans de règne, Isaac Comnène s'étant retiré au monastère de Stude, Constantin XI, Ducas, monta sur le trône au commencement de décembre 1059, et régna sept ans et six mois, jusqu'au 1er juin 1067. Après lui, l'impératrice Eudoxie Macrembolitissa, sa seconde femme, gouverna, en qualité de régente, au nom de Michel, Andronic et Constantin, tous trois fils de Ducas, que celui-ci avait associés à l'empire quelque temps avant sa mort. Sept mois après, c'est à-dire au commencement du mois de janvier 1068, Eudoxie épousa Romain et le proclama empereur. Romain porte dans l'histoire le nom de Romain IV Diogène.

[2] Cette expédition eut lieu en l'année 520 de l'ère arménienne (4 mars 1071 — 3 mars 1072).

jamais être vaincu par les rois de la terre. Il avait oublié ces paroles du prophète : « Que ce n'est pas la multitude de ses soldats qui sauvera le roi, ni sa force le géant, mais la droite et le bras du Tout-Puissant. »

Il conçut dans son esprit le projet insensé d'envoyer un certain nombre de divisions, sous le commandement de ses généraux, par des chemins différents [1] ; lui-même, à la tête d'un corps considérable, se mit en route pour l'Orient. Arrivé dans la grande ville de Théotoupolis, il y organisa la cavalerie. Le péché est injuste et prive ceux qui s'en rendent coupables de l'adoption divine et de la sagesse, mais particulièrement l'orgueil, dont sont tourmentés les princes et les rois, qui restent insensibles au souvenir de la dépravation des géants des anciens jours. Ce vice abominable corrompt, en effet, tous ceux qui en sont atteints. Le monde l'a en horreur, et Dieu est ennemi du superbe, suivant la maxime de l'Apôtre. C'est pourquoi il ne laissa prendre de repos à ses troupes que lorsque, de nouveaux soldats venant s'ajouter aux premiers, et que, s'encourageant et s'excitant les uns les autres, il se trouva en état d'opposer à l'ennemi une immense et formidable armée. Désirant cependant entamer et terminer la lutte avec ses propres troupes, il partit en hâte pour les confins du district de Manazguerd, où le sultan était campé ; arrivé en cet endroit, il dressa sa tente impériale en face de l'armée perse ; puis, après s'être solidement fortifié de tous les côtés, il fixa le jour de l'attaque.

Le sultan, au contraire, voulait, en homme profondément habile, livrer bataille sur-le-champ, de peur que les corps disséminés ne vinssent, par leur réunion, renforcer celui que l'empereur avait avec lui, et ne fut mis par là dans l'impossi-

[1] S'il faut en croire le témoignage de Matthieu d'Édesse, ce projet lui fut suggéré par de perfides conseillers qui étaient d'intelligence avec Alp-Arslan. Il fit partir Tarkhaniotès avec le Normand Oursel, à la tête de 30,000 hommes, contre Khëlath, et en envoya 12,000 autres vers le pays des Aph'khaz. — Cf. Matthieu d'Édesse, *Chronique*, trad. franç., chap. CIII ; Zonaras, t. II, p. 282 ; Scylitzès, p. 656.

bilité de soutenir la lutte. Estimant donc qu'il valait mieux avoir à tenir tête à deux corps d'armée qu'à trois, il poussa ses dispositions avec tant de diligence que les Grecs durent, malgré eux, faire leurs préparatifs contre les Perses. Les deux armées se précipitèrent fièrement l'une contre l'autre et se choquèrent avec un élan belliqueux. La victoire semblait encore indécise d'un côté comme de l'autre, lorsque tout à coup une division entière, dans laquelle il n'existait pas le moindre sentiment de piété, abandonnant l'empereur, passa à l'ennemi, dont elle grossit les rangs[1]. Il se fit un profond découragement dans les troupes grecques, et, à partir de ce moment-là, elles ne se battirent plus qu'avec mollesse, sans entrain ni ordre. Excités à cette vue, les Perses déployèrent une vigueur irrésistible. L'empereur, maladroitement et sans motif, était irrité contre la division arménienne et la nation, et lançait sur les nôtres des regards pleins de courroux[2]; mais, quand il vit la franche et héroïque bravoure avec laquelle combattaient les Arméniens qui, sans redouter les robustes archers perses, résistaient avec une mâle énergie et sans tourner le dos (beaucoup d'entre eux, détachés intérieurement du parti de l'empereur, marchaient néanmoins à la mort, afin de laisser après eux un précieux souvenir de fidélité et de courage), il leur prodigua d'extravagantes démonstrations d'amitié et des promesses de récompenses irréalisables.

Lorsque, du lieu où il était posté, l'empereur, contemplant la bataille, vit ses phalanges reculant devant l'ennemi et pre-

[1] Suivant Matthieu d'Édesse, *loc. laud.*, ce furent les Ouzes et les Patzinaces, placés par l'empereur, les premiers à l'aile droite, les seconds à l'aile gauche, qui passèrent à l'ennemi.

[2] Égaré par des délations mensongères, Diogène avait conçu contre les Arméniens une haine où la violence avait plus de part que la réflexion. A Kars, où il était entré avant d'arriver en face d'Alp-Arslan, il avait incendié l'église des Arméniens et juré, s'il était vainqueur des Turks, d'exterminer la nation arménienne ou de la convertir à sa croyance. — Cf. Michel le Syrien, *Chronique*, manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 90 ancien fonds, folio 136, *recto*.

nant la fuite, lorsqu'il aperçut çà et là ses soldats revêtant l'uniforme de cavalier ou de fantassin perse, rapide comme l'éclair, il s'élance en tête des combattants, et étend par terre des monceaux de valeureux Perses, qu'il presse avec une vigueur extrême. Il ne comprenait pas que le général des mi lices célestes, qui apparut autrefois à Josué et lui donna la victoire, n'était point avec lui. Le Seigneur ne combattit point au milieu de nos soldats avec l'épée et le bouclier et ne tira point le glaive pour repousser nos adversaires; le Dieu des armées n'était point à ses côtés et ne fut point pour nous une corne de salut et d'espérance. Retirant à lui sa puissance, il nous abandonna aux mains de nos ennemis et aux outrages de nos voisins; il nous a laissé immoler comme la brebis. Nos arcs ont été brisés, nos épées rompues. Nos guerriers ont défailli et faibli, parce que le Seigneur a retiré sa force, l'énergie et le courage à nos soldats et à nos princes; il a pris leurs glaives, il leur a enlevé leur puissance et les a donnés à leurs ennemis, à cause de leurs mœurs perverses.

Le superbe monarque, le maître du grand trône, fait prisonnier par les Perses [1], comme un vil esclave du péché, fut conduit par eux en présence du sultan. Mais Dieu, qui frappe et qui guérit, dont la douceur et la bonté pour l'homme sont infinies, qui ne renverse pas à jamais ceux qu'il corrige, qui permet que nous soyons visités par de légères épreuves, pour que nous reconnaissions notre faiblesse, eut pitié de lui et honora le possesseur du trône qui lui sert de marchepied; ayant inspiré au cœur du farouche sultan, à l'endroit de Diogène, des sentiments d'amitié et de bienveillance, comme pour un frère chéri, celui-ci le relâcha avec beaucoup d'empressement et de marques d'intérêt.

A celui que le Seigneur avait délivré des mains d'un peuple étranger, ses sujets, par une perfidie honteuse, crevèrent les yeux et le tuèrent, répandant ainsi sur le trône un sang dont

[1] D'après Aboulfaradj, Diogène fut fait prisonnier par un esclave grec qui appartenait à un Turk et l'avait vu autrefois à Constantinople. — Cf. Aboulfaradj, *Chronique syriaque*, p. 268.

la trace ne devait jamais s'effacer. De ce jour-là, généraux et soldats perdirent leur force, et la victoire ne fut plus donnée à l'empire. Les princes s'observaient d'un même esprit de fourberie et de haine, supprimaient l'équité des jugements et ruinaient le pays au lieu de pourvoir à son salut. Enfin, transporté d'indignation, le Seigneur, pour les châtier, appela en nombre considérable, des montagnes de la Lune et des rives du grand fleuve qui traverse le nord de l'Éthiopie [1], des nations étrangères et barbares, qui se précipitèrent sur nos provinces comme des torrents débordés, jetèrent leurs fondements sur le bord de la mer Océane [2]; dressèrent leurs tentes en face même de Constantinople, couvrirent le monde de sang et de cadavres et effacèrent la discipline et la foi chrétiennes.

Le sultan des Perses, Alph' Arslan, après l'éclatant triomphe qu'il venait de remporter et l'heureuse issue de ses trois campagnes (dans la première, il n'avait pu prendre, il est vrai, Manazguerd, mais il avait dévasté nombre de provinces par le fer et l'esclavage ; dans la seconde, il avait, par l'extermination et l'incendie, dépeuplé et transformé Ani en désert), libre désormais de toute crainte, s'avança d'un air majestueux à la rencontre de l'empereur des Grecs. Il avait

[1] L'expression que nous avons traduite par Ethiopie est Հնդկաց, génitif pluriel de Հնդիկք, qui, de même que Հնդկաստան, est employée par les auteurs arméniens pour désigner l'Inde proprement dite, et d'autres fois l'Éthiopie ou Abyssinie. Il est évident que c'est de ce dernier pays que veut parler ici Arisdaguès.

La montagne de la Lune, appelée par Ptolémée Ὄρη σεληναῖα, et par Aboulféda *Djebel-Alcomr*, est placée par celui-ci dans les pays inhabités du midi de l'Afrique, sous le 4e degré de latitude, au sud de l'équateur, au sud-ouest de l'Abyssinie actuelle. D'après le *Resm-Alardh*, son étendue, de l'est à l'ouest, serait d'environ 15 degrés. Suivant les deux géographes, c'est dans cette montagne que sont les sources du Nil ou grand fleuve traversant le nord de l'Éthiopie de notre auteur. — Cf. *Géographie* de Ptolémée, l. IV, chap. IX, et *Géographie* d'Aboulféda, trad. franç., t. II, 1re partie, p. 81-82.

[2] Par le mot *Océan* ou mer *Océane*, les Arméniens entendent non-seulement l'Océan véritable, mais aussi la mer Méditerranée, ainsi qu'on peut le voir dans Moïse de Khorĕn, I, chap. XIV, et II, chap. XII.

formé en son cœur la pensée, si Diogène tombait en ses mains, de le renvoyer avec bienveillance et des honneurs dans son royaume ; il s'était engagé, en outre, par serment solennel, à rétablir la paix entre les Perses et les Grecs. Quand, sorti victorieux de cette nouvelle guerre et fier de voir que tout avait réussi et s'était terminé selon ses désirs, quand celui qui lui avait causé tant de peur et d'effroi parut enchaîné et debout devant lui comme un de ses esclaves, alors il se rappela le pacte qu'il avait contracté avec Dieu ; l'ayant donc relevé, il le fit asseoir à sa droite, l'honora à l'égal d'un ami fidèle, et conclut avec lui un traité portant ce qui suit : « Il n'y aura plus dorénavant d'hostilités entre toi et moi ; tu resteras tranquille possesseur de ton empire, et nous garderons notre souveraineté sur la Perse ; je conserverai mes conquêtes, mais nous ne ferons plus d'incursion sur ton territoire [1]. » Ensuite il le renvoya avec de grandes marques de distinction [2]. Lorsque, plus tard, il apprit que, par la trahison de ses princes, il avait été arrêté et privé de la vue, qu'il n'avait pu remonter sur son trône et était mort des suites de ses souffrances, il fut rempli d'exaspération et de colère ; il voulait venger son ami, mais la mort le surprit au milieu de ses projets, et il s'en alla, par la voie que suivent tous les mortels, là où sont confondus ensemble les rois et les pauvres.

[1] Pour prix de sa liberté, le sultan imposa à Diogène une rançon dont les conditions portaient que l'empereur lui payerait un million de dinars et un tribut annuel de 360,000 pièces de la même monnaie. — Aboulfaradj, *loc. laud.*

[2] Il le fit reconduire dans ses États, escorté de cent esclaves et de deux émirs, et l'accompagna lui-même jusqu'à la distance d'un parasange. (Aboulfaradj, *Chronique syriaque*, p. 269.) Zonaras nous apprend que, pour resserrer les liens d'amitié qu'ils venaient de contracter mutuellement, les deux monarques, avant de se séparer, promirent d'unir leurs enfants par un mariage. — Cf. Zonaras, t. II, p. 284.



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie de V. Goupy et Cie, rue Garancière, 5.

